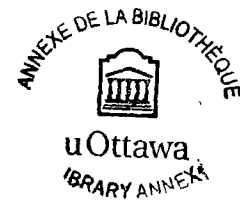


LE SAINT-LAURENT DE CHARLES GILL  
GENESE, ETABLISSEMENT DU TEXTE, VALEUR LITTERAIRE  
par Réginald Hamel

Thèse présentée à la Faculté des  
arts de l'Université d'Ottawa en  
vue de l'obtention de la maîtrise  
ès arts.

*Grade conféré  
le 25 mai 1961  
E. Sh. n. p. E.  
Secrét. des Etudes  
supérieures*

Ottawa  
1961



UMI Number: EC56244

### INFORMATION TO USERS

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleed-through, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

**UMI<sup>®</sup>**

---

UMI Microform EC56244  
Copyright 2011 by ProQuest LLC  
All rights reserved. This microform edition is protected against  
unauthorized copying under Title 17, United States Code.

---

ProQuest LLC  
789 East Eisenhower Parkway  
P.O. Box 1346  
Ann Arbor, MI 48106-1346

RECONNAISSANCE

Nous remercions sincèrement M. Paul Wyczynski qui a, avec beaucoup de patience et de compréhension, dirigé les moindres détails de cette thèse. Enfin, nous devons rendre hommage à l'Université d'Ottawa qui a encouragé par des bourses d'études, la poursuite de ces travaux en littérature canadienne-française.

## TABLE DES MATIERES

	Page
Introduction . . . . .	iii
Chapitre premier.- GENESE DE L'OEUVRE. . . . .	1
<p>Quelques propos sur l'auteur. La description des sources. Les plans et l'histoire de la composition. Les faits saillants qui ont concouru à la composition. L'état de l'oeuvre au moment de la mort de l'auteur.</p>	
Chapitre deuxième.- ETABLISSEMENT DU TEXTE . . . . .	21
<p>Edition de 1919. Reconstitution du <u>Saint-Laurent</u> selon le plan de 1908. Les <u>chants</u>: <u>détails</u> de publication; les variantes: a) texte en prose, b) variantes selon le manuscrit rédigé par Marie Gill, c) variantes selon le manuscrit de Charles Gill, de 1908, d) variantes selon les "Scrapbooks", e) les autres variantes. <u>Etait-ce là l'oeuvre de sa vie?</u></p>	
Chapitre troisième. - VALEUR LITTERAIRE DE L'OEUVRE	136
<p>La composition. La versification. La langue et le style. Les influences littéraires.</p>	
Conclusion . . . . .	170
Appendices . . . . .	172
1- Le premier plan du <u>Saint-Laurent</u> . . . . .	173
2- Quatre cahiers du <u>Saint-Laurent</u> . . . . .	174
3- La genèse du <u>Saint-Laurent</u> . . . . .	175
4- Le dos du cahier <u>Le Cap Eternité</u> . . . . .	176
5- La table des matières du cahier <u>Le Cap Eternité</u> .	177
6- <u>La cloche de Tadoussac</u> , le texte en prose et en vers	178
7- <u>Le Cap Eternité</u> , la prose rimée . . . . .	179
8- <u>Le Désespoir</u> , la prose rimée. . . . .	180
Bibliographie . . . . .	181

## INTRODUCTION

Pour replacer Le Saint-Laurent dans l'ensemble de l'oeuvre littéraire de Gill, la chronologie se révèle de toute première importance. Déterminée par des circonstances diverses, l'histoire de l'oeuvre littéraire de Charles Gill pourrait se diviser en trois phases. Les cinq années qui vont de 1896 à 1900 constituent pour notre poète la période d'apprentissage, période de tâtonnements et d'élan au sein de l'Ecole littéraire de Montréal: le jeune poète s'exerce dans des poèmes à forme fixe et esquisse quelques contes. Vient alors la seconde période de sa carrière littéraire, celle qui va de 1901 à 1913. On y pourrait encore distinguer deux étapes: celle de 1901 à 1906, marquée par son goût pour la prose, et celle de 1908 à 1913 où se dessinent les linéaments épiques du Saint-Laurent. Le reste de sa vie (1913-1918) serait, selon notre classification, la troisième phase de son effort artistique, peu important d'ailleurs et qui nous préoccupe peu: nous y voyons un rapide déclin littéraire, un des plus sombres que jamais un homme de lettres ait connu.

Pour préciser davantage les circonstances qui ont déterminé l'évolution artistique de Gill, signalons que ses débuts littéraires, en plus de quasi coïncider avec ceux de l'Ecole littéraire de Montréal, correspondent aux premières

## INTRODUCTION

iv

années de sa liaison avec Juliette Boyer. Devenue, en 1912, l'épouse d'un notaire, cette jeune danseuse devait demeurer l'égérie du peintre-poète jusqu'en 1917. L'essentiel de son effort littéraire juvénile sera connu au moment de la publication des Soirées du Château de Ramezay.

La seconde phase débute en 1901; après la mort de son père, commencent ses "grandes amitiés" avec Louis-Joseph Doucet. En 1902, Gill se marie avec Gaétane de Montreuil qui lui donne un fils, en 1904. Les années allant de 1906 à 1912 sont consacrées aux voyages et à la rédaction de son poème Le Cap Eternité. Le 19 mars 1913, il écrira à L.-J. Doucet: "Je viens d'assister à une scène déchirante. Ma mère a reçu l'extrême-onction ce matin. Elle succombe à un cancer d'intestin." Le 22 mars, Gill devait alors perdre ce qu'il avait de plus cher au monde: sa mère.

La troisième phase abonde en événements qui désorganisent sa vie privée: sa femme et son fils le quittent, le tréponème, un vieux "souvenir" de Paris, affecte profondément son système nerveux, une attaque de paralysie faciale, en 1913, met en danger sa santé. C'est un mal terrible "qui ronge mon cerveau" confiera-t-il à Joseph Melançon. Il en résultera une stérilité littéraire. Alors, l'artiste s'évade misérablement dans l'alcoolisme et la débauche: il veut oublier qu'il a raté sa vie. Si la grippe espagnole ne l'avait emporté en 1918, il aurait probablement sombré dans la folie.

## INTRODUCTION

v

Voici maintenant un schéma qui nous montre comment nous pourrions diviser l'oeuvre littéraire de Gill, en fonction des étapes ci-dessus mentionnées.

BILAN DE L'OEUVRE LITTÉRAIRE DE CHARLES GILL<sup>1</sup>

	LES ETOILES FILANTES (poésies)	TERRE UNIVERS INFINI (prose)	LE SAINT- LAURENT (poésies)	Total par phase	LA CORRESPONDANCE (connue actuellement) (1890-1918)
Phase I APPRENTISSAGE (1896-1900)	A 33 pièces		(1) <sup>2</sup> pièce	44 pièces	9 lettres à sa mère (1890-1911) 255 lettres à L.-J. Doucet (1910-1918)
Phase II MATURITE (1901-1913)	1901-1903 <sup>3</sup> 21 pièces	1901-1906 B 85 pièces	1908-1912 <sup>4</sup> C 11 pièces	117 pièces	1 lettre à Camille Roy (1912) 1 lettre à A. Laberge (1903)
Phase III DECLIN (1914-1918)	3 pièces	1 pièce	2 pièces	6 pièces	1 lettre à M. Bloomfield (1916)
Total	57 pièces	97 pièces	13 pièces	167 pièces	267 lettres au total

<sup>1</sup> Si nous n'avons pas inclus dans ce tableau la période pré-littéraire du poète, c'est-à-dire celle allant de son enfance à son entrée à l'École littéraire de Montréal, c'est que nous désirons nous prononcer que sur des données positives.

<sup>2</sup> Les Stances aux Etoiles font partie à la fois des Etoiles Filantes et du Saint-Laurent. Dans le décompte, elles n'apparaissent qu'une seule fois.

<sup>3</sup> Ne sont pas embrassées par ces dates, les pièces suivantes: Mon secret (1905).- Grémazie (1906).- Oh! N'insultez jamais (1910).- Georges-Etienne Cartier (1912).

<sup>4</sup> Précède ces dates, le premier plan du Saint-Laurent (1904).

## INTRODUCTION

vi

Voici les titres des pièces des trois recueils du poète.

Les Etoiles Filantes: Première page d'un mémorial.- Belle-de-Nuit (10 sonnets).- A une Syphilitique.- Never More.- A Lollius.- A Sestius.- A une Amphore.- A Nééra (titre seulement).- Sonnet XX.- A Leuconoe.- L'Aigle.- Larmes d'en Haut.- Stances aux Etoiles.- Fumée (Marine).- Les deux veilleuses.- Orgueil.- A Julia.- Alice.- In Mortuam. - Mortae, Moriturus.- Marthe.- Portrait en vers.- Les chercheurs d'or.- Sonnet à Lamartine.- Aux Malveillants.- Les deux poètes.- Dans le lointain.- Fantaisie.- Aux Mariés des Noces d'or.- Les Trois Majestés.- La Petite Françoise.- Ce qui demeure.- Ballade.- Méaventure (titre seulement).- La couronne de Julia.- (Entre les années 1896 et 1900, trente-trois pièces furent écrites pour ce recueil).

La Mort de Lise.- Ad Dellium.- Chanson.- Les deux étoiles.- Quatorze ans.- Sonnet.- A la Muse.- A Victor Hugo.- Les Cloches.- Crémazie. - Neige de Noël.- A Albert Lozeau.- Vive la Canadienne.- A Théodore Botrel.- Du blanc, de l'azur et du rose.- Mon secret.- Crémazie.- Musa te defendet.- Louise. - Oh! N'insultez jamais.- Georges-Etienne Cartier.- (Entre les années 1901 et 1906, le poète écrit encore 21 pièces pour ce même recueil).

Les Trois voix.- Conférence Interrompue.- Horreur de la guerre.- (Ce sont les trois dernières pièces qui feront partie de ce recueil. Elles furent rédigées entre les années 1914 et 1917).

Terre, Univers, Infini!: Un mot au lecteur.- Un Misanthrope.- Sur la plage (Aldebéran).- Jours sans pain.- Figures et comparaisons.- Gloire à Elles.- Respect au drapeau.- La dureté des lois.- Une Morte.- O Pia Caritas.- Pochade automnale.- (Donc onze pièces entre 1896 et 1900).  
L'Epave et la croix.- Une nuit de Noël sous Champlain.- Le sacrifice du grenadier.- L'argent des autres.- Assez.- La destinée.- La faute.- La reine.- Le sol.- La couronne, le sceptre, et le manteau.- M. Bourassa.- L'Illusion.- Impressions quotidiennes: Diane.- Le vieux château.- Les ailes d'Icare.- Botrel.- Chinoiserie.- Charité.- Les petits oiseaux.- Un orateur.- Cet âge est sans pitié.- La cage.- Le mot de la fin.- Printemps tardif.- Le pilori.- Pauvres érables.- Un seul tireur.- Vite une loi!- Heureuse innovation.- A propos de critique.- Désespoir d'amour.- Chanson arabe.- Trop de zèle.- Chose d'orient.- Une valeur.- Misère.- Parfum mortel.- La croix rouge.- Aveugle, sourde, muette.- Le Pôle nord.- Scalpée.- Nouveaux salons.- Bon voyage.- Un danger.- Brave coeur.- Bons chiens.- La grève.- Les gagnants.- Est-ce vrai.- Mare Macleanium.- Discrétion.- La

## INTRODUCTION

vii

foule.- Tempus fugit.- Ce qui dure.- Lettre d'amour.- Portrait de femme.- Subtilité.- L'île est sacrée.- La paille et la poutre.- Le nuage et la douleur.- Ad augusta per angusta.- L'ambition.- Le rire.- Un discours.- Les débuts de l'École Littéraire.- Albert Lozeau.- L'Infamie.- Emile Nelligan.- Préface à la Jonchée Nouvelle.- Un Régal.- L'exposition de peinture à la place Philipps.- Le salon de peinture (1902).- Ave Caesar.- Le Salon (1904).- Les artistes canadiens (5 articles).- Notre revue.- Un chef-d'oeuvre.- Le Salon 1906 (3 articles).- (Au total quatre-vingt-cinq pièces écrites entre 1901 et 1906).  
Le Salon (1917).- (C'est la seule pièce en prose écrite par Gill après 1914).

Le Saint-Laurent: Les Stances aux Etoiles datent de 1899.- Le Goeland.- La Cloche de Tadoussac.- Le Désespoir.- Le Silence et l'Oubli (Clair de Lune).- Aurore.- Ave Maria.- Le Cap Trinité.- Le Cap Eternité.- Le Rêve et la Raison.- Vers la Cime.- La Fourmi.- (Ces onze pièces furent écrites entre les années 1908 et 1913).  
Prologue.- Patrie.- (Ces deux pièces furent écrites après 1917).

D'après leurs modes d'expression, les travaux littéraires de Charles Gill se divisent en trois recueils:

Les Etoiles Filantes, Terre, Univers, Infini et Le Saint-Laurent.

L'individu ne laisse-t-il pas des traces dans la matière qu'il pétrit? Une crise quelconque ne devrait-elle pas transparaître dans son oeuvre? Ceci explique brièvement pourquoi nous faisons passer dans l'oeuvre de Gill deux sécantes qui correspondent à des crises majeures dont les dates nous sont connues. Ce procédé nous démontre qu'il existe chez ce poète une relation intime entre sa structure littéraire et sa structure sociale.

## INTRODUCTION

viii

La rédaction de cette oeuvre devait donc se dérouler en trois phases. D'après le nombre de pièces, son premier recueil était presque entièrement esquissé entre les années allant de 1896 à 1900 (case A). D'autre part, 85 pièces de son recueil en prose seront écrites entre 1901 et 1906 (case B). La case C permet de déduire que son grand poème Le Saint-Laurent, dont Le Cap Eternité, fut rédigé entre 1908 et 1912<sup>5</sup>. Finalement, la troisième phase allant de 1914 à 1918 démontre clairement ce que nous entendons par "stérilité littéraire".

La présente étude sera consacrée aux quelques mille trois cents vers qui nous restent du Cap Eternité, dixième livre du Saint-Laurent. Quoique Gill "supporte assez mal l'analyse, la dissection technique" comme le remarque Gérard Bessette<sup>6</sup>, nous tenterons néanmoins d'expliquer l'oeuvre dans son "devenir". Nous nous proposons d'abord de broser un tableau de la genèse du Saint-Laurent, puis d'établir le texte d'après les manuscrits<sup>7</sup>; ceci fait, nous examinerons

---

<sup>5</sup> Durant cette maturité, ayant à rivaliser avec son épouse dont la plume ne chôma pas, Charles Gill fut poussé comme malgré lui, à la prolixité.

<sup>6</sup> Gérard Bessette, Les images en poésie canadienne-française, Montréal, Beauchemin, 1960, p. 128.

<sup>7</sup> Ce n'est pas sans difficultés que nous avons pu obtenir de monsieur Roger C. Gill, fils du poète, la permission écrite de reproduire dans cette thèse les manuscrits de son père qui sont enregistrés à Ottawa sous le numéro d'ordre 139276.

INTRODUCTION

ix

la valeur littéraire de cette oeuvre en tenant compte non seulement de la composition, de la langue et des influences littéraires, mais aussi de la psychologie du poète qui en est sous-jacente.

## CHAPITRE PREMIER

## GENESE DE L'OEUVRE

Quelques propos sur l'auteur. La description des sources. Les plans et l'histoire de la composition. Les faits saillants qui ont concouru à la composition. L'état de l'oeuvre au moment de la mort de l'auteur.

"Si je me fais un jour imprimer, disait Gill, ce sera dans une édition ne varietur: d'ici-là tous les changements me sont permis: pourquoi se presser?<sup>1</sup>" Heureusement que ses amis intimes nous l'ont fait connaître sous un autre jour, car nous serions portés, croyant ces paroles, à voir en lui le travailleur de longue haleine, le puriste, un émule des parnassiens. Il va sans dire qu'une analyse attentive de l'oeuvre nous révèle un Gill expéditif, tant dans ses travaux littéraires que dans ses oeuvres picturales. En somme, Gill nous semble être un artiste dont l'oeuvre a été conditionnée par des pressions sociales.

Les causes véritables d'une telle attitude d'esprit se retracent dans l'enfance même du poète. M<sup>GR</sup> Olivier Maurault et l'abbé Joseph Melançon ont soulevé, dans leurs études, le problème d'un Charles Gill "réfractaire aux

---

<sup>1</sup> Charles Gill, cité par Albert Lozeau dans la préface du Cap Eternité, Montréal, les Editions du Devoir, 1919, p. iii et iv.

## GENESE DE L'OEUVRE

2

influences"<sup>2</sup>, d'un garçon "bizarre et énigmatique"<sup>3</sup>. Malheureusement, ces critiques se sont contentés de signaler le problème sans se donner la peine d'en définir les contours réels.

Son père, le juge Gill<sup>4</sup> se préoccupe surtout et avant tout de sanctionner les actions de son fils, comme s'il s'était agi d'un criminel. De son côté, la mère du poète n'a jamais compris les crises morales de son fils aîné: elle se contentait de vagues promesses<sup>5</sup>, toujours réitérées, mais rarement tenues. Un tel déséquilibre dans l'éducation familiale devait avoir de graves répercussions sur la vie du poète. Sa vie durant, Charles Gill tentera

---

<sup>2</sup> MGR Olivier Maurault, Charles Gill, peintre et poète lyrique, Montréal, les éditions éoliennes, 1950, p. 4.

<sup>3</sup> L'abbé Joseph Melançon, Charles Gill poète, dans Le Devoir, livr. du 14 octobre 1933, p. 1 et 2.

<sup>4</sup> Charles Gill (juge): "Je crois, lui écrit-il, que tu as eu tort de signer ton article et tu devrais te borner à annoncer au nom de votre journal que l'Armée du Salut a assisté la malheureuse malade [...] Avoir signé est propre à t'attirer toutes sortes de désagréments [...] Faut de la philanthropie, mais n'en faut pas trop." Charles Gill (juge), Lettre à son fils, le 4 juillet 1900.

<sup>5</sup> Charles Gill (poète): "Tu sais, écrit-il, les promesses que je t'ai fait [sic] en partant au sujet de mes devoirs religieux." Lettre à sa mère, le 6 septembre 1890; plus tard, il ajoutera: "Je tiens la promesse que j'ai faite en te quittant." Lettre à sa mère, le 25 décembre 1891; une autre fois, il écrira: "Je n'oublie pas mes devoirs religieux." Lettre à sa mère, mars 1893.

## GENESE DE L'OEUVRE

3

de se soustraire à ses responsabilités. Les premiers effets de cette éducation se firent sentir lors de ses pérégrinations d'un collège<sup>6</sup> à l'autre. Ensuite, on l'envoie secrètement à Paris pour le dérober à une affaire scandaleuse dans laquelle il était impliqué. Plus tard, cette instabilité émotive sera l'une des causes de la faillite de sa vie matrimoniale. Et pourtant, le jeune Charles était rempli de bonnes intentions, comme nous le montre l'une de ses lettres adressée de Paris à sa mère:

Tu as eu, écrit-il, de la peine quand j'ai quitté la maison, je vais tâcher de te causer autant de plaisir par ma bonne conduite là-bas. Je pars avec l'intention de travailler. Je comprends que mon avenir dépendra de ces deux années que je vais passer à Paris. Je serais bien sot de perdre mon temps à m'amuser tandis que je n'ai

---

<sup>6</sup> Une mise au point semble ici nécessaire: Charles Gill est né le 21 octobre et non le 31 octobre 1871; son père fut nommé juge du district de Richelieu le 19 mai 1879 et non en 1877; le poète fut inscrit au collège Ste-Marie de 1882 à 1885, on le renvoya de ce collège parce qu'il avait triplé les éléments-français; en septembre 1885, on le retrouve au Collège de Nicolet qu'il quitte le 26 janvier 1886 sans se présenter aux examens du premier semestre; en février 1886, il est inscrit au Collège de Saint-Laurent et en avril son père est nommé juge à Montréal. Vers le mois de mars 1888, il est chassé du Collège de Saint-Laurent pour homosexualité; il poursuit ses études durant quelques mois chez Leblond de Brumath. En septembre 1888, on retrouve son nom sur les listes de l'école "Art Association". Là, sous la direction de William Brymner, il poursuit des études en peinture jusqu'en 1890. Enfin, vers le 6 septembre 1890, il part pour Paris pour n'y revenir que le 20 juin 1892. En septembre de la même année, il est inscrit au commissariat général du Canada à Paris, 10 rue de Rome, et nous croyons qu'il serait revenu à Montréal vers 1894.

## GENÈSE DE L'OEUVRE

4

pas trop pour étudier [sic] si je veux arriver à quelque chose et ne pas devenir un être inutile; je vais donc me conduire en gentilhomme et en chrétien pour ne pas être trop indigne de toi. Tu sais les promesses que je t'ai fait [sic] en partant, au sujet de mes devoirs religieux: Je n'y manquerai pas<sup>7</sup>.

L'abbé Elie-J. Auclair, qui visitait Gill à Paris, le 25 octobre 1891, semble pourtant inquiet au sujet du jeune artiste. Après bien des précautions oratoires, il écrira à la mère du poète:

Mais, ce n'est pas encore ce que vous désirez surtout savoir! Car avant tout, vous êtes une mère chrétienne. Je suis jeune, Madame, pour oser me prononcer dans une question aussi délicate [...] Au point de vue du Bon Dieu et de sa vie, M<sup>r</sup> Charles m'a paru encore bien bon! Le sera-t-il toujours; je l'espère de tout mon coeur [...] Mais, à quels dangers il me semble exposé!<sup>8</sup>

Dans cette lettre pleine de sous-entendus, ce délicat abbé ne veut surtout pas décevoir madame Gill en lui racontant en détail de quel bois se chauffe le jeune artiste.

A Paris, Gill n'avait pas encore songé à la poésie. Il fut préoccupé par la peinture jusqu'au moment où, de retour au pays, il devint membre de l'Ecole littéraire de

---

<sup>7</sup> Charles Gill, Lettre à sa mère, de New York, le 6 septembre 1890.

<sup>8</sup> L'abbé Elie-J. Auclair, Lettre à Madame Juge Gill, de Rome, le 4 novembre 1891.

Montréal<sup>9</sup>. A peu près à la même époque commençait pour lui sa carrière de professeur à l'Ecole Normale Jacques-Cartier<sup>10</sup>. Sa pitance journalière assurée, il apprend la littérature française aux réunions de l'Ecole littéraire et, sous l'oeil vigilant de l'abbé Melançon, il aligne ses premiers alexandrins. La poésie et son "habitude de voir largement en peinture"<sup>11</sup> le font rêver d'épopée. Dans ses conversations avec M. Paul Wyczinski, Louvigny de Montigny disait que Charles Gill avait songé à écrire une épopée qui dépasserait celle de Louis Fréchette. Gill avait donc orienté ses lectures du côté de la Légende des Siècles, de Jocelyn, des Fleurs Boréales, et de la Légende d'un peuple, sources littéraires dont nous reparlerons plus loin dans notre étude.

Gill lui-même ne nous dit-il pas dans un de ses manuscrits du Cap Eternité que son rêve épique aurait pris forme dans sa tendre enfance?

---

<sup>9</sup> L'abbé Joseph Melançon écrira: "Le 21 mai 1896, un jeudi l'assemblée avait lieu dans les salons du notaire Pierre Bédard, rue Ontario, près de la rue Saint-Denis. C'est là que pour la première fois, nous rencontrâmes Charles Gill." Charles Gill poète, notes et souvenirs, dans Le Devoir, livr. du 4 octobre 1933, p. 2.

<sup>10</sup> On trouve le nom de Charles Gill, pour la première fois, sur les listes de paies du Département de l'instruction publique du Québec, en septembre 1896, dossier 1304. Son salaire annuel est de \$400.00.

<sup>11</sup> Charles Gill, Lettre à sa mère, de Paris, mars 1893.

## GENESE DE L'OEUVRE

6

Ah! Cap Eternité, écrit-il, c'est que maintenant mes souvenirs me reviennent, mais des bons, l'art m'a guéri et c'est en chantant que j'oublierai... Tu m'as frappé dès l'enfance<sup>12</sup>... Je reconnais ces lieux où j'étais venu, etc. Quand j'étais enfant mon grand-père m'a conduit en face de ton imposant spectacle. Comme la foule se pressait sur le pont, il m'éleva dans ses bras. Toujours ce souvenir m'est resté. La première fois que j'ai élevé mon front devant la grandeur, j'ai aperçu ta cime. La première fois que j'ai regardé par dessus les têtes, la foule des hommes, la grande nature muette, ça été pour contempler ton granit. Et plus tard bohème, peintre, vagabond, j'ai planté la tente à ton flanc<sup>13</sup>; j'installais mon chevalet dans la barque devant toi, mais je rêvais au lieu de peindre — et la barque qui portait la toile blanche voguait au gré des brises et des courants, devant ta majesté. C'est encore devant toi que, au lieu de m'arrêter à la forme extérieure, la ligne et la couleur, la nature m'a parlé un plus profond langage que celui de la couleur et de la forme. Devant l'impossibilité de te peindre, j'ai éprouvé le besoin de traduire mes impressions; il fallait que je crie mon admiration et j'ai voulu écrire. Tu m'as sacré poète; mais maintenant je reconnais comme autrefois devant ma toile, que je suis au-dessous et que je n'exprime pas ce que tu m'as mis dans l'âme<sup>14</sup>.

Ce souvenir d'enfance correspond à une réalité bien définie dans le temps. En effet, lors d'une exposition au Carré

---

<sup>12</sup> Il s'agit d'un voyage fait au mois d'août 1875 à bord du vapeur Ottawa, alors que son grand-père, l'honorable L.A. Sénécal, était président de la compagnie de navigation Richelieu-Ottawa (maintenant la Canada Steamship).

<sup>13</sup> Charles Gill fait allusion ici à son voyage de 1908 pour la compagnie Canada Steamship. Il fit antérieurement un voyage au cours de l'été 1906, puis d'autres durant les étés de 1910, de 1913 et de 1914.

<sup>14</sup> Charles Gill, dans le cahier manuscrit, Le Cap Eternité, chant XVI<sup>e</sup>, Ressemblance, (texte en prose), 1908, p. 30. Le poète ajoutera cette remarque: "peut-être passer ceci, trop personnel."

Philipps de Montréal, en mars 1892, où Charles Gill se fit connaître au public par une copie de Prud'hon: La Justice et la Vengeance Divines poursuivant le crime; par suite un critique anonyme écrivait ces lignes:

M. Gill a l'intention de se livrer à la grande peinture historique et la peinture religieuse, et il choisit naturellement l'histoire du Canada qui n'existe pas encore en peinture. Il a raison; notre histoire est un champ de bataille où il y a une belle victoire à gagner pour un artiste de talent. M. Gill a déjà plusieurs sujets historiques à l'état d'esquisses<sup>15</sup>.

Si nous faisons abstraction des adulations de ce critique et que ce texte fut très probablement écrit sous la dictée d'un membre de la famille, nous voyons que déjà, à cette époque, Charles Gill oscillait entre la peinture et la poésie, car pour faire de la peinture historique, il faut être non seulement doué d'une imagination vive, mais aussi d'une sensibilité poétique. Par les sujets qu'il voulait traiter Gill était "à son insu, un poète en peinture"<sup>16</sup>, pour employer une expression baudelairienne. De là à devenir un peintre en poésie, il n'y avait qu'un pas.

Devant les succès de ses confrères, sculpteurs et peintres — les Suzor-Côté, les Laliberté, les Hébert, les

---

<sup>15</sup> Un jeune artiste canadien, dans La Minerve, 64<sup>e</sup> année, n° 165, livr. du 23 mars 1892, p. 2.

<sup>16</sup> Charles Baudelaire, Oeuvres complètes, Paris, N.R.F., 1954, p. 621.

Saint-Charles — le jeune Gill s'est résigné à chercher, comme il l'avouera plus tard à Doucet, "la gloire"<sup>17</sup> du côté de la poésie. Cette voie lui semblait la plus facile, mais l'était-elle en réalité?

Gill nous a laissé un premier plan du Saint-Laurent<sup>18</sup> daté du 31 janvier 1904. Selon cette ébauche, Le Saint-Laurent, une vaste épopée, aurait dû comprendre plusieurs pièces en vers, déjà publiées dans les divers quotidiens montréalais. Le schéma se divise en quatre grandes parties qui se subdivisent à leur tour en huit livres.

PRINTEMPS:

I Les grands lacs<sup>19</sup>, origine de colonisation, pourquoi coloniser, mobile faisant agir. Puis Marquette, épisodes Joliette etc., détroit [sic], etc., (la vielle [sic] France) fleurs de lys.

II Niagara, le fleuve encore décrit. Longue description toute heure, partout, colossal... plainte... ce qui tombe. J'entends monter du gouffre comme sanglots, d'autres regrets. Puis les mille îles [sic], les environs. Les Missionnaires, Jean de Bréboeuf [sic].

III Le Mont-Royal<sup>20</sup>, après les rapides fleuve calme, majestueux comme ici. Le Carillon de Notre-Dame.

---

<sup>17</sup> Charles Gill, Lettre à L.-J. Doucet, de Montréal le 11 juin 1911.

<sup>18</sup> Voir appendice 1, une photographie de ce document daté du 31 janvier 1904.

<sup>19</sup> Avant de choisir le titre Les grands lacs, Gill avait hésité entre: Les cinq lacs, La source, et Miroir d'étoiles.

<sup>20</sup> Gill a hésité entre Mont-Royal et Montréal.

## GENESE DE L'OEUVRE

9

Maisonneuve. Drapeaux incendiés. Daulac. 1837. Montagne descriptions. Le drapeau tricolore. Vive la Canadienne<sup>21</sup>. Les Erables. Premier Noël (Neige de Noël<sup>22</sup>). Modernisme plat... nouveaux critiques, journaux bêtes, injustes, etc... veules... vendus, voleurs. Statues encagées<sup>23</sup>, il regrettait mais d'autres temps viendront. Rencontres [sic] Madame<sup>24</sup>, de Verchères, un peu l'Ottawa, Cadieux, Crémazie<sup>24</sup>, les ouvriers de la cité moderne.

ETE:

IV Miroir d'étoiles<sup>25</sup>. Parler du fleuve, ses bords, etc. Sorel, le Richelieu (Les Iroquois, Carillon, et Labaie, mais laisser le nom de Jacques Cartier, Yamaska, St-François. Les Abénakis, meurs sauvages, leur état d'âme (notre histoire) description rivière, intimités, lac lune, etc... impersonnellement. Trois-Rivières (Frontenac<sup>26</sup>). St-Maurice, chantiers. (Les Cloches<sup>27</sup>).

<sup>21</sup> Vive la Canadienne fut publiée dans La Presse, 18<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 194, livr. du 21 juin 1902, p. 26, col. 3 et 4.

<sup>22</sup> Neige de Noël fut publiée dans La Patrie, 24<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 59, livr. du 3 mai 1902, p. 18, col. 3 à 7.

<sup>23</sup> La cage fut publiée dans Le Canada, vol. 1, n<sup>o</sup> 16, livr. du 23 avril 1903, p. 4, col. 3, sous le pseudonyme de Clairon.

<sup>24</sup> Crémazie fut publié une première fois sous le pseudonyme de Charles Marcilly, dans Le Journal, livr. du 29 avril 1902, p. 3, col. 4 et 5. Plus tard, dans Le Canada, vol. 4, n<sup>o</sup> 69, livr. du 25 juin 1906, p. 2, col. 4. Cette dernière publication correspond littéralement à celle qui se trouve dans Le Monument à Crémazie, brochure commémorative, Montréal, Beauchemin, 1906, p. 39-42.

<sup>25</sup> Gill a remplacé le titre Le lac Saint-Pierre par Miroir d'étoiles.

<sup>26</sup> Frontenac fut rayé de la IV<sup>e</sup> partie et placé dans la V<sup>e</sup>.

<sup>27</sup> Les Cloches, dédiées à Gaétane de Montreuil, furent publiées dans La Presse, 18<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 123, livr. du 29 mars 1902, p. 17, col. 3. Plus tard dans La Patrie, 24<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 59, livr. du 3 mai 1902, p. 18, col. 3 à 7.

V Québec. L'épopée, Phipps, etc., Lévis, mort de Montcalm, Frontenac, Champlain. Les souvenirs, histoire.

VI Le Cap Éternité. Entrée Saguenay, description, arrêt au Cap Éternité. Description et impressions, pourquoi il s'appelle ainsi. France doit brayé [sic] à son passé là. Il arrête le feu et il peut l'inondation, gardien, laissons lac St-Jean. Après lui fertile (Sentinelle qui veille au seuil de l'avenir!) La colonisation! pays à part. pas prenable [sic] pas refoulés. Termopyles [sic] vie du cultivateur canadien. Je te veux pour tombe. Histoire du canotier. Echo, et moi? rediras-tu mes chants au ciel de ma patrie.

AUTOMNE:

VII Patrie morte<sup>28</sup>. Vue de quelques colonies d'Acadies... rejetés de leurs pays, leur histoire, flétrir Angleterre. Nous prospérons, grandissons. Forcer à nous respecter, fidèles soit, combattre à coup de génie... ils acceptent les nôtres comme chefs, moins fanatiques. C'est en étant grand et non pas en déclarant la révolte que l'on impose race.

HIVER:

VIII Flots d'émeraudes<sup>29</sup>. Voilà l'hiver, retirons-nous dans nos demeures. Salut à Mercier sur son Ile. Poudrerie, etc... neige plus glace ici, mais plus loin décrire. Je prit possession du pays. Emballément dernier. Peuple ne peut être grand, quand il te voit. La vie, etc... Peut être ici qu'à Saguenay. Balafre de monde laisse sa marque géante après la fin des eaux. Quand peuple aura grandi et prospéré sur tes bords. Au Fleuve tu coules, quel courants [sic] etc... vers la France... Confondu avec l'Océan. Elargir on ne sait plus où finit, se termine dans l'Océan. Figures au sujet de fleuves. Vers quel avenir allons-nous? Nous grandirons à mesure au lieu de diminuer.

---

<sup>28</sup> Gill avait hésité entre Acadie et Les Acadiennes avant de se décider sur le titre de Patrie Morte.

<sup>29</sup> Le premier titre fut Le Golfe, puis Gaspé.

Hâtivement esquissé, le plan fut sans doute suivi d'autres projets que nous n'avons pas pu retracer. De toute façon, avant son voyage au Saguenay en 1906 (voyage dont nous savons très peu de choses si ce n'est que par quelques clichés dans les archives de monsieur Roger C. Gill), Charles Gill s'était fait relier onze cahiers portant le titre général Saint-Laurent. Chaque cahier avait un sous-titre qui correspondait à peu près au plan de 1904. Reste à savoir si ces titres étaient les mêmes, car nous n'avons pu retrouver que quatre de ces cahiers: Miroir d'étoiles, Les Abénaquis, Le Cap Eternité, La Patrie morte<sup>30</sup>. Quant aux autres cahiers, M. Roger C. Gill nous affirme qu'il les a eus "en sa possession après la mort de sa tante Marie, mais comme il n'y avait rien d'écrit dedans", le petit-fils du poète s'en était servi pour faire ses devoirs de classe. On doit se rappeler que le cahier VIII<sup>e</sup>, Les Abénaquis, était, en 1904, l'un des sujets prévus pour le livre IV<sup>e</sup>, Miroir d'étoiles; d'autre part, le cahier I<sup>er</sup>, Miroir d'étoiles<sup>31</sup>,

<sup>30</sup> Voir appendice 2, une photographie des quatre cahiers ci-dessus mentionnés.

<sup>31</sup> Dans le cahier manuscrit Le Saint-Laurent, livre I, Miroir d'étoiles, Charles Gill écrit à l'intérieur de la couverture: "Le Saint-Laurent, simul: Les Saisons au Canada. La description des bords du St.L. L'origine, les fonctions et la destinée des fleuves et du St.L. L'origine, le but et le destin de la nation C.F. et des peuples. L'origine des évolutions et la destinée de l'âme. Les faits mémorables de notre épopée."

correspondait au IV<sup>e</sup> livre dans le plan de 1904. Le cahier XI<sup>e</sup>, La Patrie morte, correspondait au livre VII<sup>e</sup>. Reste le cahier X<sup>e</sup>, Le Cap Eternité, qui était le livre VI<sup>e</sup>, en 1904. C'est sur ce cahier que se portera toute notre attention dans le second chapitre de cette étude, puisque c'est la seule pièce vraiment représentative du Saint-Laurent.

Tout imbu de visions saguenayennes, le 24 février 1909, le poète voudra encore une fois embrasser l'ensemble de son poème. Il s'attaquera simultanément au livre IV<sup>e</sup>, Miroir d'étoiles<sup>32</sup>, et au livre VIII<sup>e</sup>, Les Abénaquis. Il ne s'agira là que d'une nouvelle tentative pour terminer ce qu'il avait mis sur le métier en 1904, puisque vers le 30 avril 1909, Gill abandonnera ce nouveau chantier après avoir rédigé ces quelques pages des Abénaquis<sup>33</sup>:

---

<sup>32</sup> Charles Gill, Le Saint-Laurent, livre I, chant premier, Miroir d'étoiles. Ce manuscrit comprend 19 feuilles éparses. Ces strophes devaient être transcrites dans le cahier relié à cette fin, mais Gill ne donna pas de suite à son projet. Voici ce que le poète place en exergue: "Le Saint-Laurent, chant premier, Miroir d'étoiles, commencé pour de bon hier mercredi des cendres de l'an de grâce 1909, 24 février, par cette strophe: Quand le savant de Mars, ou de Saturne sonde le mystère lointain de notre globe errant, de quel beau nom, dirige-t-il, ô Saint-Laurent, ton ruban d'azur déroulé sur le Monde!"

<sup>33</sup> Nous reproduisons ici ces pages telles qu'elles furent écrites par Gill lui-même, sans aucune correction. Gill data ce texte du 30 avril 1909, et il ajouta: "Il neige". Le texte commence à la page troisième de ce cahier.

La neige de l'été. Dans la courbe sud-ouest du Lac Saint-Pierre. A l'entrée de la baie qui s'étend entre l'embouchure du Saint-François et celle de l'Yamaska, sont de nombreux flots découverts seulement à l'eau basse et dont le sol toujours humide se pare de joncs très hauts, et (dont) des brunes quenouilles, qui oscillent (ondulent) légèrement sur leur haute tige quand les grands vents font frémir (onduler) comme une onde la masse verte des joncs. Plus au fond, à l'abri du vent, fleurissent des nénuphars. De larges nénuphars blancs dont le satin s'épanouit glorieusement pur au soleil de juillet. Aux abords des battures, près des flots de joncs, la tale est clair-semée. Cà et là des boutons à demi submergés, d'autres qui reposent sur les grandes feuilles ovales à longue échancrure étroite, feuilles harmonieuses de contour et de couleurs; la courbe élégante de leur contour se retrouve dans le contour de leur groupe. Ces larges feuilles -/page 4- sont d'un vert gris mat quand elles s'étendent librement à fleur d'eau. Quelques unes cèdent sous le poids léger des grands lys étoilés, s'enfoncent partiellement et prennent dans le cristal de l'onde, des tons plus chauds et plus brillants, ici dans l'ombre d'une fleur, frissonne le vert olive d'un émail en fusion; là un rayon de soleil fait briller des émeraudes sur les larges feuilles submergées. Cà et là apparaît une feuille brune, une pourpre, une dorée. Entre ces feuilles apparaît le réseau des tiges flexibles et là encore se retrouve le contour harmonieux des courbes; ces tiges sont d'un jaune doré et qui pour le regard s'assombrit à mesure qu'elles s'enfoncent sous l'eau, devenant bientôt bronzées pour ensuite disparaître insensiblement. Mais au large la floraison blanche se fait dense, les feuilles disparaissent, leurs fleurs se pressent dressées sur leurs tiges, -/page 5- ouvrant éperdument leurs pétales au soleil. Le matin, fermées la nuit pour dormir, le matin s'ouvrant, horloges suaves et belles, à midi c'est une frénésie, les uns surgissent de l'eau, vigoureux, leur tige se roidit, ils accaparent plus de rayons et projettent une ombre bleue aux plus faibles qui s'entassent à fleur d'eau. Les pétales blancs sont par endroits brillants, par endroits ils sont veloutés d'un bleu pur; dans l'ombre ils sont d'un tendre azur à peine teinté et près du pistil d'or l'intérieur de la corolle (calice) est crème. (les étamines) Mais dans l'ensemble le blanc domine comme dans la neige

et ce blanc n'en devient que plus éblouissant et plus pur, fait de toutes ces couleurs pâles que l'oeil confond. Les pétales, selon que le soleil les frappe paraissent brillants ou mats. Comme une neige immaculée cette nape [sic] a des scintillements qui éblouissent, la réfraction solaire surprend l'oeil, et la nape [sic] blanche s'étend, s'étend jusqu'aux rives sombres où se dressent les grands ormes courbés sous le poids des vignes sauvages. Et quand le jour décroît, l'éblouissement cesse; le soleil s'incline à l'horizon et les lys penchent sur l'eau et les feuilles vertes çà et là apparaissent, et quand le soleil disparaît les nénuphars s'endorment; et leurs folioles qui protègent contre l'ombre leurs pétales vierges parsèment de points d'or la couche verte où ils vont rêver. -/ page 6-0 virginale éclosion de pureté blanche! Le Saint-Laurent se souvient-il des neiges qui le recouvrent en février? Se pare-t-il ainsi en l'honneur des belles aux front chaste, qui chantent sur ses bords? A-t-il l'orgueil de son histoire quand il arbore ce drapeau blanc parsemé d'or? Ou bien quelque chose du passé dort peut-être dans ses profondeurs, souvenir, sacrifice, héros ignoré, mort là, quelque chose d'assez pur éclatant et héroïque, la sève qui monte, qui passe dans l'ondulation des types souples, quelque chose de sacré (d'inconnu) qui devient un éblouissement et un parfum. Peut-être le grand fleuve qui reçoit dans les nuits calmes les confidences du ciel quand son front sombre frémit sous la caresse des baisers des étoiles... peut-être le grand fleuve veut-il répondre aux étoiles d'or par des étoiles blanches. Veut-il répondre aux stances scintillantes des étoiles d'or, et ne se pouvait faire comprendre par les bruits harmonieux des flots, il tire de son sein ces éclosions virginales pour répondre au ciel... au ciel qui comprend les strophes virginales qui montent à lui dans une apothéose de lumière et dans un parfum, par les grands lys éperduement épanouis qui s'étoilent à midi sur ses eaux, par les nénuphars satinés que le soleil endiamante, par les beaux nénuphars blancs de notre lac St-Pierre. Du Lac Saint-Pierre, miroir d'étoiles qui reçoit la nuit des rayons d'or et qui reflète à midi des rayons de lys. Qui reçoit du ciel des rayons d'étoiles et qui répond au ciel avec des rayons de lys. -/ page 7-

## GENESE DE L'OEUVRE

15

O virginale éclosion d'étoiles blanches!  
 Le Saint-Laurent regrette-t-il les avalanches  
 Qui couvraient son sommeil aux jours de février?

Ou bien se pare-t-il ainsi, pour honorer  
 Les belles au front pur qui chantent sur ses bords?

Peut-être, avec l'orgueil de l'histoire, il arbore  
 En souvenir ce grand drapeau fleur-de-lysé.

Peut-être quelque chose émané du passé  
 Est là dans le secret des ondes fraternelles,  
 Ainsi que dans nos coeurs la douce souvenance...  
 Quelque chose de fier comme la vieille [sic] France  
 Et de sacré, qui passe au long des tiges frêles  
 Pour s'étaler encore à la splendeur des cieux  
 Dans la beauté des nénuphars silencieux.

Le Saint-Laurent frémit sous les étoiles d'or  
 Dont les rayons sont des baisers dans les nuits calmes;  
 Ne leur pouvant répondre au bruit berceur des lames  
 S'exprime par l'éclat des fleurs qu'il fait éclore,  
 Par les grands lys éperdument épanouis  
 Qui s'étoilent en paix sur les lacs, à midi,  
 Par les nénuphars blancs épris de lumière,  
 Par les beaux nénuphars de notre lac Saint-Pierre.  
 Cette gloire éphémère à la gloire éternelle  
 Dit le rêve des flots; ces étoiles de l'onde  
 Dans l'éblouissement de leur neige, répondent  
 Au rayons infinis des étoiles du ciel."

Dans ces quelques pages, le peintre domine nettement le poète. Gill attribuait, en effet, une telle importance à la description qu'il reléguait au rang de "passages arides, les narrations en vers et les exposés de faits<sup>34</sup>."

Gill ne devait pas donner beaucoup de suite à ses belles promesses du 24 février 1909. Il revient donc le 28 août 1909, vers son livre préféré, Le Cap Eternité, qu'il

---

<sup>34</sup> Charles Gill, Lettre à Louis-Joseph Doucet, datée du 22 décembre 1911.

avait laissé en septembre 1908, sous forme d'un journal de voyage, où la réalité et la fiction étaient intimement mêlées, et même détonnaient dans son texte, comme aimait à le lui rappeler son ami Albert Lozeau<sup>35</sup>.

Gill avait vu trop grand. En 1911, il devait laisser tomber les autres livres du Saint-Laurent et porter tous ses efforts sur Le Cap Eternité. Il ira jusqu'à se fixer un programme détaillé, et une date limite pour terminer ses divers chants<sup>36</sup>. Encore là, ce sont de belles promesses que Gill ne tiendra pas, et Le Cap Eternité subira plusieurs changements dans sa structure générale<sup>37</sup>. Cet effort

---

<sup>35</sup> "Certains épisodes, écrit Albert Lozeau, détonnent dans une action se passant toute au Canada: par exemple, l'apparition en plein Saguenay, du spectre de Dante." cité dans la Préface du Cap Eternité, Montréal, les éditions du Devoir, 1919, p. viii.

<sup>36</sup> Voici le programme détaillé de Gill: En 1911, le 10 juin, Vers la cime; le 25 juin, Le Désespoir; le 18 juillet, Fleurs de Lys; le 8 août, Vision; le 16 août, Naufragé; le 22 août, Invocation; le 7 septembre, Ave Maria; le 21 septembre, Rêve et Raison; le 7 octobre, Sommeil; le 21 octobre, Ressemblance; le 29 octobre, Merisier; le 5 novembre, Secrets; le 19 novembre, Forêt; le 27 novembre, Antre; le 4 décembre, Tadoussac; le 19 décembre, Clair de Lune; — En 1912, le 15 janvier, Dante; le 30 janvier, Porta Inferi; le 15 février, Bolge; le 28 février, Tacouérima; le 15 mars, Janua Coeli; le 30 mars, Rosa mystica; le 15 avril, Couronne; et, le poète d'ajouter ceci: " le 1 mai 1912, le poème sera fini." dans le cahier manuscrit, Le Saint-Laurent, livre premier, Le Cap Eternité, 1908, p. 264.

<sup>37</sup> Voir appendice 3, La genèse du St-Laurent et l'évolution de la table des matières du Cap Eternité.

littéraire se poursuit jusqu'en avril 1913. A cette date, il est frappé d'une attaque de paralysie faciale. Malade et délaissé, Gill écrit à son ami Doucet qu'il se sent "capable de continuer pendant des années encore, et sans fatigue, son Cap Eternité<sup>38</sup>". Mais son poème ne progressera pas d'un seul iota. A partir de ce fatal mois d'avril, la production littéraire de Gill se réduira à une critique artistique<sup>39</sup> et à deux sonnets de circonstance<sup>40</sup>. Déchu intellectuellement, Gill devient non seulement impuissant dans le domaine littéraire, mais il est aussi incapable de concevoir une toile véritablement achevée.

Si nous faisons le bilan des faits saillants qui ont concouru à la composition du Saint-Laurent, nous voyons que

---

<sup>38</sup> "Je me sens, écrit-il, capable de continuer des années encore, et sans fatigue mon "Cap Eternité". Si cela continue ainsi, cahin-caha, j'aurai le record de la lenteur et ce sera peut-être mon seul point de ressemblance avec Virgile qui a limé l'Enéide pendant douze ans et qui est mort avant de l'avoir terminé — et avec Dante (nom sacré que je trace jamais sans qu'un frisson d'Infini me traverse le coeur) avec Dante qui a travaillé vingt ans la Divinia Comedia, et qui est mort au moment où il allait terminer le dernier chant du Paradiso." Lettre à L.-J. Doucet, Montréal, le 6 février 1914.

<sup>39</sup> Charles Gill, Le Salon de 1917, publié dans La Grande Revue, vol. 1, n° 1, livr. du 21 avril 1917, p. 10, 18 et 19.

<sup>40</sup> Charles Gill, La conférence interrompue, à Marcel Dugas, publié dans La Grande Revue, vol. 1, n° 6, livr. du 26 mai 1917, p. 13. Egalement, Horreur de la guerre, (inédit) dans les archives de madame L.-J. Doucet de Montréal.

Charles Gill avait un désir sincère "d'arriver à quelque chose et de ne pas devenir un être inutile"<sup>41</sup>. Incapable de réaliser ses aspirations, en tant que peintre, il se fait poète, sous l'influence de l'Ecole littéraire de Montréal; dès lors, ce rêve d'une peinture épique se poursuit dans une épopée littéraire qui demeure inachevée. A la mort du poète, Le Saint-Laurent comprenait onze livres dont un seul nous est parvenu à peu près achevé: c'est le Cap Eternité.

Gill avait à peine expiré que ses manuscrits disparaissaient mystérieusement. Henri Bertrand<sup>42</sup> s'est toujours prêté le beau rôle dans cette recherche des documents du poète; mais, ne l'oublions pas, sa part est de beaucoup moindre qu'il ne l'ait affirmé. Charles Gill n'écrit-il pas dans son testament:

---

<sup>41</sup> Charles Gill, Lettre à sa mère, de New York, le 6 septembre 1890.

<sup>42</sup> Henri Bertrand écrit à Doucet: "Il m'avait nommé son exécuteur testamentaire. Tous ses effets étaient à l'Ecole normale, au monument national, et à sa chambre. Après avoir recueilli tous ses papiers, il m'a manqué savez-vous quoi? l'oeuvre de sa vie: son manuscrit, Le Cap Eternité. Je suis au désespoir et pourtant Dieu sait si j'ai travaillé pour le trouver. J'ai fouillé sans résultat." Lettre à L.-J. Doucet, le 20 octobre 1918. Or nous croyons que Henri Bertrand exagérait en se disant "exécuteur testamentaire", puisque le testament de Gill dit clairement: "J'autorise mon ami Henri Bertrand à prendre soin de mes effets laissés au Monument National." Alors il est bien clair que Marie Gill aurait dû s'occuper des "papiers".

Je demande à ma soeur Marie de mettre en ordre mes pièces en vers etc. Personne autre qu'elle ne devra passer dans ces papiers<sup>43</sup>.

C'est grâce à madame Soulières que nous avons pu éclairer et expliquer la pseudo-disparition des documents du poète. En effet, le 13 octobre 1918, à 7 heures, Marie Gill et Henri Bertrand faisaient venir le docteur Damien Masson. Ils ont décidé de transporter Gill à l'Hôtel-Dieu. En attendant l'arrivée de l'ambulance de la maison Géo. Vandelac, on fit descendre le malade au premier étage. Entre 8 et 11 heures du soir, Marie Gill réussissait à transporter tous les manuscrits de son frère chez elle, à 772 rue Henri-Julien. C'est seulement vers la minuit qu'elle se rendit auprès de son frère, à l'Hôtel-Dieu. Une pièce semble corroborer ce que madame Soulières apprit de sa soeur Marie, c'est le reçu que la maison Géo. Vendelac donna à madame J. Lagacé<sup>44</sup> pour les frais de l'ambulance. Si Marie Gill avait été présente lors du départ de Charles pour l'hôpital, n'aurait-elle pas payé les frais? Bref, Marie s'empressera de rembourser à madame Lagacé la somme de quatre dollars, le 21 octobre 1918<sup>45</sup>.

---

<sup>43</sup> Charles Gill, Testament olographe, dans Index des répertoires, C.S. Tassé, n° 329, 1890-1936, Montréal, les Archives Judiciaires.

<sup>44</sup> Géo. Vandelac, reçu à Madame J. Lagacé, n° 272, daté du 13 octobre 1918.

<sup>45</sup> Madame J. Lagacé, reçu à Marie Gill, daté du 21 octobre 1918, dans le Scrapbook, n° III, p. 53, Archives de Roger C. Gill.

Pourquoi Marie Gill devait-elle créer une légende autour des manuscrits de son frère? Était-ce pour éloigner les "malveillants" ou pour détruire impunément, parce que certains mots blessaient sa scrupuleuse oreille, dans les plus belles pages du poète? Toujours est-il que l'astuce de la soeur de Charles devait dérouter les chercheurs pendant plusieurs années.

## CHAPITRE DEUXIEME

## ETABLISSEMENT DU TEXTE

Edition de 1919. Reconstitution du Saint-Laurent selon le plan de 1908. Les chants: détails de publication; les variantes: a) texte en prose, b) variantes selon le manuscrit rédigé par Marie Gill, c) variantes selon le manuscrit de Charles Gill, de 1908, d) variantes selon les "Scrapbooks", e) les autres variantes. Etait-ce là l'oeuvre de sa vie?

Est-ce bien là une idée heureuse, écrivait Doucet à Marie Gill, de croire que ce qui a été publié de lui suffit à sa mémoire? Mais il y a encore un fort volume de contes, et un autre de poésie, sa correspondance tiendrait dans trois gros livres<sup>1</sup>.

Rien ne révoltait plus Doucet, à savoir que Marie Gill puisse détruire ou dénaturer ce qui restait de l'oeuvre littéraire de Charles Gill. Voulant faire connaître son ami sous ses vrais jours, Doucet avait entrepris une édition de la correspondance<sup>2</sup> de ce "pauvre Gill". Il devait suspendre cette publication, car la soeur du poète le lui défendait formellement. Pourquoi tout ce mystère autour de la vie de son frère? Voulait-elle en faire un héros?

---

<sup>1</sup> Louis-Joseph Doucet, Lettre à Marie Gill, de Québec, le 3 février 1920, p. 5, dans le "Scrapbook" n° III, p. 54, Les Archives de monsieur Roger C. Gill.

<sup>2</sup> Quelques-unes de ces 250 lettres furent publiées dans A la Mémoire de Charles Gill, élégies, Québec, édition privée, 1920, 56 p.

Voulait-elle l'immortaliser? Toujours est-il que Marie Gill ne demeurait pas inactive. Elle détruisait un bon nombre de pièces de Gill dans le manuscrit Les Etoiles Filantes; elle retranscrivait le dixième cahier du Saint-Laurent, Le Cap Eternité<sup>3</sup>. Ce travail accompli, un triumvirat a été composé de Marie Gill, d'Albert Lozeau<sup>4</sup> et de M<sup>gr</sup> Olivier Maurault. Marie confiait à Lozeau la tâche de mettre en ordre ce qui restait du manuscrit Les Etoiles Filantes, tandis que M<sup>gr</sup> Maurault se chargeait de l'impression de l'oeuvre. Ce dernier ne s'est jamais douté que Marie Gill avait retranscrit

---

<sup>3</sup> Ce second manuscrit de 188 pages n'est pas daté, et il correspond littéralement à l'édition de 1919.

<sup>4</sup> Voici ce que Lozeau conseille à Marie Gill: "Les trois voix, La conférence interrompue, Dans le lointain, L'Aigle, A Victor Hugo, Du blanc, de l'azur et du rose, Vive la Canadienne, Les deux étoiles, Ce qui demeure, Musa te defendet, Georges-Etienne Cartier, Neige de Noël, Les Cloches, Crémazie, Chanson (Les aigles ont des ailes), sont toutes bonnes. Belle-de-Nuit (Moi qui ai encourri les remontrances de l'autorité religieuse pour certaines pièces de L'Ame Solitaire, et du Miroir des Jours, je sais à quoi s'expose celui ou celle qui publierait ces beaux sonnets.) Never More (quelques vers à corriger.) Sonnet à Lamartine, A la muse (ce sonnet a été fait sur des rimes imposées, il y paraît.) Orgueil, Fantaisie, La Mort de Rose (au sixième vers, il faudrait: ne guide; le treizième est tout à fait mauvais. Sonnet II, les deux tercets sont faibles. Sonnet III, "Qui brûlait", ne répète que le I.) La couronne de Julia (pourrait être laissée de côté dans un volume de vers sérieux; comme, en général, les traductions et les acrostiches qui valent plus par la difficulté vaincue que par l'inspiration et la perfection de la forme.)" dans le "Scrapbook" n° I, p. 6, Les Archives de monsieur Roger C. Gill.

les vers du Cap Eternité<sup>5</sup>. Serions-nous en présence d'un nouveau Piltown, cette fois en littérature canadienne?

Lors de la parution du Cap Eternité au mois de juillet 1919, les divers critiques s'acharnèrent à cribler d'éloges<sup>6</sup> le poète Charles Gill, et le travail admirable de sa soeur Marie qui avait, selon l'expression de monsieur Damas Potvin, "pieusement recueilli les vers épars de Gill". Un seul critique à cette époque tente de rendre justice à l'oeuvre de Gill, c'est Albert Savignac<sup>7</sup>.

Le Saint-Laurent avait une physionomie bien différente de ce que le triumvirat servait au public sous le titre du Cap Eternité. L'on n'avait en aucune façon tenu compte des points que Gill s'était fixés dans ses plans de 1904 et de 1908. Pourtant, dans une perspective historique,

---

<sup>5</sup> Lors d'une récente visite à M<sup>gr</sup> Olivier Maurault, ce dernier reconnaissait que Marie Gill ne lui avait jamais montré les manuscrits originaux du Cap Eternité.

<sup>6</sup> Parmi ces critiques nous avons: D.P. (les initiales de monsieur Damas Potvin), Le Cap Eternité, dans Le Terroir, organe de la société des Arts, Sciences et Lettres de Québec, vol. 1, n° 11, livr. de juillet 1919, p. 48. Puis M<sup>gr</sup> Olivier Maurault, Charles Gill, peintre et poète, dans la Revue Canadienne, nouvelle série, vol. XXIV, n° 1, livr. de juillet 1919, p. 18 à 31, et le n° 3, livr. de septembre 1919, p. 180 à 197, également, Charles Gill, dans L'Action française, vol. III, n° 8, 3<sup>e</sup> année, livr. d'août 1919, p. 306 à 371.

<sup>7</sup> Albert Savignac, publie, Le Cap Eternité, poème de Charles Gill, dans La Revue Nationale, 1<sup>re</sup> année, n° 8, livr. d'août 1919, p. 297 à 309.

les étapes du Cap Eternité sont clairement définies. En effet, en 1904, dans le plan général du Saint-Laurent, le livre VI<sup>e</sup>, Le Cap Eternité, comprend:

Entrée Saguenay, description, arrêt au Cap Eternité, description et impressions, pourquoi il s'appelle ainsi. France doit brayé [sic] à son passé, là. Il arrête le feu et il peut l'inondation gardien, laissons lac St-Jean, après lui fertile. (Sentinelle qui veille au seuil de l'avenir!) la colonisation! pays à part pas prenable; pas refoulés. Termopyles [sic] vie du cultivateur canadien. Je te veux pour tombe. Histoire du canotier, écho. Et moi? rediras-tu mes chants au ciel de ma patrie?

Par ces phrases incomplètes, ces mots, ces idées à peine dévoilées, on dirait que le poète, penché sur une carte géographique où chaque élévation de terrain est marquée, esquisse une campagne épique.

Le 8 novembre 1907, à une réunion de l'Ecole littéraire, Gill lit à ses confrères une pièce en vers, intitulée Le Cap Eternité. A quoi correspondait ce poème? Selon nous, il pourrait s'agir de deux choses: soit une pièce semblable à celle publiée dans Le Terroir, c'est-à-dire un amalgame de divers chants du Cap Eternité<sup>8</sup>, soit le Prologue

<sup>8</sup> Nous énumérons ici les vers qui correspondent aux divers chants de l'édition de 1919, en indiquant les variantes lorsqu'il y a lieu. Le chant VI, Aurore, six strophes dans cet ordre: 21, 22, 23, 24; 9, 10, 11, 12; 5, 6, 7, 8; 25v, 26v, 27v, 28v; 29, 30, 31, 32; 37, 38, 39, 40. Le chant IX, Le Cap Eternité, cinq strophes dans cet ordre: 1, 2, 3, 4; 5v, 6, 7, 8; 173, 174, 175v, 176, 177; 187, 188, 189, 190; 105v, 104v, 106, 107. Le chant VIII, Le Cap Trinité, neuf strophes dans cet ordre: 5v, 6, 7, 8; 15, 16, 13v, 14; 17, 18, 19, 20; 21, 22, 23, 24; 25, 26, 27, 28; 37, 38, 39, 40; 41, 42, 43, 44; 45, 46, 47, 48; 49, 50, 51, 52. Ce

même du Cap Eternité. Mais nous n'avons rien retrouvé de ce poème.

Il ne nous reste donc pour reconstituer le livre X<sup>e</sup><sup>9</sup>, Le Saint-Laurent, que le plan du texte en prose qui date de 1908. C'est cette table des matières qui nous servira de point de départ dans l'évolution du livre dixième<sup>10</sup>. Voici le plan du Cap Eternité que Gill avait conçu en 1908:

I- Le Goëland; II- Tadoussac; III- La Cloche; IV- Le Désespoir; V- Clair de Lune; VI- Le Silence et l'Oubli; VII- Les Sentinelles; VIII- Ave Maria; IX- Le Cap Eternité; X- Le Cap Trinité; XI- Le Rêve et la Raison; XII- Vers la Cime; XIII- La Fourmi; XIV- France; XV- La Vision; XVI- Ressemblance; XVII- Stances aux Étoiles; XVIII- Les secrets du rocher; XIX- Sommeil; XX- La Forêt vierge; XXI- Le Merisier; XXII- L'antre; XXIII- Porta

fragment du Cap Eternité était publié dans Le Terroir, livr. du mois de janvier 1909, p. 18 à 21; le poète l'avait daté: "Anse Saint-Jean, août 1908".

<sup>9</sup> Grâce au procédé photographique à l'infra-rouge, nous pouvons retracer l'évolution de ce cahier X<sup>e</sup> du Saint-Laurent. Gill indique clairement à la page frontispice de son manuscrit, "Livre Premier"; d'autre part, nous lisons au dos du cahier le chiffre "X". Sous ce chiffre apparaissent les chiffres suivants: I, II, III (?). Dans son plan de 1904, Gill place Le Cap Eternité au VI<sup>e</sup> rang. Lors de la publication de quelques fragments de ce poème dans Le Terroir, Le Cap Eternité se trouve "livre IX<sup>e</sup>". Bref, ce livre du Saint-Laurent aurait été: I, II, III (?), VI, IX et X<sup>e</sup>. Nous pouvons voir en appendice, une photographie du dos de ce cahier. La méthode employée ici se trouve décrite dans le manuel: Infrared and Ultraviolet Photography, by Eastman Kodak Company, sixth edition, Rochester, 1959, 49 p.

<sup>10</sup> Appendice 3, L'Evolution de la table des matières du Cap Eternité.

infernus; XXIV- Dante Alighiéri; XXV- Le bolge des traîtres; XXVI- Tacouérina; XXVII- Le Naufragé; XXVIII- Janua Coeli; XXIX- La rose mystérieuse; XXX- La couronne; XXXI- La délivrance; XXXII- Invocation<sup>11</sup>.

Comme nous le verrons par la suite dans sa prose, Gill apportera peu de changements à son plan de 1908. Le reste de ce chapitre sera donc exclusivement consacré au texte et aux variantes. Nous procéderons toujours de la même façon: le texte publié en 1919, sous les auspices de Marie Gill, le texte en prose écrit par Charles Gill, les diverses variantes qui se retracent soit dans le cahier rédigé par Marie Gill, soit dans les manuscrits mêmes du poète.

Plus haut nous émettions deux hypothèses concernant le contenu d'une pièce composée en 1907, et lue devant les membres de l'Ecole. La seconde hypothèse ne nous semble pas la meilleure, car le Prologue, ne figure à proprement parler, parmi les titres des chants du Cap Eternité, que vers 1912. Il serait donc douteux que Gill donnât aux vers qui suivent le pompeux titre de Cap Eternité, alors qu'il ne s'agissait que d'un prologue.

#### PROLOGUE

J'attendais le vent d'ouest, car à l'Anse Saint-Jean  
Je devais m'embarquer pour relever le plan  
D'un dangereux récif au large des Sept-Iles.

---

<sup>11</sup> Charles Gill, dans le cahier X<sup>e</sup>, Le Cap Eternité, p. 261.

## ETABLISSEMENT DU TEXTE

27

5 J'avais d'abord goûté l'éloignement des villes  
 Dans cette solitude, au pied des hauts glacis,  
 Chez les bons paysans rompant le bon pain bis,  
 Pendant que l'on gréait la svelte goélette  
 Qui, dans l'épais brouillard perdant sa silhouette  
 Mouillée au fond de l'anse, à l'ancre somnolait.

10 Le jour après le jour lentement s'écoulait,  
 Monotone et pareil; le fleuve sans écume  
 Étalaît son miroir affligé par la brume;  
 L'air humide et sonore apportait sur les flots  
 La naïve chanson de lointains matelots;  
 15 Aussi, le capitaine à chevelure grise  
 Réclamait à grands cris le soleil et la brise,  
 En levant son regard vers le ciel incertain;  
 Il gravissait le roc abrupt, chaque matin,  
 Pour observer le temps à l'heure de l'aurore,  
 20 Et murmurait, hochant la tête: Pas encore!

La brume enveloppait les larges horizons,  
 Les bosquets étagés, les glacis, les gazons,  
 Et tous les mille riens si beaux de la campagne,  
 Et les sentiers abrupts au flanc de la montagne,  
 25 Où, jusques au sommet, le rêveur épris d'art,  
 Vers le bleu, tout au loin, chemine du regard.  
 L'âme se peut distraire, à défaut de lecture,  
 Dans le livre infini de la grande nature;  
 Mais il est, dans la brume ainsi que dans la nuit,  
 30 Des moments où le livre est maître de l'ennui,  
 Bien long devint le jour et bien longue la veille.

J'avais pris au hasard, dans l'oeuvre de Corneille,  
 Un volume ancien que j'avais emporté  
 \* Dans mes derniers colis, en quittant la cité.

35 — Quels héros fait parler le prince de la lyre  
 Sous ce couvert? pensais-je, en m'installant pour lire...  
 Le Cid et Polyeucte!... En esprit je reli [sic]  
 Ces chefs-d'oeuvre vainqueurs de l'envieux oubli,  
 Et leurs alexandrins chantent dans ma mémoire,  
 40 Lorsque j'entends parler de noblesse et de gloire!

Le toit d'un laboureur abritait mon ennui.  
 — Ce brave homme, me dis-je, a peut-être chez lui  
 Quelques prix par ses fils remportés à l'école,  
 Légende de tournure enfantine et frivole,  
 45 Qui charment par leur grâce et leur naïveté.  
 Le matin, sac au dos, mon hôte était monté  
 Sur une terre neuve, au flanc de la montagne.  
 Près des enfants filait sa robuste compagne:

- Auriez-vous, demandai-je, un livre à me prêter?  
 50 Non pas que le dédain me fasse rejeter  
 Celui-ci, des plus beaux écrits sur cette terre,  
 Mais je le sais par coeur et n'en ai donc que faire.
- Les contes imprimés sont rares dans l'endroit,  
 Monsieur le voyageur, et cela se conçoit!  
 55 Dit-elle, — un a-b-c, deux livres de prière,  
 Un ancien almanach: voilà notre misère!  
 D'instruire nos enfants nous aurions bien souci,  
 Mais, par malheur pour nous, l'école est loin d'ici...  
 J'ai pourtant un cahier tout rempli d'écriture  
 60 Et de dessins à l'encre; il est sans signature;  
 Il nous fut confié par un jeune inconnu  
 Je ne sais où parti, je ne sais d'où venu,  
 Qui nous est arrivé par une nuit d'orage.  
 La tempête l'avait jeté sur le rivage.  
 65 Aux clartés des éclairs je l'ai vu s'approcher  
 Et traînant son canot brisé sur le rocher;  
 Puis il vint pour la nuit nous demander asile.  
 Il tombait chez du monde ami de l'Évangile!  
 Nous avons mis la table et rallumé le feu,  
 70 Pour qu'avant de dormir il se chauffât un peu.  
 Le matin, il s'en fut dans la forêt voisine;  
 En un mince galon il tailla la racine  
 D'une épinette blanche et cousit son canot,  
 En regomma l'écorce et le remit à l'eau.  
 75 Le Norouet sur les crans brisait les vagues blanches.  
 Mes enfants ont caché l'aviron sous les branches,  
 Car il voulait partir malgré le temps affreux.
- Puisqu'il en est ainsi, petits coeurs généreux,  
 Leur dit-il, je demeure, en acceptant la chose  
 80 Qu'un père soucieux de votre bien propose:  
 À vous faire l'école ici je resterai.  
 Travaillons bien ensemble, et quand le Saguenay  
 Sera couvert de glace, enfants, vous saurez lire!  
 Allez vers votre père, accourez le lui dire,  
 85 Mais revenez bien vite avec mon aviron:  
 Du naufrage d'hier je veux venger l'affront!
- De notre vieux fournil on dut changer l'usage,  
 Pour qu'il servit d'école à tout le voisinage.  
 Dès que furent passés les travaux des moissons,  
 90 Les enfants appliqués suivirent les leçons.
- Quand il s'ennuyait trop de son canot d'écorce,  
 Il se faisait un jeu, si grande était sa force,  
 De vaincre tout venant à lever des fardeaux,

## ETABLISSEMENT DU TEXTE

29

Ou bien avec mon homme il domptait les chevaux.  
 95 D'autres fois, il partait au loin sur ses raquettes...

Il semblait tourmenté par des peines secrètes.

Souvent il traduisait pour nous, les soirs d'hiver,  
 Un conte italien qui parle de l'enfer...  
 Un beau conte, qui parle aussi du purgatoire,  
 100 Et des anges du ciel au milieu de leur gloire.  
 Il en avait encore un autre, plus ancien,  
 Disait-il, qui s'appelle... Ah! je ne sais plus bien!  
 On parle là-dedans d'un roi, malheureux père,  
 Et d'un prince son fils tué pendant la guerre;  
 105 Un cruel ennemi veut le jeter aux chiens,  
 Mais pour son enfant mort le père offre ses biens:  
 Il court chez le vainqueur qui dine sous la tente,  
 Et le prie à genoux d'une voix suppliante...  
 De ce pauvre vieux roi mon coeur s'est souvenu,  
 110 L'ayant bien remarqué, parce que l'inconnu,  
 Un soir de poudrerie, en lisant ce passage,  
 Trois fois dut s'arrêter au milieu de la page,  
 Et ne put traduire entière sans pleurer.

D'autres soirs, dans sa chambre il allait se cloîtrer,  
 115 Et longtemps il lisait, il écrivait peut-être;  
 La lampe qui brûlait auprès de sa fenêtre,  
 Sur la neige bien tard jetait une lueur.  
 Quand vinrent les beaux jours, l'inconnu, moins veilleur,  
 Descendait pour écrire au bord de la rivière;  
 120 Je le trouvais toujours assis sur cette pierre,  
 Penché sur son cahier, près du grand sapin noir  
 Que, malgré le brouillard, d'ici vous pouvez voir.  
 Nous n'avons pas connu le secret de cet homme,  
 Ni quel est son passé ni comment il se nomme;  
 125 Un jour, à ma demande, il a répondu: — Non!...  
 Puisque tu prends mon âme, ô nuit, garde mon nom!

Souvent, dans son canot, vers Sainte-Marguerite  
 Il s'en allait pêcher le saumon et la truite.  
 Mais lorsque mes enfants travaillaient aux moissons,  
 130 Emportant ses papiers au lieu des hameçons,  
 Il remontait vers l'Ouest, et j'étais bien certaine  
 De ne plus le revoir avant une quinzaine.

Or, un soir, il nous dit en nous serrant la main:  
 — Au premier chant du coq je partirai demain.  
 135 Conservez mon cahier! prenez soin de ces pages  
 Que je n'ose livrer au hasard des naufrages!  
 Au revoir! bons amis, gardez mon souvenir.

Ces bords hospitaliers me verront revenir.  
 Pendant que je serai loin de vous, s'il arrive  
 140 Qu'un voyageur instruit aborde votre rive,  
 Prêtez-lui le cahier: qu'il le lise à loisir  
 Et le transcrive au long s'il en a le désir!

Il partit le matin, au courant favorable.  
 La plume et l'encrier l'attendent sur la table,  
 145 Près de ses chers papiers depuis bientôt un an.  
 Les aiguilles encor dorment sur son cadran.

Il n'était pas tout seul au milieu des tempêtes,  
 Car pour lui bien souvent mes filles inquiètes,  
 Dans les gros temps d'automne ont prié le bon Dieu.

150 Au lieu d'un "au revoir", avons-nous un adieu?  
 Reviendra-t-il jamais? Nous gardons l'espérance  
 De le revoir un jour, malgré sa longue absence.

Nous bénissons le temps qu'il a vécu chez nous...  
 Ah! le pauvre jeune homme, il était triste et doux,  
 155 Et tout plein son bon coeur il avait de la peine!

— La fileuse, à ces mots, laissa tomber sa laine,  
 Jeta deux gros rondins d'érable dans le feu,  
 Et tira de l'armoire un épais cahier bleu  
 Qu'elle tenait sous clef, en gardienne fidèle.

160 — Voici! prenez-en soin, s'il vous plaît, reprit-elle,  
 En me tendant le livre ardemment convoité.

Comme titre, il portait: "Le Cap Eternité",  
 En caractères noirs écrits sur le bleu pâle.  
 L'or de la fleur de lys élégante et royale  
 165 Décorait par endroits le couvert azuré;  
 Ailleurs, nouvel emblème également sacré  
 Mariant le présent au passé vénérable,  
 S'étalait la beauté de la feuille d'érable.

Je l'ouvris, parcourant en hâte les feuillets  
 170 Pendant que vers ma chambre, ému, je m'éloignais.  
 Les lignes, çà et là, trahissaient les pensées:  
 Il semblait qu'en tremblant la main les eût tracées;  
 Indiscret confident des secrètes douleurs,  
 Tel feuillet tacheté révélait d'anciens pleurs;  
 175 Certains vers tourmentés portaient mainte rature,  
 Mais, sur plus d'une page entière, l'écriture  
 Semblait formée au jet de l'inspiration,  
 En ces moments d'ardente et vive passion

Où la plume rapide à peine suit la trame  
180 De la pensée éclore aux profondeurs de l'âme.

Je lisais... Je lisais dans l'heure qui s'enfuit,  
Tout le long de ce jour brumeux et de la nuit,  
Penché sur le cahier du malheureux poète.

Et quand le commandant de notre goélette,  
185 Pour l'heure du départ vint prendre mon avis,  
Vers le sommet des monts dardant son regard gris,  
Et me montrant, joyeux, l'éblouissante aurore,  
A mon tour, cette fois, je lui dis: — Pas encore!

Sur la côte sauvage où le murier fleurit,  
190 Je transcrivis soigneusement le manuscrit!  
A ma tâche absorbé, dans l'oubli de moi-même,  
Je revivais la vie intense du poème,  
De son étrange auteur partageant le destin.  
Le jour, j'allais m'asseoir à l'ombre du sapin  
195 Où le pauvre inconnu s'était mis pour écrire,  
Sous les mêmes rameaux qu'il entendit bruire.  
Peut-être son esprit planait-il en ces lieux  
Aux heures de silence où je le goûtais mieux.  
Le soir, je m'installais à sa table rustique:  
200 Copiant les dessins et l'oeuvre poétique,  
Je ne m'interrompais qu'à l'heure du sommeil,  
Pour reprendre bientôt mon travail au réveil.  
Si bien que tout fut prêt au bout d'une semaine.

— "Maintenant, démarrons!" criai-je au capitaine.

205 — Notre vaisseau fila, toutes voiles au vent.  
Je repris quelques mots passés en transcrivant,  
Quand je relus ces vers dans le repos du large,  
Et je me suis permis quelques notes en marge.

Le prologue apparaîtra dans le manuscrit rédigé par Marie Gill. De quelles sources s'est-elle inspirée? On ne saurait le dire. Il nous fut impossible de retracer l'original de ce texte. Gill avait pris l'habitude de dire à ses amis où il en était dans ses travaux littéraires. Sa

correspondance avec L.-J. Doucet et M<sup>gr</sup> Camille Roy<sup>12</sup> révèle l'état de huit des chants de son poème qui en comprend douze dans l'édition de 1919; le Prologue n'y est nullement mentionné. M<sup>gr</sup> Olivier Maurault, dans une lettre à Marie Gill, lui explique que l'excédent des frais de l'édition de 1919 sont dus "aux corrections d'auteurs: ce qui était assez plaisant dans notre cas<sup>13</sup>." On s'imagine facilement de quelles "corrections" il devait s'agir... Nous sommes donc portés à croire que Gill n'aurait pas écrit ce prologue; du moins, pas de la façon dont il était publié dans l'édition de 1919. Nous nous empressons d'ajouter ici les variantes qui se trouvent dans le manuscrit rédigé par Marie Gill.

---

<sup>12</sup> Charles Gill mentionne Le Goéland dans sa lettre à l'abbé Camille Roy, le 30 juin 1912; Le Désespoir, dans ses lettres à Doucet, du 11 mai 1911 et du 24 octobre 1911; Clair de Lune, dans ses lettres à Doucet, du 24 octobre 1911 et du 31 mars 1912; Le Silence et l'Oubli, dans sa lettre à Doucet, du 25 novembre 1912; Ave Maria, dans sa lettre à Doucet, du 25 novembre 1911; Le Cap Éternité, dans sa lettre à Doucet, du 25 novembre 1912; Le Cap Trinité, dans ses lettres à Doucet, du 24 octobre 1911 et du 23 décembre 1911; Le Rêve et la Raison, dans ses lettres à Doucet, du 24 octobre 1911, du 25 décembre 1911, du 1<sup>er</sup> juin 1912 et du 6 janvier 1914.

<sup>13</sup> M<sup>gr</sup> Olivier Maurault, Lettre à Marie Gill, de Donnacana, le 27 juillet 1919.

LE PROLOGUE<sup>14</sup>

Les variantes selon le manuscrit rédigé par Marie Gill (p. 1 à 12).

- 1 J'attendais qu'un vent d'Ouest, souffle à l'Anse Saint-Jean, p. 1.
- 2 Je devais partir pour préparer le plan, p. 1.
- 3 D'un dangereux récif et d'un phare aux Sept-Iles, p. 1.
- 15 Et notre capitaine à chevelure grise, p. 1.
- 18 Il se rendait au bord des flots chaque matin, p. 2.
- 19 Interroger le temps à l'heure de l'aurore, p. 2.
- 20 Puis, secouant les bras, murmurait: Pas encore! p. 2.
- 27 Aussi l'âme se plonge, à défaut de lecture, p. 2.
- 34 Dans mes derniers paquets, en quittant la cité, p. 2.
- 37 Le Cid et Polyeucte!... En esprit je relis [le], p. 3.
- 38 Ces livres merveilleux, vainqueurs des noirs oublis, p.3.
- 44 Légendes d'apparence enfantine et frivole, p. 3.
- 45 Mais chefs-d'oeuvre de grâce et de naïveté, p. 3.
- 52 Mais je le sais par coeur et je n'en ai que faire, p. 3.
- 55 On a un a-b-c, deux livres de prière, p. 4.
- 75 Le Norouet sur les crans jetais des vagues blanches, p.4.
- 78 Puisqu'il en est ainsi, beaux enfants généreux, p. 5.
- 95-96 Pas de paragraphe, p. 5 et 6.
- 96 Il semblait chagriné par des peines secrètes, p. 6.
- 99 Un fier conte! qui parle aussi du purgatoire, p. 6.
- 122-123 Pas de paragraphe, p. 7.
- 140 Qu'un voyageur instruit aborde à cette rive, p. 8.
- 145 Les aiguilles encor dorment sur son cadran, p. 8.
- 146 Près de ses chers papiers depuis bientôt un an..., p. 8.
- 174 Le papier, sur un chant, révélait d'anciens pleurs, p.10.
- 176 Mais, sur plusieurs feuillets, la facile écriture, p.10.
- 178 Sans doute en ces moments de noble passion, p. 10.
- 190 Je copiai soigneusement le manuscrit, p. 11.

Si nous comparons les vers publiés par le triumvirat et ceux du manuscrit rédigé par Marie Gill, il n'y a que vingt-huit vers qui sont différents. Encore là nous devons admettre que ces variantes ressemblent beaucoup plus à des

---

<sup>14</sup> A l'avenir, nous soulignerons les variantes en indiquant les pages des manuscrits.

corrections d'épreuves qu'à l'inspiration poétique qui se cherche. Bref, si le fond demeure le même, la forme varie non dans la richesse de l'expression poétique mais dans le choix des mots.

Gill ne composa pas Le Goéland en tout premier lieu; bien avant ce chant, conçu vers 1908, le poète écrivait Les Stances aux Etoiles qui datent de 1899. Lorsque le poète baptise son embarcation du pompeux nom de "Goéland", veut-il commémorer les faits et gestes d'un jeune montagnais fils de Tacouérima, ou est-ce la réminiscence d'une toile abandonnée quelque part à Pierreville? En 1889, n'avait-il pas copié une toile de George de Forest Brush, "Silence Broken"? Ce tableau du peintre américain représentait un indien en canot d'écorce au-dessus duquel planait un magnifique goéland. Charles Gill devait chasser l'oiseau de sa reproduction, et il l'intitulait Le Goéland. Il nous semble donc que le titre de ce chant soit un souvenir plutôt d'ordre pictural qu'ethnographique.

## CHANT PREMIER

## LE GOELAND

Le soleil moribond ensanglantait les flots,  
 Et le jour endormait ses suprêmes échos.  
 La brise du Surouet roulait des houles lentes.  
 Dans mon canot d'écorce aux courbes élégantes,  
 5 Que Paul l'Abénaquis habile avait construit,  
 Je me hâtais vers Tadoussac et vers la nuit.  
 A grands coups cadencés, mon aviron de frêne  
 Poussait le "Goéland" vers la rive lointaine;  
 Sous mes impulsions rythmiques, il glissait,  
 10 Le beau canot léger que doucement berçait  
La courbe harmonieuse et lente de la houle

## ETABLISSEMENT DU TEXTE

35

- Sur la pourpre du ciel se profilait la "Boule",  
 Sphère énorme dans l'onde enfonçant à demi,  
 Sentinelle qui veille au seuil du gouffre ami  
 15 Pour ramener la nef à l'inconnu livrée,  
 Et du fleuve sans fond marquer de loin l'entrée.  
 O globe! as-tu surgi du flot mystérieux?  
 Ou bien, aux anciens jours, es-tu tombé des cieux,  
 Comme un monde égaré dans l'orbe planétaire,  
 20 Et qui, pris de vertige, aurait frappé la Terre?
- Dans le grand air du large et dans la paix des bois,  
 Dans les calmes matins et les soirs pleins d'effrois,  
 Dans la nuit où le coeur abandonné frissonne,  
 Dans le libre inconnu je fuyais Babylone...  
 25 Celle où la pauvreté du juste est un défaut;  
 Celle où les écus d'or sauvent de l'échafaud;  
 Où maint gremlin puissant, respecté par la foule,  
 Est un vivant outrage au vieil honneur qu'il foule,  
 La ville où la façade à l'atroce ornement  
 30 Cache mal la ruelle où traîne l'excrément;  
 Celle où ce qui digère écrase ce qui pense;  
 Où se meurent les arts, où languit la science;  
 Où des empoisonneurs l'effréné péculet  
 Des petits innocents trame l'assassinat;  
 35 Où ton nom dans les coeurs s'oublie, ô Maisonneuve!  
 Celle où l'on voit de loin, sur les bords du grand fleuve,  
 Les temples du dollar affliger le ciel bleu,  
 En s'élevant plus haut que les temples de Dieu!
- Les dernières clartés du jour allaient s'éteindre.  
 40 Depuis longtemps je me croyais tout près d'atteindre  
 La rive montagneuse et farouche du Nord,  
 D'où le noir Saguenay, le fleuve de la Mort,  
 Surgi de sa crevasse ouverte au flanc du monde,  
 Se joint au Saint-Laurent dont il refoule l'onde.  
 45 La rive paraissait grandir avec la nuit,  
 Et l'ombre s'aggravait d'un lamentable bruit:  
 Plaintes des eaux, soupirs, rumeurs sourdes et vagues.  
 La houle harmonieuse avait fait place aux vagues;  
 Le ciel s'était voilé d'épais nuages gris,  
 50 Et les oiseaux de mer regagnaient leurs abris.  
 Le "Goéland" rapide avançait vers la côte  
 Dont la masse effrayante et de plus en plus haute  
 Se dressait. L'aviron voltigeait à mon bras,  
 Et je luttais toujours, mais je n'arrivais pas.

- 55 Le violet des monts se changeait en brun sombre.  
Vainement j'avais cru traverser avant l'ombre,  
Car de ces hauts sommets le décevant rempart  
Egare le calcul et trompe le regard.  
Maintenant, sur les flots qui roulaient des désastres,  
60 La nuit tombait, tragique, effrayante, sans astres;  
Et sur ma vie en proie à maint fatal décret,  
Sombre pareillement la grande nuit tombait.  
Je tentais d'étouffer, au fracas de la lame,  
La voix du souvenir qui pleurait dans mon âme;  
65 En vain je voulais fuir un douloureux passé,  
Et le sombre remords à mes côtés dressé.

- Mais je me demandais si les tragiques ondes  
N'allaient m'ensevelir dans leurs vagues profondes.  
Je regardais la vie et la mort d'assez haut,  
70 Ma liberté, mon aviron et mon canot  
Etant mes seuls trésors en ce monde éphémère.  
Aussi, me rappelant mainte douleur amère:  
— "Autant sombrer ici que dans le désespoir!  
Allons, vieux "Goéland"! qu'importe tout ce noir!  
75 Le parcours est affreux, mais, du moins, il est libre!  
N'embarque pas trop d'eau! défends ton équilibre!  
Ton maître s'est mépris en jugeant le trajet:  
Oppose ta souplesse au furieux Surouet!

- Comme un oiseau craintif qui fuit devant l'orage,  
80 Le grand canot filait vers la lointaine plage,  
Sur les flots déchainés qu'à peine il effleurait,  
Quand, dans l'obscurité, gronda le mascaret...  
Le canot se cabra sur la masse liquide,  
Tournoya sur lui-même et bondit dans le vide,  
85 Prit la vague de biais, releva du devant,  
Mais un coup d'aviron le coucha sous le vent.

- Alors, des jours heureux me vint la souvenance  
Je me revis au seuil de mon adolescence;  
Je revis le Sauvage inventif, assemblant  
90 L'écorce d'où son art tirait le "Goéland":  
Comme un sculpteur épris d'un chef-d'oeuvre qu'il crée,  
Il flattait du regard la carène cambrée,  
Calculait telle courbe à la largeur des bords  
Et des proportions ménageait les rapports.  
95 Je me remémorai sa parole prudente  
Au temps déjà lointain où j'allais sous la tente  
Causer des vieux chasseurs et voir de jour en jour  
L'écorce prendre forme en son svelte contour;  
Quand je lui demandai pour la proue ou la poupe

- 100 Un ornement futile et d'élégante coupe,  
Comme ceux que j'avais au jardin admirés  
Sur des petits canots de guirlandes parés.  
— Le vent, avait-il dit, prendrait dans ces girouettes!  
Tu remercieras Paul au milieu des tempêtes,  
105 Quand tu traverseras où d'autres sombreront!

- Cependant, j'approchais du Saguenay sans fond;  
Mon aviron heurta la Pointe aux Allouettes.  
Je ne distinguais rien des grandes silhouettes,  
Mais un phare apparut à mon regard chercheur:  
110 Le brasier qui flambait au foyer d'un pêcheur  
Guida ma randonnée, et j'atteignis la plage  
De la petite baie, au pied du vieux village.

Le cahier X<sup>e</sup> du Saint-Laurent se divisait en deux parties: la première que Gill appelait "plan en prose"; une seconde, composée de prose versifiée. Nous indiquerons les variantes dans l'ordre suivant: le texte en prose écrit par Charles Gill, les vers rédigés par Marie Gill, les vers écrits par Charles Gill, enfin les variantes que l'on retrouve dans diverses publications.

## Chant I

## LE GOELAND (Tadoussac)

Le texte en prose d'août-septembre 1908 (p. 1 à 3).

Comme le soleil allait se coucher j'aperçus [sic] enfin à ma gauche la montagne de la Boule qui marque l'entrée du Saguenay. La mer baissait et je dus avironner énergiquement pour remonter le courant, noir du fleuve sinistre qui refoulait au large les ondes vertes laurentiennes. Je me dirigeais en plein sur le couchant. Le ciel roulait de gros nuages gris mais une barre sanglante marquait l'horizon entre les deux chaînes de montagnes où s'encaisse le Saguenay. Depuis longtemps je me croyais près d'atteindre cette côte formidable et j'avironnais toujours et les noires montagnes semblaient sortir des flots toujours de plus en plus hautes, mais je n'arrivais

pas -p. 1- Quand enfin je tirai mon canot près du gros caillou sur la plage de la baie de Tadoussac, les dernières vibrations grises du soir s'éteignaient. J'escaladai le petit rocher presque qui s'avance entre la baie du Tadoussac et le Saguenay. A mes pieds le petit village étendait ses misérables masures; de l'autre côté de la baie quelques villas émergeaient grises, des massifs sombres; au centre de la courbe, était la vieille [sic] église des missions montagnaises, le plus ancien temple élevé sur le sol canadien à la gloire du Christ... le plus ancien et aussi le plus sacré parce que le plus humble. Je foulais donc ce lieu célèbre par son importance stratégique dans les premiers temps de l'occupation française, renommé pour sa beauté, célèbre aussi pour la traite des fourrures et aussi hélas par l'anéantissement de la vaillante race montagnaise. O Tadoussac! la honte de tes infâmes trafiquants ne peut oublier devant la beauté de ton site et la gloire de ton temple. Les hommes qui viendront garderont la mémoire des scènes dégradantes qui ont pendant un siècle déshonoré cette nature grandiose et sévère. C'est ici que la cupidité de l'homme civilisé livrait la désolation au fier enfant des bois; ici plus que nulle part l'odieuse traite a fait ses ravages, c'est ici que les marchands d'eau de feu ont édifié leur fortune sur la désolation et sur la mort. Ici les chasseurs échangeait [sic] à vil prix pour quelques gourdes de poison le produit des chasses d'une saison, ici mouillaient les navires... ici était [sic] l'arsenal, les magasins d'approvisionnements... Cependant la nuit avait confondu le ciel et les montagnes, les dernières lumières du village étaient éteintes aux petites fenêtres à carreaux étroits. J'allumai un flambeau de résine et d'écorce et redescendis sur la plage retourner mon canot, car le vent s'élevait et je craignais l'orage. Tout dormait excepté la nature, point de traces de villages, pas de bruit humain.- p. 2 et 3.-

## Chant I

## Le Goéland

Les variantes du manuscrit rédigé par Marie Gill

(p. 13 à 18).

- 6 Je me hâtais vers Tadoussac et vers la Nuit, p. 13.  
 16 Et du fleuve profond marquer de loin l'entrée, p. 14.  
 17 O globe! es-tu surgi du flot mystérieux? p. 14.  
 85 Pris la vague de biais, releva du devant, p. 17.  
 89 Je revis le sauvage inventif, assemblant, p. 17.

## Chant I

## Le Goéland

Les variantes du manuscrit écrit par Charles Gill  
 et daté du mois de février 1909 (p. 214 à 217).

- 3 La brise du Sorcit roulait des houles lentes, p. 214.  
 8 Entraînait le canot vers la rive lointaine  
 9,10,11 Ces vers sont en position 13, 14, 15.  
 10 Le beau canot solide et léger que (doucement) berçait  
 13 Globe énorme dans l'onde enfonçant à demi  
 16 Et du fleuve aux flots noirs marquer de loin l'entrée,  
 p. 215.  
 17 O globe est-tu surgi du flot mystérieux  
 20-21 Du moins j'avais pu fuir dans mes courses errantes,  
 p. 216.  
 22 Par les calmes matins et les soirs pleins d'effrois  
 23 Et la nuit où le coeur abandonné frissonne  
 24 Du moins dans tout cela, j'avais fui Babylone  
 27 La ville des gredins aimés par la racaille  
 28 Celle de viol qu'on loue et de l'honneur qu'on raille  
 34-32 L'ordre fut interverti.  
 34 Pour des petits enfants tramer l'assassinat  
 32 Morte pour les beaux-arts, morte pour la science  
 34-35 Ville par son conseil d'échevins très fameuse,  
La Babylone où la laideur trop somptueuse  
A remplacé partout les anciennes beautés  
Où le profil inquiétant des importés.  
 35 Sur ton masque français s'étale ô Maisonneuve!  
 36 Celle où l'on voit, quand on y vient par le grand fleuve  
 37 Les temples du commerce affliger le ciel bleu,  
 41,42,43,44 Ces vers sont en position 9,10,11,12.  
 42 D'où le fleuve profond et sombre de la Mort, p. 215.  
 43 Sortant de sa crevasse ouverte aux flancs du monde  
 45 La rive qui semblait grandir avec la nuit  
 46 Et d'où montait dans l'ombre un lamentable bruit.  
 47 Et des bords écumeux montaient des rumeurs vagues  
 47-48 Il vaut mieux aborder de jour par ce Surouet  
Pensais-je en mesurant de l'oeil l'âpre trajet.  
 49 Mais le ciel se couvrait d'épais nuages gris  
 56 J'avais en vain pensé traverser avant l'ombre,

- 59 (Maintenant) Sur les flots menaçants qui roulaient des  
désastres.
- 66-67 Et toujours je luttai dans l'orage et dans l'ombre  
Vers les bords menaçants qui dressaient leur mur sombre  
Dont les maigres sapins dentelaient le profil  
Le beau canot dansait au milieu du péril.
- 67 Et je me demandais si les tragiques ondes
- 68-69 Je n'avais rien à perdre et rien à regretter
- 72 Aussi, me rappelant une (mainte) douleur amère;
- 74 "Allons vieux Goëland" avançons dans le noir.
- 80 Le "Goëland" suivait sa course vers la plage, p. 216 1/2
- 82 Soudain, sur mes devants gronda le mascaret!...
- 85 Prit de biais la vague et piqua du devant
- 88 Je me revis au temps de mon adolescence
- 87 Alors, je me souvins des jours de Pierreville
- 89 Chez Paul l'Abénaquis, le bon faiseur habile
- 90 Le bon ouvrier d'art, aujourd'hui trépassé
- 91 Et je le revoyais à l'oeuvre intéressé
- 99 Un soir, je demandai pour la proue et la poupe
- 100 Une crête courbe et d'élégante coupe
- 102 Sur maint petit canot de guirlande paré.
- 106-107 La nuit, sur toute chose avait jeté ses voiles  
Et j'allais au hasard sous le ciel sans étoiles.  
Déviant trop à gauche au courant du reflux  
Quand, au fond sablonneux et haut je m'aperçus [sic]
- 107 Que j'avais dépassé la Pointe aux Alouettes
- 108 Je ne voyais plus rien des grandes silhouettes
- 111 Guida ma randonnée et j'abordai la plage.

On serait porté à croire que Charles Gill était satisfait de ce chant premier, Le Goëland, lorsque le 30 juin 1912, il écrit à l'abbé Camille Roy et lui cite les vers 21 à 38, sans aucune variante avec le texte de février 1909. Entre ces deux dates, Gill avait hésité non seulement quant à la facture des vers, mais aussi quant au titre que ce premier chant devait porter. Bien que le 28 août 1909, Gill intitule son premier chant: "Tadoussac", ceci n'empêche en aucune façon le thème du premier chant de chevaucher sur le second chant: "La Cloche de Tadoussac".

## ETABLISSEMENT DU TEXTE

41

## Chant I

## Tadoussac (Le Goëland)

Les variantes du manuscrit écrit par Charles Gill  
entre le 28 et le 31 août 1909 (p. 54 à 58).

- 1 Le soleil moribond ensanglantait les flots, p. 54 1/2  
 2 Et le jour endormait les rythmiques échos.  
 47 De mon souple aviron qui plongeait dans les vagues  
 46 La rive gigantesque avait des rumeurs vagues  
 41 La rive montagneuse et farouche du Nord  
 42 D'où le noir Saguenay le fleuve de la Mort, p. 55 1/2  
 43 Surgi de sa crevasse ouverte aux flancs du monde  
 44 Se joint au Saint-Laurent dont il refoule l'onde  
 Et moi dans mon canot d'écorce je luttais  
 Vers la lointaine rive aux grands monts violets  
 Au large du flot vert que le flot noir refoule  
 12 Depuis longtemps déjà je distinguais la Boule  
 13 Sphère énorme dans l'ombre enfoncée à demi  
 19 Comme un monde égaré dans l'orbe planétaire  
 20 Et qui dans son vertige aurait frappé la Terre  
 14 Sentinelle debout sur l'abîme endormi  
 15 Qui ramenait la nef à l'inconnu livrée  
 16 Du Saguenay profond marque de loin l'entrée  
 39 Les dernières clartés du jour allaient s'éteindre  
 40 Depuis longtemps je me croyais tout près d'atteindre  
 45 La rive qui semblait grandir avec la Nuit  
 55 Et dont le violet se changeait en vert sombre  
 56 Et moi je me hâtais d'aborder avant l'ombre  
 Les Grands monts se dressaient formidables; sans bruit  
 51 Le grand canot léger s'avavançait vers la côte, p. 56  
 52 Dont la masse effrayante et de plus en plus haute  
 53 Se dressait. L'aviron voltigeait à mon bras  
 107 Et je voyais grandir la Pointe aux Alouettes  
 Et toujours je luttais vers les cimes désertes  
 54 Et j'avavançais toujours, mais je n'arrivais pas.  
 111 Quand enfin j'échouai mon canot sur la plage  
 112 De la tranquille baie au pied du vieux village  
 Les brises de la nuit chassaient du ciel le soir  
 Dont les vibrations s'éteignaient dans le noir.  
 Je tirai mon canot près de la grosse pierre, p. 57 1/2  
 Qui sur la plage égale a roulé solitaire  
 Aux suprêmes rayons du soir j'escaladai  
 La montagne presque au sommet dérobé  
 Dont le prolongement forme le port célèbre  
 Où Champlain jeta l'ancre aux (temps jadis) beaux jours  
 de jadis

Tadoussac! tes échos ont un accent funèbre,  
 Et montent du passé comme un De Profundis!  
 La rive de la baie, en longue courbe grise  
 S'étendait à mes pieds. Je distinguais l'église  
 Le temple le plus humble et le plus ancien  
 Construit par nos ayeux sur le sol canadien.  
 Et pensif j'évoquais nos premières défaites  
 La rade où commença la lutte pour le sol  
 De Pont Gravé rendant sa poudre à l'Espagnol  
 Et près de l'île rouge échouant son vaisseau  
 Au moment où le vent qui disperse la brume  
 Révèle sa présence à l'amiral Anglais  
 C'est ici que Champlain signa la dure paix  
 Et de livrer Québec a connu l'amertume  
 Ici le trafiquant agloméra son or  
 Ici l'indigne traite a doublé ses ravages  
 C'est en ce lieu désert que les chasseurs sauvages  
 Donnaient pour l'eau de Mort l'hermine et le castor  
 Tadoussac! l'avenir flétrira ta mémoire,  
 Car malgré ton beau cite et ton ancienne gloire,  
 Par la cupidité vile déshonoré  
 Et sur le fardeau de tant de honte pèse. —  
 Le poète qui songe à tes désespérés  
 Peut écrire: Ici gît la race Montagnaise.  
 A mes pieds Tadoussac avait éteint ses feux, p. 58 1/2  
 Perdu dans cette nuit qu'aucun astre illumine  
 Je fis un bon flambeau d'écorce et de résine  
 Et longeant les rochers aux flancs mystérieux  
 Je descendis à pas rapides sur la plage  
 Pour tourner mon canot car je craignais l'orage  
 Les vagues du Sorouest sonnaient le grand clavier  
 De la rive vibrante et pleine d'harmonie  
 Et mon âme s'ouvrait au sauvage génie  
 Que le souffle du large au rythme régulier  
 Avec des chants d'extase et des plaintes amères  
 Tirait de l'instrument des vagues et des pierres.  
 Je m'assis sur la roche, et, le front dans ma main  
 Bien longtemps j'écoutai le concert surhumain.

Dans ces deux premiers chants, le poète déclare la guerre  
 au fond et à la forme; les variantes dans le manuscrit de  
 1908, et les idées qui chevauchent sur les deux chants en  
 sont les preuves. Gill se cherche. Le vocabulaire le re-  
 bute, les belles idées l'éblouissent. Charles Gill est aux

prises avec la Muse. Dès lors, il n'a plus qu'une pensée, qu'un désir: retourner au Saguenay. Par une belle journée du mois d'août 1910, Gill et Doucet s'embarquent pour Tadoussac. Les deux poètes sont accompagnés des demoiselles Boyer, dont Juliette, la maîtresse de Charles. Le voyage s'avère un succès. Soir et matin, les deux poètes "gaillardisent"; bref, c'est une orgie de alpha à oméga. Voici comment Gill décrit cette excursion, une année plus tard:

Tu reconnaîtras, écrit-il à Doucet, sur l'image ci-contre certaine petite chapelle visitée l'été dernier par deux pochards pourtant respectueux et attendris, mais qui ont failli manquer le bateau après leur pèlerinage et dont l'un, celui dont les pattes sont courtes [Doucet], a failli à l'honneur en enjambant le garde-fou. Il l'était moins (saoul) que son compagnon qui a fait preuve d'une si honorable souplesse en franchissant l'obstacle pour s'effondrer dans le dortoir<sup>15</sup>.

C'est seulement après ce "pèlerinage" que nous lirons La Cloche de Tadoussac dans sa version définitive.

## CHANT DEUXIEME

## LA CLOCHE DE TADOUSSAC

J'errais seul, à minuit, près de la pauvre église.  
 À la lueur de mon flambeau, je pouvais voir  
 Les bords de l'estuaire où dansait le flot noir,  
 Et le petit clocher que le temps solennise.

---

<sup>15</sup> Charles Gill, Lettre à L.-J. Doucet, datée du mois d'août 1911.

## ETABLISSEMENT DU TEXTE

44

- 5 Quelle nuit! Le Surouet grondait dans les bouleaux,  
Geignait le long des murs du temple séculaire,  
Et, fraternel, entre les croix du cimetière,  
Sur les tombes sans nom égrenait des sanglots...
- 0 fière nation sur qui la terre pèse,  
10 Où sont tes dignes chefs et tes guerriers sans peur?  
Hélas! devant ces croix, le pèlerin songeur  
Peut se dire: — Ici gît la race Montagnaise!
- Elle est là tout entière: en voici le cercueil!...  
C'était une alliée à la France fidèle.  
15 Que les tendres bouleaux pleurent en paix sur elle,  
Et que les sapins noirs portent longtemps son deuil!
- "Dongne! dongne!" entendit mon oreille inquiète.  
Le salubre airain que rien ne troublait plus  
Dans l'évocation des saints jours révolus,  
20 Avait jeté ce cri sonore à la tempête.
- Sans doute il se souvient, le bronze abandonné;  
Il dort, et son printemps regretté se prolonge  
Dans les vibrations berceuses d'un beau songe,  
Et la chanson de sa Jeunesse a résonné.
- 25 Après les temps troublés, quand vient la paix amie,  
Les choses, comme nous, ont leur rêve éternel,  
Pensais-je en écoutant s'envoler vers le ciel  
Le rêve harmonieux de la cloche endormie.
- Mais non! sur son appui rustique elle oscillait.  
30 Un invisible bras réglait donc cette plainte;  
Une douleur humaine inspirait la voix sainte:  
Ce n'est pas en rêvant que le bronze parlait.
- Lors j'ai crié: — Quel Montagnais dans l'ombre pleure  
Le regret d'autrefois au clocher des aïeux?  
35 J'irai te voir sonner, sonneur mystérieux,  
Et je saurai pourquoi tu sonnes à cette heure!
- J'hésitai sur le seuil du monument sacré  
Par les rayons du ciel et par ceux de l'histoire;  
Mais la porte, en grinçant, démasqua la nef noire...  
40 Démasqua la nef noire en grinçant!... et j'entrai.
- Vainement par trois fois j'appelai. Rien! Personne!  
Le silence gardait les secrets du passé.  
Epris de l'invisible, inquiet, j'avançai  
Dans la terreur muette où l'inconnu frissonne.

## ETABLISSEMENT DU TEXTE

45

45 Devant l'autel par la veillesse abandonné,  
 Veille dans son cercueil l'humble missionnaire;  
 Son ombre plaît au Christ autant qu'une lumière!  
 Sur ce grand souvenir je me suis incliné.

50 Etait-ce lui, l'apôtre intrépide au coeur tendre,  
 Qui, réveillant la cloche au fond des vieux oublis,  
 Venait renouveler pour les ensevelis  
 "Le plaisir nompareil qu'ils prenoient à l'entendre"?

55 Au charme évocateur et magique des sons,  
 Un peuple mort s'est réveillé dans ma pensée;  
 Mon coeur a pris le deuil de sa gloire passée,  
 Que par notre silence ingrat nous offensions.

60 La cloche fit chanter l'écho des murs antiques;  
 Et les chœurs endormis depuis le temps jadis,  
 Fervents ainsi qu'aux jours des nobles fleurs de lys,  
 Dans l'église déserte ont redit leurs cantiques.

Je t'évoquais, cloche des deuils et des adieux,  
 Et cloche des fiertés joyeusement sonore,  
 Saluant par ton chant virginal dans l'aurore,  
 Le chef Tacouérima toujours victorieux!

65 Je t'entendais frémir d'allégresse au baptême,  
 Saluer le secret profond de l'Ostensoir,  
 Convier les croyants à l'oraison du soir,  
 Et sur les trépassés gémir l'adieu suprême.

70 Je t'évoquais, sonnait bien loin dans l'Autrefois,  
 Pour le retour du brave à la plage natale,  
 Pour le pêcheur perdu dans la brume automnale,  
 Et qui revient au port, appelé par ta voix.

75 Je revoyais aussi les sveltes sauvagesses,  
 Au frôlement silencieux de leurs souliers  
 S'avancer vers l'autel avec les fiers guerriers,  
 En inclinant leur front orné de noires tresses.

80 Je t'entendais encor, dominant tout le bruit  
 De la bourgade en feu, quand ton bronze tragique,  
 Parmi les hurlements de la folle panique,  
 Jeta les sons affreux du tocsin dans la nuit.

J'évoquais tes Noël's perdus... Mais la rafale  
 S'engouffrant dans la nef, éteignit son flambeau,  
 La nuit m'enveloppa d'horreur près du tombeau,  
 Et l'aile de la Mort effleura mon front pâle.

## ETABLISSEMENT DU TEXTE

46

85 "Dogne don! dogne don!" gémit l'airain plus bas  
 Dans l'épouvantement des profondes ténèbres.  
 Un frisson glacial parcourut mes vertèbres,  
 Car j'avais reconnu le rythme lent du glas.

90 Comment suis-je sorti vivant de cette tombe?  
 Je ne sais quels esprits m'ont entraîné dehors,  
 Mais après tant de jours écoulés depuis lors,  
 Le tintement fatal dans ma mémoire tombe!

95 Le souffle furibond de l'ouragan s'accrut.  
 La plainte résonna, plus lugubre et plus longue:  
 Dongue! dongue-dongdon! daingne! don! dôgne-dongue!  
 Puis l'ouragan fit trêve et la cloche se tut.

L'âme de Nelligan m'a prêté son génie  
 Pour clamer: Qui soupire ici des désespoirs?  
Cloche des âges morts sonnant à timbres noirs,  
 100 Dis-moi quelle douleur vibre en ton harmonie!

Un affreux tourbillon fit rugir la forêt  
 Et les flots fracassés sur la rive écumante;  
 Alors je crus entendre, au sein de la tourmente,  
 Une voix tristement humaine qui criait:

105 — Je suis l'âme qui pleure au pied de la montagne...  
 Le roi du fleuve noir... le vieillard du passé...  
 Devant l'oubli fatal mon fantôme est dressé,  
 Et le suprême adieu du destin m'accompagne!

Et j'ai dit: — Descends donc à mon entendement!  
 110 Ton verbe aérien loin de mon cœur s'envole,  
 Car je ne comprends pas si profonde parole.  
 Alors, tout près de moi, j'entendis clairement:

— Je suis Tacouérima, que le chagrin emporte,  
 Sur les ailes du vent, au pays montagnais;  
 115 Je viens du souvenir où je veille à jamais,  
 Et j'ai sonné le glas de ma nation morte!

## Chant II

## La Cloche (de Tadoussac)

Le texte en prose écrit en août-septembre 1908

(p. 3 et 4).

Maintenant j'errais seul près de la pauvre église  
A la lueur de mon flambeau je pouvais voir  
Les bords de l'estuaire où montait le flot noir  
Et le petit clocher que le temps solemnise.<sup>16</sup>

.....  
Le Surouest avait augmenté sa force et gémissait dans les arbres et dans les croix du cimetière. Tout-à-coup, j'entendis sonner la cloche. Certes, elle rêve, me suis-je dit. Les Choses ont leur rêve comme nous. Mais non! Je la vis osciller sur son essieu. Qui sonnait cette cloche à pareille heure. Je décidai d'entrer. J'hésitai sur le seuil mystérieux mais la porte s'ouvrit en grinçant et j'entrai. J'appelai, rien ne répondit. J'avançai dans la muette horreur de l'inconnu tragique, jusqu'à la tombe du missionnaire. Était-ce lui qui revenait sonner et convier les morts à la prière de minuit? Pendant qu'elle sonnait, je l'évoquais sonnante aux baptêmes d'autrefois et sonnante les anciens glas, et guidant les pêcheurs dans la brume ou chantant au mariage ou lançant dans la nuit les notes du tocsin et saluant Tacouérima victorieux, et ses Noël<sup>s</sup>. Le souffle de l'ouragan s'accrut, je criai "qui soupire ces désespoirs". Alors je crus entendre: "Je suis le vieux chef Tacouérima, et j'ai sonné le glas de ma nation morte'... toujours victorieux. Et je revoyais les conversions des néophytes [sic], quand elle sonnait le baptême, et ses mariages... Les braves guerriers qui conduisaient les timides sauvagesses aux longues tresses noires aux mignons souliers mous tout brodés de rasades... Et j'évoquais aussi le son dans la brume quand elle répondait à l'appel des chasseurs, et pêcheurs au large qui ne trouvaient le port... et le tocsin qu'elle sonna terriblement quand la bourgade fut

---

<sup>16</sup> Charles Gill avait placé ces quelques vers au début de son texte en prose.

## ETABLISSEMENT DU TEXTE

48

brûlée. J'évoquais ses noëls<sup>[sic]</sup> perdus... etc. Je suis le viellard [sic] du passé, je suis le regret... le gardien de la forêt... — Esprit, lui répondis-je, tu parles un langage trop clos pour moi, descends à mon niveau, que je te comprenne. Je suis Tacouérima, etc. Et j'ai sonné le glas de ma nation morte. Mais toi visage pâle qui donc es-tu? Qui que tu sois je t'aime, toi qui es venu dans la tempête au milieu des esprits qui veillent quand les vivants dorment...

## Chant II

## La Cloche de Tadoussac

Les variantes du manuscrit rédigé par Marie Gill

(p. 19 à 25).

- 17 Dongue! entendit soudain mon oreille inquiète, p. 19.  
70 Pour le retour du brave à sa plage natale, p. 25.

## Chant III

## La cloche

Les variantes du manuscrit écrit par Charles Gill, daté du 31 août au 1 septembre 1908. On doit remarquer que Gill indique "Chant III" (p. 59 à 63 1/2).

- 1 Enfin, je remontai près de la pauvre Eglise, p. 59.  
5 Le Sorouet déchainé grondait dans les bouleaux  
12 Ce vers apparaît dans "Tadoussac"  
12-13 Les marchands d'eau de mort ont fermé son cercueil  
p. 58 1/2  
17 "Dongue!" entendit soudain mon oreille inquiète, p. 59.  
22 Pensais-je, et son printemps disparu se prolonge  
33 Et j'ai crié: — Quel Montagnais dans l'ombre pleure p.60  
38 Par les rayons du Ciel et par ceux de l'Histoire.  
41 En vain ma voix craintive appela. Rien! Personne.  
43 Epris de l'invisible, en tremblant, j'avançai.  
52 Le plaisir nompereil qu'ils prenoient de l'entendre.  
57-60 La cloche fit chanter l'écho des murs antiques;  
Et mon âme entendit les voix du temps jadis,  
Ferventes comme aux jours des nobles fleurs de lys,  
Dans l'église déserte entonner des cantiques. p. 59 1/2.

- 63 Saluant, par son chant virginal dans l'aurore, p. 61.
- 65-68 Je t'entendais chanter d'allégresse du baptême,  
Annoncer le bon Dieu présent dans l'Ostensoir,  
Convier les enfants à l'oraison du soir,  
Et, sur les trépassés, gémir l'adieu suprême. p. 60 1/2.
- 73-76 Et puis je revoyais les belles sauvagesses  
Silencieusement avec leurs souples souliers  
S'avançant à l'Autel au bras des fiers guerriers  
Et qui penchaient leur front timide aux noires tresses.
- 81 J'évoquais les Noël's perdus... quand la rafale p. 61.
- 82 S'engouffrant dans l'église, éteignit mon flambeau;
- 83 La Nuit m'enveloppa d'horreur près du tombeau.
- 85 "Dongue don! dongue don!" gémit l'airain plus bas p. 62.
- 90 Je ne sais plus comment je me trouvais dehors
- 95 Gill ne met aucune ponctuation.
- 103 Alors je crus entendre au loin dans la tourmente
- 108-109 Je suis l'âme qui pleure au pied de la montagne  
Le roi du fleuve noir le viellard [sic] du Passé  
Et par l'oubli fatal mon cœur est caressé  
Car le suprême adieu du destin m'accompagne. p. 61 1/2.
- 116 Gill d'ajouter les vers suivants:  
Moi non plus ô vivant je ne t'ai pas compris  
Mais je t'ai vu pleurer sur ma race, je t'aime;  
Ne tremble pas!... Qui donc es-tu, visage blême  
Venu dans la tempête où veillent les esprits? p. 63.  
fin de "La Cloche".

## La Cloche de Tadoussac

Les variantes dans le second numéro du Terroir. En 1909, dans le second numéro de la revue Le Terroir, Gill publiait "La Cloche de Tadoussac" dans l'ordre suivant: 1 à 8, 17 à 20, 25 à 52, 61 à 64, 81 à 104, 113 à 116, p. 37 à 40.

- 33 "Qui sonne là!" — Quel Montagnais dans l'ombre pleure,  
p. 38.
- 41 En vain ma voix craintive appela. Rien! Personne!
- 43 Epris de l'Invisible, en tremblant j'avançai
- 63 Saluant par son chant virginal dans l'aurore, p. 39.
- 85 Dongne don! Dongne don! gémit l'airain plus bas.
- 82 S'engouffrant dans l'église, éteignit mon flambeau
- 90 Deux fantômes amis m'ont entraîné dehors
- 103 Alors je crus entendre, au loin dans la tourmente, p. 40.

Les aventures de l'été 1910 devaient creuser plus profondément le fossé qui existait déjà entre Charles Gill et son épouse, Gaétane de Montreuil. Si ce n'eût été de déplaire à sa mère qu'il aimait plus que tout au monde, le poète eût consenti à la séparation que lui demandait Gaétane. Mais contraint par sa famille à vivre avec cette femme qui gênait sa vie de bohème, Charles Gill exprimera ses regrets dans ce chant: Le Désespoir.

## CHANT TROISIEME

## LE DESESPOIR

Et le Chef m'apparut devant la vieille église  
 Un haut panache blanc ornait sa tête grise.  
 Il s'approcha de moi, lent et majestueux.  
 Mes sens m'ont-ils trompé, dans cette affreuse veille?  
 5 Non! Il était bien là: je l'ai vu de mes yeux,  
 Et sa voix d'outre-tombe a frappé mon oreille:

— Moi non plus, ô vivant, je ne t'ai pas compris,  
 Mais je t'ai vu pleurer sur ma race, et je t'aime!  
 Ne tremble pas! Qui donc es-tu, visage blême  
 10 Qui hantes la tempête où veillent les esprits?

— Je suis un trépassé relégué dans la vie!  
 O fantôme bercé sur l'aile des grands vents,  
 Tu me comptes à tort au nombre des vivants.  
 Vieux chef dont les regrets prolongent l'agonie,  
 15 Roi des monts éternels et du grand fleuve noir,  
 O vieillard du passé, je suis le Désespoir!  
 Et ma pensée au fond du souvenir voltige...  
 Et le destin d'un peuple agonisant m'afflige...  
 Je suis un trépassé... Dans le bourdonnement  
 20 De la vie attardé, je trouve mon tourment;  
 Mais parfois, sur ma lèvre où le sanglot expire,  
 Un effrayant sarcasme ose figer le rire.  
 Mon coeur m'a précédé dans l'éternelle nuit.  
 Partout sur cette terre où le remords me suit,  
 25 J'emporte en moi l'horreur des infernaux abîmes.

## ETABLISSEMENT DU TEXTE

51

On dirait que Satan à honte de mes crimes  
 Ou que sa main fatale a retardé mon glas,  
 Car s'il a bien scruté la douleur que j'endure,  
 Et s'il connaît mon sort affreux, il ne peut pas  
 30 Dans l'enfer éternel accroître ma torture.

— Sois grand par la douleur et chante ton pays!

— La lune, en ce moment, émergeait d'un nuage.  
 Je m'étais relevé, le front haut, et je dis:  
 — Adieu!... mon vieux canot m'attend là sur la plage;  
 35 La veilleuse du ciel éclaire mon départ...  
 Adieu, Tacouérima!... Chanter? Il est trop tard!  
 J'ai désappris d'aimer, et tu veux que je chante!  
 Laisse mon désespoir errer dans l'épouvante:  
 Vainement ton courage a flagellé le mien.  
 40 Je n'aime plus personne et n'admire plus rien.  
 Comment donc célébrer, maintenant, ô Patrie,  
 Tes fleuves, tes martyrs et ta chevalerie!  
 Un tison rouge brûle où mon coeur palpitait;  
 La source de mes vers épiques est tarie,  
 45 Et, sous mes doigts crispés, la lyre d'or se tait.  
 — Je hais la lâcheté, frère au visage blême;  
 Mais je t'ai vu gémir sur ma race, et je t'aime,  
 Reprit Tacouérima; sur mon grand fleuve noir,  
 Au pied des hauts rochers, puisque le sort t'entraîne,  
 50 J'appelle à ton secours deux bons esprits des soirs;  
 N'affronte pas sans eux mon tragique domaine!  
 Contre tes souvenirs ils te protégeront;  
 Toujours, à ton premier appel, ils accourront,  
 Depuis l'heure où le soir étend son voile sombre,  
 55 Jusqu'à l'heure où le jour embrase le levant...  
 — Et le chef Montagnais se fondit avec l'ombre.

Alors je confiai ces paroles au vent:

— Que la Mort te soit douce, ô vieillard magnanime!  
 Rentre en paix dans la nuit qui ne doit point finir;  
 60 Que ton chagrin s'envole au souffle de l'abîme,  
 Et qu'un rêve éternel berce ton souvenir!

## Chant III

## Le Désespoir

Le texte en prose écrit en août-septembre 1908 (p. 4 à 6).

Je suis grand, je suis fort, je suis un trépassé que le Cercueil oublie. J'ai l'aspect d'un vivant. Depuis des jours j'erre au milieu des vents. On dirait que Satan a mesuré mes crimes, et que pour me punir il me laisse vivre. Peut-être aussi l'enfer a honte de mon âme.

Me voici donc à trente ans désespéré et je cherche l'oubli partout. J'ai chanté les beaux bambins joufflus qui grimpent aux jupes de leurs mères, espoir de la race, et, les gais habitants et le pur geste des semences et des défricheurs, tout à l'avenir de force et de jeunesse. Ailleurs peut-être... et j'ai essayé de fixer les beautés du Saint-Laurent dans la beauté des mots et les splendeurs de la... dans la splendeur des vers et dans la majesté des strophes solennelles. J'avais descendu le cours du grand fleuve depuis sa source et j'étais guidé par la vieille France, auguste et glorieuse. Et j'avancais au milieu de ces spectacles féériques dans l'évocation du passé héroïque. Je m'étais réfugié dans un poème qui célébrait ce que j'avais vu dans l'émerveillement de ce beau rêve vécu. Mais j'ai perdu celle qui guidait mes pas et mes pensées, sur les plaines d'Abraham près des remparts de Québec, et seul j'ai continué la route dans mon grand canot d'écorce résistant et léger et qui a été construit à Pierreville par les Abénaquis. Je suis venu jusqu'au fleuve de la mort pour chercher une nature en sympathie avec mon âme. J'ai souffert trop de maux dans les sentiers ensoleillés de la vie, parmi les fleurs et les sourires, et les baisers. J'avais fui la vie dans le poème, mais maintenant, comment chanterais-je, seul, abandonné, sans idéal, maintenant que l'ange vénérable ne m'accompagne plus, La France Immortelle, et glorieuse, maintenant qu'à l'avant de mon canot ne flotte plus le manteau d'azur à fleurs de lys d'or, et que je me sens plus près de moi passer le frisson de l'épopée et qu'à l'approche des champs ensanglantés par les guerriers et par les martyrs, je ne sens plus battre contre mon cœur, le cœur de ma mère patrie. Et

j'entendis de nouveau la voix du vieux chef qui m'a paru s'être rapprochée: Non loin d'ici est un lieu où quelque fois je vais... et ce lieu est un portique de l'Eternité, et là dans le crépuscule, si tu parviens, tu retrouveras la dame majestueuse au manteau bleu, parsemé d'or. C'est près d'un grand rocher, ami de la tempête; tu la trouveras aussi sur le sommet de cette montagne d'où l'on voit au loin; je l'y ai vue souvent, et surtout à l'aurore, depuis les premières blancheurs de l'aube jusqu'au moment où le soleil dépasse la ligne bleue des montagnes lointaines. Je l'ai vue aussi au couchant depuis le moment où le soleil disparaît derrière la ligne bleue des montagnes lointaines jusqu'aux dernières lueurs du crépuscule. Ainsi parlait le vieillard [*sic*] du passé. Alors il m'infligea ces paroles sévères... Et tu dois espérer accomplir ton destin. La gloire a tourmenté mon âme inassouvie. Que m'apprends-tu! m'écriai-je, O guerrier magnanime, conduis-moi à cette grotte. — Retourne sur la plage, tu trouveras mes deux fils, esprits qui obéissent: Le Silence et l'Oubli; ils t'attendent dans ton canot. Je te ferai conduire. Tu diras que les Montagnais n'ont jamais été vaincus sur le sentier de la guerre. Et tu flétriras, les misérables empoisonneurs qui ont causé leur ruine, par cupidité; ruine d'une nation alliée et fidèle, toujours. Adieu! Et que les fatigues, et que comme partout ici ces hommes, éléments de pierre, et qu'ils affrontèrent sur leur canot d'écorce les flots en fureur et que jamais la voix d'un guerrier montagnais, n'a tremblé dans son chant de Mort.

## Chant III

## Le Désespoir

Il s'agit ici de quatre pages de texte que Marie Gill inséra dans son manuscrit. Ces pages furent écrites par le poète lui-même. Elles dateraient du 24 octobre 1911. Les corrections sont de la main de Marie Gill (p. 22 à 26).

- 15 O roi de la montagne et du grand fleuve noir, p. 22.  
 25 J'emporte en moi l'horreur des infernaux abymes.  
 27 Ou que sa main maudite a retardé mon glas,

## ETABLISSEMENT DU TEXTE

54

- 29 S'il connaît mon affreux destin, il ne peut pas,  
 34 Je pars! mon vieux canot m'attend là sur la plage.  
 60 Que ton chagrin s'envole au souffle de l'abyme,  
 Fin du chant III.

## Chant IIII

## Le Désespoir

Les variantes du manuscrit écrit par Charles Gill.

Nous ne soulignerons que les vers qui paraissent dans l'édition de 1919. A l'époque où ces vers furent écrits, Gill songeait à placer ce chant en quatrième position et non en troisième. Ces variantes datent du 2 au 6 septembre 1908 (p. 63 à 77 1/2).

- Alors le chef se dresse devant moi, avec ses plumes et sa peau de loup, et il sortit sur les degrés de l'Eglise, majestueux, et, il avait les cheveux blancs et il était grave et moi j'ai dit:
- 13 J'ai repris: C'est à tort que tu me crois vivant (p.63. 1/2)
- 14 Toi dont le souvenir prolonge l'agonie  
 12 O fantôme bercé sur l'aile des grands vents  
 11 Je suis un trépassé retenu dans la vie  
 Où la Mort à dessein depuis longtemps m'oublie.  
 Et parmi tous les cris sinistres ou joyeux  
 Avec mes vieux habits comme un vivant je passe  
 Dans la comédie où court l'intrigue basse  
 Erre mon Désespoir, sombre et mystérieux
- 21 Et parfois sur ma lèvre où le sanglot expire  
 22 Le sarcasme infernal ose figer le rire. p. 64  
 Avant j'avais souffert les amères douleurs  
 Dans le sentier ensoleillé et plein de fleurs  
 Pleins de sourires, pleins du miel, de baisers roses  
 J'ai laissé bien du sang aux épines des roses
- 19 Je suis un trépassé; dans le bourdonnement  
 20 De la vie, attardé, je traîne mon tourment.  
 Peut-être quel qu'esprit des infernaux abymes
- 26 Ayant toisé mon âme a honte de mes crimes  
 11 Par l'âme et par le coeur je suis un trépassé  
 Pourquoi dans un coeur mort tant de fiel amassé!  
 Satan me laisse une âme aux illusions mortes

## ETABLISSEMENT DU TEXTE

55

J'ai perdu l'espérance au seuil noir de ses portes  
 Et ne laissant en moi que remords, et rancœur  
 Et retardant toujours le moment qui délivre  
 Pour me punir il me condamne à survivre!  
 11 Je suis un trépassé par l'âme et par le cœur  
 Mais je m'étais réfugié dans mon poème  
 Depuis les Lacs j'ai descendu le Saint-Laurent  
 Et j'ai chanté les bords que j'allais parcourant  
 Une divine femme au riche diadème  
 A l'avant du canot d'écorce apparaissait.  
 A cette heure indécise et pleine de mystère  
 Quand se taisent au loin les rumeurs de la terre  
 Sa majesté sereine et belle se dressait  
 Ses cheveux étaient blancs; elle portait l'épée  
 Majestueuse et fière, elle venait, drapée  
 Dans son manteau d'azur où brillait l'or des lys  
 Je sentais dans mon cœur frissonner l'épopée  
 Et j'évoquais la Gloire au fond des vieux oublis  
 Je réveillais les preux dans l'ombre ensevelis  
 Et leur âme inspirait les concerts de ma lyre.

J'avais chanté l'amour, la force et le sourire  
 Et j'ai voulu sertir, aux doux roulix des flots  
 La beauté des sommets dans la beauté des mots  
 La splendeur des levants sur nos apothéoses.  
 Et des lacs laurentiens, ces miroirs d'Univers  
 J'ai voulu l'enfermer dans la splendeur des vers  
 Et dans la majesté des strophes solennelles  
 La Gloire à ma prière ouvrait ses larges ailes

Depuis longtemps la Vision ne revient pas  
 Sur la plage déserte où s'égarèrent mes pas.  
 Près des murs de Québec est une vaste plaine  
 Que des guerriers jadis ont choisi pour arène  
 C'est en ce lieu fatal qu'elle m'a dit adieu  
 Depuis longtemps les beaux lys d'or du manteau bleu  
 Ne m'apparaissent plus dans les feux de l'aurore  
 Mais je poursuis ma route et je les pleure encore. p.72.

Echos évanouis! vision dissipée!  
 Devant l'histoire et la beauté du sol natal  
 Ma muse qui regrette un suprême idéal  
 N'éprouve plus le grand frisson de l'épopée  
 Bien morts sont les échos qu'elle fit retentir  
 Quand mes yeux ont pleuré devant les champs célèbres  
 Ensanglantés par le soldat et le martyr  
 Ne t'étonne donc pas si j'aime les ténèbres.

Je cingle l'onde verte à grands coups d'aviron  
 Et seul dans mon canot qui dévore l'espace  
 Rien ne me chante plus dans l'âme quand je passe  
 Devant ces bords sacrés où jadis le clairon  
 Sonna terriblement la sanglante tuerie  
 Où souvent voltigea notre drapeau vainqueur  
 Car maintenant je ne sens plus contre mon coeur  
 Battre le coeur ému de ma Mère Patrie.

Je viens ici gémir loin de l'inepte foule.  
 Quand tout ce que j'aimais dans mon âme s'écroule  
 Il m'est cruel d'aller par le chemin des fleurs  
 La bêtise joyeuse est dure à la souffrance  
 Le masque épanoui des satisfaits m'offense  
 Et leurs éclats de rire outragent mes douleurs  
 Je suis venu chercher sur ta rive lointaine  
 Une nature en harmonie avec la mienne  
 J'irai hanter ton fleuve, et je contemplerai  
 Ses rochers tourmentés aux formes grandioses  
 Pour entendre pleurer l'âme triste des choses  
 Ils sauront me comprendre et je les comprendrai. p. 73.

A la suite de ces vers, Charles Gill devait ajouter: "Tout cela, relu à un an de distance, est plutôt plat. Eh! bien, si mon poème ne peut être mieux écrit que ne l'a été ce chant, il ne sera jamais publié. Avec un pareil sujet, la médiocrité dans la forme est intolérable. J'y mettrai tout le temps voulu, toute la patience nécessaire, car il est bien entendu qu'il sera splendide ou qu'il ne sera pas."

(p. 73).

### Chant III

#### Le Désespoir

Les variantes de ce chant, dans une lettre à Louis-Joseph Doucet, du 31 mars 1912.

## ETABLISSEMENT DU TEXTE

57

14 O toi dont les regrets prolongent l'agonie!  
 15 Ame errante de nuits, roi du grand fleuve noir,  
 16 (O) Vieillard du souvenir, je suis le désespoir!  
 18 L'avenir m'épouvante et le passé m'afflige.  
 17 Le spectre de la Mort à mes côtés voltige...  
 20 De la vie attardé, je traîne mon tourment;  
 21 Et parfois, sur ma lèvre où le sanglot expire,  
 24 Partout sur cette terre où le chagrin me suit  
 25 J'emporte en moi l'horreur de l'infernal abyme...  
 .....  
 26 On dirait que Satan a retardé mon glas,  
 29 S'il connaît mon destin, peut-être il ne croit pas

Un tison rouge (flambe) brûle où palpitait mon coeur,  
Et mon âme a suivi mes illusions mortes;  
Sur elle l'ancre infâme a refermé ses portes,  
A mon affreuse vie, à ma propre rancoeur,  
Pour me torturer mieux l'ange maudit me livre...  
En effet, ô vieillard, ô roi du fleuve noir,  
Tu ne m'as pas compris!... Je suis le désespoir,  
Je suis un réprouvé que l'Enfer laisse vivre.

Ces vers que Gill envoyait à Louis-Joseph Doucet, devaient être écrits dans cet ordre: 14, 12, 13, 11, 15, 16, 18, 17, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 28, 29, 30.

## CHANT QUATRIEME

## LE SILENCE ET L'OUBLI

Un vent faible soufflait après l'âpre tempête.  
 J'aperçus, en doublant le dangereux rocher,  
 Deux anges qui tournaient au-dessus de ma tête;  
 Peu à peu, je les vis du canot s'approcher.

5 L'un tenait son index en croix avec sa lèvre.  
 Bien qu'il trahit l'ardeur d'une mystique fièvre,  
 Son regard tourmenté pour l'âme était muet;  
 En vain j'y voulus lire un suprême langage,  
 Comme en ceux des mortels dont la lèvre se tait.

10 Un fugitif sourire effleura son visage,  
 Quand de ses yeux ardents j'affrontai le reflet,  
 Au bleu rayonnement de l'antique veilleuse.  
 Son aile lunulée et double rappelait  
 Du tremblant papillon l'aile silencieuse,

15 Par son brillant velours et son vol indécis

## ETABLISSEMENT DU TEXTE

58

Plein de grâce légère et de souple élégance.  
 À son geste, à ses yeux, à son vol j'ai compris  
 Que ce frère de l'ombre était le doux Silence.

20 L'autre levait son front serein vers l'Infini.  
 Le calme auréolait sa figure impassible,  
 Et pourtant la pitié divine était visible  
 Sur la sombre grandeur de ce masque bruni  
 Par le hâle éternel de l'empire nocturne,  
 Ou par quelque soleil depuis longtemps éteint.  
 25 Il portait à son pied le signe de Saturne,  
 Ce vieux dispensateur du temps et du destin,  
 Comme s'il eût voulu mépriser ce qui dure.  
 Du puissant albatros il avait l'envergure;  
 Lent et mystérieux et grave, il descendait  
 30 Au fixe déploiement de ses ailes royales;  
 Son large vol plané décrivait des spirales.  
 Impénétrable et froid, son regard se perdait  
 Plus loin que la pensée et plus loin que les astres.  
 Alors je me suis dit que l'effroi des désastres  
 35 Allait dans le passé rester enseveli,  
 Car j'avais reconnu le bienfaisant Oubli.

Mon coeur a murmuré tout bas dans ma poitrine:  
 — Bons esprits qui venez des grands cieux inconnus,  
 Dans ma nuit sans repos soyez les bienvenus;  
 40 Au malheureux errant versez la paix divine!

Le Silence ploya son aile de velours,  
 Et, précédant l'Oubli, comme il le fait toujours,  
 Il vint dans mon canot s'installer à la proue.  
 Mais l'Oubli près de moi sur la poupe s'assit;  
 45 De ma tempe glacée il approcha sa joue.  
 Sur mon front douloureux que ridait le souci,  
 L'ange daigna poser ses lèvres éternelles,  
 Puis il m'enveloppa dans l'ombre de ses ailes.  
 Son âme m'ensevelit, et je sentis enfin,  
 50 Aux célestes frissons de ce baiser divin,  
 La paix de l'Infini dans mon être descendre.

L'Oubli se redressa debout derrière moi;  
 Je vis son envergure immense au vent se tendre,  
 Et dans le noir néant plonger son regard froid.  
 55 Le doux Silence ouvrit ses ailes veloutées...  
 Et le canot glissa sur le gouffre, sans bruit,  
 Cependant que le souffle apaisé de la nuit  
 Caressait doucement ses voiles enchantées.  
 Ainsi je remontais le fleuve de la Mort,  
 60 A l'étrange pilote abandonnant mon sort.

Le Silence imposa son règne aux bruits du monde  
 Dont mon âme évoquait encore les échos:  
 Clameurs, bourdonnement de la haine qui gronde,  
 Vils affronts de l'envie et cruauté des mots,  
 65 Tout s'est évanoui dans une paix profonde.

Et l'aile de l'Oubli sur la poupe dressé,  
 Empêchant mon regard d'observer en arrière  
 Le sillage d'argent par l'écorce tracé,  
 Cachait en même temps les lointains du passé.  
 70 L'Oubli tendit son aile au seuil du noir mystère;  
 Du chemin déjà fait je perdis le parcours,  
 Et je ne vis plus rien dans le recul des jours:  
 Le remords s'endormit au fond de ma mémoire.  
 L'Oubli sur mon passé tendit son aile noire,  
 75 Tendit son aile noire entre l'ombre et mes yeux!  
 O bienfaisant retour des heureuses années!  
 J'ai scruté sans faiblir la loi des destinées,  
 Et j'ai levé le front sans crainte vers les cieux,  
 Devant le souvenir l'ange étendit son aile!  
 80 Tout s'est évanoui, remords, chagrin, rancœur:  
 J'ai senti le pardon céleste dans mon cœur,  
 Et le souffle de Dieu dans mon âme immortelle.

Ainsi je remontais le fleuve de la Mort,  
 Au sublime pilote abandonnant mon sort.

Le chant IV<sup>e</sup> Le Silence et l'Oubli et le chant V<sup>e</sup> Clair de Lune ne forment qu'un seul chant dans les manuscrits du poète. D'autre part, Gill publiait le chant IV<sup>e</sup> in extenso dans La Grande Revue (Montréal), vol. 1, n<sup>o</sup> 3, livr. du 5 mai 1917. C'est Marie Gill qui sectionnait arbitrairement Le Silence et l'Oubli, puis après avoir hésité sur le second titre Nox, elle fixait son choix sur Clair de Lune.

## ETABLISSEMENT DU TEXTE

60

## CHANT CINQUIÈME

## CLAIR DE LUNE

- 85 Quand au zénith trôna la pâle nébuleuse;  
 Quand tout devint muet sous le ciel étoilé;  
 Dans le passé fatal que le noir chagrin creuse,  
 A l'oeil de mon esprit quand tout se fut voilé;  
 Entre les bords abrupts du sombre défilé
- 90 Où passaient les frissons de la brise herceuse,  
 Quand tout fut recueilli, la Nuit mystérieuse,  
 La Nuit, la grande Nuit sereine m'a parlé!
- Le jour éblouissant couvre à flots de lumière  
 Des vérités que l'ombre enseigne à sa manière,
- 95 Dans un rayon d'étoile effleurant les sommets.
- Devant l'escarpement des rochers grandioses,  
 La nuit du Saguenay m'a révélé des choses  
 Que le langage humain ne redira jamais.
- La brise qui soufflait dans mes féeriques voiles
- 100 Nous emportait toujours sous les doux rayons bleus,  
 Entre les monts altiers, les monts vertigineux  
 Dont la crête tranchait, noire sur champ d'étoiles.
- Que tes fleuves si grands, ô mon pauvre pays,  
 Te fassent pardonner tant d'hommes si petits!...
- 105 Quel spectacle de force et de majesté grave!  
 Ah! comme ce mirage en le cerveau se grave!  
 Le mien l'évoque encor, nettement buriné.  
 Là-bas, un banc de marbre argenté par la lune,  
 Posé comme un joyau sur la falaise brune,
- 110 Charme d'un gai reflet le triste Saguenay;  
 Plus loin, le marbre pur en rose se colore,  
 Comme si la splendeur d'une ancienne aurore  
 Avait dans sa noblesse enfermé des rayons;  
 Ailleurs, groupant leur masse en épais bataillons,
- 115 Les amas de granit, au gré de leur caprice,  
 Rapprochent leurs flancs nus sillonnés de ravins,  
 Escaladant le ciel de gradins en gradins,  
 Et le tournant subit démasque un précipice;  
 Partout les rochers gris brunissent à fleur d'eau:
- 120 Au pied de la falaise, au détour de la crique,  
 Court un ruban de fer où le flot magnétique,  
 En troublant la boussole a marqué son niveau.

Je vogue glorieux dans un rêve de Dante.  
 Les monts qu'a devinés l'immortel Florentin,

## ETABLISSEMENT DU TEXTE

61

125 En trompant mon regard rapprochent le lointain,  
Par leur fronton géant que l'ombre encore augmente.

Escarpés par endroits, ailleurs courbés en pente,  
Ils masquent l'horizon, de leur profil hautain;  
Et, défiant le ciel que tant de gloire atteint,  
130 Ils dressent leur stature énorme et menaçante.

Pour affronter l'attaque inlassable du Temps,  
En guise de créneaux une forêt couronne  
Leur mur fortifié que maint cap bastionne.

Mais ce rempart m'encercle, et je crois, par instants,  
135 Que son immensité fatale m'emprisonne  
Comme en un bagne affreux construit par des Titans.

Dans sa profonde paix s'endormait la nature.  
Au vent qui défaillait nous voguions lentement,  
Quand le souffle apaisé sur les eaux sans murmure,  
140 Au détour d'un flot tomba complètement.

Alors les exilés du vaste firmament  
Sur un rythme si doux agitèrent leurs ailes,  
Que les soupirs de l'air à peine en ont frémi.

Comme au soleil couchant les sveltes hirondelles  
145 Effleurent le miroir d'un beau lac endormi,  
Ainsi le "Goéland" fila sur l'eau profonde  
En rayant d'un long trait la surface de l'onde.

Bientôt, se profilant sur l'astrale splendeur,  
Deux falaises à pic dressèrent leur grandeur  
150 Au seuil de l'Inconnu; sentinelles sublimes  
Elles veillaient le fleuve et dominaient les cimes.

Le fraternel Silence et l'Oubli bienveillant  
Guidèrent le canot vers les deux promontoires;  
A peine entrions-nous à l'ombre de ces gloires,  
155 Que la trop courte nuit pâlit à l'orient.

Les célestes esprits comme elle s'envolèrent;  
Pendant quelques instants au zénith ils planèrent,  
Puis vers un autre monde ils prirent leur essor.

Ainsi j'ai remonté le fleuve de la Mort.

## ETABLISSEMENT DU TEXTE

62

## Chant VI

## Le Silence et l'Oubli

Texte en prose daté août-septembre 1908. On doit remarquer que le poète place ce chant en sixième position (p. 7 à 10).

Et je descendis vers le canot. Et je vis alors deux ombres ailées dans mon canot d'écorce que Paul, l'Abénaquis de Pierreville a construit; mon beau canot solide et élégant et léger. Ils avaient des ailes; l'un d'eux avait l'oeil ardent, le front tourmenté, et quand je le regardai, il mit son index sur sa bouche, et, j'ai compris que cet esprit était le Silence. L'autre avait le front calme et les traits reposés, impassibles. La face surhumaine et ses grands yeux au regard perdu dans le néant plus loin que les étoiles (plus loin que la Pensée et plus loin que les astres). Et je l'ai reconnu, divin Oubli! sois donc le bienvenu dans mon poème et dans ma vie!

Les deux ombres s'assirent dans le canot, le Silence précédant l'Oubli, comme il sied. Ils avaient les ailes silencieuses du papillon. Ils s'assirent donc à l'arrière du canot et ouvrirent leurs ailes, et, au souffle de la nuit, le canot se mit à dévorer l'espace. Et les ailes du Silence me protégeaient contre les vains bruits de la foule, et je me sentais isolé dans mon rêve, et il fit taire les sons et les paroles dans ma mémoire et alors je compris mieux la nature; j'entendis des choses que je ne puis redire avec des mots. — Et l'Oubli avait de grandes ailes noires qu'il étendit et elles m'empêchaient de voir en arrière; l'Oubli me protégea contre mon passé, et longtemps je m'absorbai dans la contemplation de sa face divine pendant que l'écorce légère glissait sur le gouffre. — La nuit révèle des choses que cache la lumière. Les rochers surgissent de terre, épouvantent l'âme par les ténèbres quand ils se dressent, noirs, plus noirs que la nuit.

O bonheur d'assister sans souvenir au spectacle du monde! Dans la bataille des pensées. Le problème de la destinée, dans l'inconnu dans l'invisible. Le Surcouet prenait dans les grandes ailes de l'Oubli et le canot d'écorce filait en rasant les flots.

Nous avançons entre ces montagnes gigantesques qui semblaient nous environner de toute part de leur muraille que la crête inégale qui se détachait en noir sur le champ d'étoiles et à laquelle notre course prêtait l'illusion d'un mouvement fantastique. A ma gauche un ban de marbre argenté par la lune donnait un blême baiser au fleuve noir. De temps à autre des caps formidables avançaient et c'est comme une conspiration de l'ombre, comme un amas solide fait des maléfices de la nuit qui voudrait m'écraser. Cette chaîne de roc etc... Les amas de granit... précipice. Parvenus au tournant de l'anse au cheval, le Silence ferma son aile gauche et notre course obliqua de l'autre côté. Et le flot clapotait le long du grand canot qui glissait sur le gouffre au milieu des ténèbres. Puis le vent diminua et notre course se ralentit et le vent tomba et alors le divin Oubli et le bon Silence agitèrent leurs ailes silencieuses, et le canot glissa légèrement sur les flots. Le fleuve était calme et déjà les pâles lueurs de l'aube montaient de l'orient. Alors tout se taisait seul bruit que le murmure du canot d'écorce qui glissait sur l'onde (alors je m'écriai) et j'ai dit: — Je t'ouvre en paix mon âme ô Solitude immense! ô vents ne grondez pas, ô mystères dormez à l'heure où tout se tait sous les cieus blasphémés, la voix de l'Infini parle à la Conscience. Mais nous étions déjà entre... de la Groce Ile. Et je vis se profiler nettement les deux grands Caps du Saguenay, les sentinelles. Bientôt je saluai sur ma gauche l'Anse Saint-Jean, l'un des plus jolis coins du monde, joli et coquet, orné de bocages, et de plateaux, abrité des vents par les montagnes. Les deux Caps prenaient des proportions terribles. Nous arrivâmes en présence, au moment où l'aurore illuminait leurs cimes, les montagnes en face projetaient leur ombre aux bases et ces cimes illuminées se reflétaient dans l'eau calme. Et le Silence et l'Oubli avaient cessé d'agiter leurs ailes, et quand le soleil émergea des montagnes, ils disparurent.

## Chant IV

## Le Silence et l'Oubli

Les variantes du manuscrit rédigé par Marie Gill

(p. 35 à 39).

## ETABLISSEMENT DU TEXTE

64

- 34 J'espérai que l'effroi de mes anciens désastres, p. 37.  
 40 Au pauvre malheureux versez la paix divine!  
 60 Au sublime pilote abandonnant mon sort. p. 38.  
 76 Pour la première fois, depuis bien des années!

## Chant V

## Clair de Lune

- 107-108 Il n'y a pas de paragraphe. p. 41.  
 123 Je vogue glorieux dans un rêve de Dante! p. 42.

## Chant IV

## Le Silence et l'Oubli

Les variantes dans le manuscrit écrit par Charles Gill daté août-septembre 1908. Nous avons les mêmes variantes que dans le texte qui se trouve dans le cahier X<sup>e</sup>, dans le "Scrapbook" n° I, p. 48 à 53.

- 7 Le regard de ses yeux pour l'âme était muet; (p. 79 à 82 1/2).  
 11 Quand j'ai de ses prunelles affronté le reflet  
 29 Lent et majestueux et grave, il descendait p. 79 1/2.  
 36-37 Gill ne fait pas de paragraphe.  
 84 A l'étrange pilote abandonnant mon sort. p. 80.

## Chant IV

## Le Silence et l'Oubli

Les variantes du texte publié dans La Grande Revue (Montréal).

- 29 Lent et majestueux et grave, il descendait p. 2.  
 36-37 Il n'y a pas de paragraphe.  
 84 A l'étrange pilote abandonnant mon sort, p. 2.  
 85 à 159: ces vers correspondent littéralement au manuscrit du poète. Nous l'avons déjà fait remarquer: c'est Marie Gill qui sectionnait ces vers du Silence et l'Oubli pour en faire Clair de Lune.

## ETABLISSEMENT DU TEXTE

65

## Chant V

## Clair de Lune

Dans le cahier X<sup>e</sup>, Charles Gill plaçait ce texte en prose avant le chant "Le Silence et l'Oubli". Gill avait sans doute écrit ce chant, car le 24 octobre 1911, dans une lettre à Louis-Joseph Doucet, il dira: "Je viens de te parachever deux chants dont je suis satisfait: Le Désespoir, et Clair de Lune." Comme les pages manquent dans ce manuscrit nous serions porté à croire que Marie Gill les a détruites. Il ne nous reste que le texte en prose daté août-septembre 1908 (p. 6 et 6 1/2).

Cependant la tempête s'était calmée. Maintenant les gros nuages noirs fuyaient et la lune répandait ses doux rayons lactés sur la scène de l'ombre et du mystère, et comme je me hâtais vers le canot, une jeune fille merveilleusement belle est apparue, portant une lyre d'ivoire à cordes d'or et les voiles légers qui la drapaient avaient la simplicité et la grâce Athéniennes<sup>16</sup>; et elle passa lentement, me tendant une gerbe de fleurs suaves et douces. Un instant, elle s'arrêta sur les bords du gouffre, à mes côtés, mais son corps frêle frémit et elle s'éloigna par un sentier et de ce sentier, il sembla que sortait, mais, de très loin, comme au fond de mes heureuses années, des chants d'oiseaux et des rires. Mais ce n'est pas l'amour que je cherche ici; ce n'est plus la poésie, c'est l'Oubli! Je me dis: pourtant quelle beauté

---

<sup>16</sup> Charles Gill exécuta deux toiles intitulées "L'inspiration". L'une d'elles appartient à monsieur Rodolphe Tourville, l'autre à monsieur Roger C. Gill. C'est dans la toile de monsieur Roger C. Gill que l'on retrouve la scène décrite ici par le poète. Juliette Boyer, la maîtresse du poète, posa pour cette toile, exécutée en 1912.

mais je n'aime pas... pourtant... cette dame, un instant je posai sur elle un regard sombre mais j'ai dit: Non, je n'ajouterai pas ce remords à tant d'autres. Elle me regarda de son oeil angélique, je déposai un baiser sur son front pur et reculai. — Attention ici. Il y a quelque chose de pas humain. Je ne recule pas ainsi devant cette beauté, sans lutte. Je dois me dire qu'après tout, je n'ai que trente ans et qu'il est temps encore de reprendre ma vie; ou bien qu'au lieu de fuir le chagrin dans la poésie, il serait mieux de le fuir dans ces bras gracieux, mais sans amour? A quoi bon! Une déception de plus! Où bien au lieu d'être une apparition elle m'a vu et m'attend sur la plage où je débarque à la brunante. 3 ans auparavant, je l'avais connue; elle m'aimait naïve et confiante, et m'attendait là. — Elle me fit signe de la suivre et je ne la suivis pas et elle me dit: pourquoi t'engager solitaire sur le fleuve redoutable dans la nuit mystérieuse, dans la nuit mystérieuse entre ces montagnes terribles... ne préfères-tu pas entendre chanter les oiseaux dans un rayon de soleil et suivre les blanches... virginales au pied de l'autel pour le serment, et déparer ton coeur... de l'amère douleur à la sainte espérance. Alors je murmurai: — J'ai souffert bien des maux sur les chemins ensoleillés de la vie, parmi les fleurs et les sourires et les baisers. Rêve d'aurore, adieu! minuit, etc... Comme je me relevais<sup>17</sup>, ayant saisi mon flambeau, j'aperçus la radieuse jeune fille que j'avais connue 3 ans auparavant. Alors que, insouciant heureux de vivre, j'avais fixé ses traits sur la toile, charmé de sa beauté. La fille créature, s'était éprise de moi dans doute. Comment! Je t'ai reconnu de loin à la lueur de ce flambeau, de la fenêtre de ma chambre; j'allais l'assujettir car le vent s'élève et je crains l'orage... Je t'ai vu comme tu es triste. Tiens, j'ai pris sur ma table ces fleurs sauvages que tu aimes tant. — Tu te souviens, n'est-ce pas, quand j'en cueillais tout le long de ces montagnes, et que tu les peignais. — Eh bien, j'en cueille [sic] toujours en souvenir de toi.

---

<sup>17</sup> C'est ici que commence la seconde version de cette rencontre sur la plage.

Comme je suis contente... mais de te voir si étrange, je suis sorti sans bruit et me voici... je... d'un oeil sombre... ne sachant que répondre... fatalité. Je n'aime pas, mais sa beauté merveilleuse, me faisait [sic] frissonner. Je rencontrai son bel oeil angélique, je l'attirai à moi, et sa taille flexible, ondula dans mes bras de fer, mais... et j'ai pensé dans mon âme: "Je n'ajouterai pas ce remords à tant d'autres. (Elle s'est penchée sur moi pour me consoler) Et je déposai sur son front renversé, un froid, un chaste baiser. (en la soulevant de terre, il faisait Clair de Lune, alors.) Rêve d'aurore, lui dis-je, adieu la nuit tombe sur moi, cette gerbe de fleurs garde-la pour ma tombe — En vain, je voudrais remonter de l'amère douleur à la sainte espérance. J'ai plus de noir dans l'âme que toi dans tes beaux yeux. Adieu, souviens-toi de moi tu chanteras le néant quand je ne serai plus, avec un vers d'amour accordé sur ma lyre. Ce baiser qui palpite sur ta lèvre, je n'oserais goûter la douceur du miel, après avoir bu tout le fiel de la coupe maudite. O lèvres, je veux votre prière, et non votre baiser; votre prière avant que l'ombre m'engloutisse, votre prière, car moi je n'ose prier Dieu! — Et je sautai dans mon canot, et à grands coups d'aviron je m'éloignai.

Ce qui semble corroborer les témoignages du poète dans sa lettre du 24 octobre 1911 à Louis-Joseph Doucet, ce sont ces quelques strophes sous le titre de Never More, strophes qui se trouvent dans le manuscrit Les Etoiles Filantes.

Nous croyons qu'il s'agit là d'un fragment du chant V<sup>e</sup> Clair de Lune, car Gill n'exploite le même thème poétique que dans son texte en prose.

## ETABLISSEMENT DU TEXTE

68

Never More<sup>18</sup>

Non ce n'est pas pour toi Julia que j'ai chanté  
 Ce n'est pas dans ma nuit que doit briller la flamme  
 De l'étoile éclatante et chaste de ton âme  
 Trop longtemps j'ai nagé dans trop de volupté

5 Le baiser qui déjà sur ta bouche palpite  
 Je ne saurais goûter la douceur de son miel  
 Maintenant que ma soif a vidé tout le fiel  
 Que m'a versé la Vie en sa coupe maudite

10 O lèvres dont l'accent virginal peut oser  
 Se joindre dans l'éther aux musiques des anges  
 Qu'elles vibrent plus haut que les terrestres fanges  
 Car je veux leur prière et non pas leur baiser

15 Car je veux leur prière avant que la grande ombre  
 Engloutisse l'effroi de mon suprême adieu  
 Moi qui n'ose implorer la clémence de Dieu  
 Lâche et désespéré dans l'abîme où je sombre.

20 Je n'ai pas mérité le frisson de ton coeur  
 Mais puisse au moins l'éclat vibrant de son aurore  
 Garder mon souvenir pour que je chante encore  
 Dans la sonorité de son écho vainqueur

Pour que le premier cri de ton premier délire  
 Evoquant la chanson de mes jours révolus  
 Insulte le néant quand je ne serai plus  
 Avec un vers d'amour accordé sur ma lyre.

## CHANT SIXIEME

## AURORE

Règne en paix sur le fleuve, ô solitude immense!  
 O vent, ne gronde pas! ô montagnes, dormez!  
 A l'heure où tout se tait sous les cieus blasphémés,  
 La voix de l'Infini parle à la conscience.

---

<sup>18</sup> Charles Gill, Never More, dans Les Etoiles Filantes, p. 44 1/2. Gill tentera d'immortaliser Juliette Boyer (ou Julia) dans son poème, comme Dante avait immortalisé Béatrice Portinari dans sa Divine Comédie.

## ETABLISSEMENT DU TEXTE

69

5 Entre ces deux géants dont le roc éternel,  
Surgi du gouffre noir monte au gouffre du rêve,  
La pensée ennoblie et plus grande s'élève  
De l'abîme de l'âme à l'abîme du ciel.

10 Quel monde vois-je ici! d'où vient la masse d'encre  
Qui baigne sur ces bords le granit et le fer?  
Sur quelle nuit, sur quel néant, sur quel enfer  
Frémit cette onde où l'homme en vain jetterait l'ancre?

15 Du haut des sommets gris, l'ombre comme un linceul  
Tombe sur la tristesse et sur la solitude;  
Mon cri trouble un instant la morne quiétude:  
Dans l'ombre qui descend l'écho me répond seul.

20 Rien de ce qui bourdonne et rien de ce qui chante  
Ou hurle, ne répond: ni le loup ni l'oiseau;  
Rien de ce qui gémit, pas même le roseau,  
Ne répond en ces lieux que le mystère hante.

O baie Eternité, j'aime tes sombres flots!  
Ton insondable lit s'enfonce entre des rives  
Dont les rochers dressés en cimes convulsives,  
Gardent tragiquement l'empreinte du chaos.

25 Désormais, l'art m'attache au bord du fleuve abîme;  
Je le voudrais chanter dans mes vers, mais en vain  
Je tente d'exprimer ce qu'il a de divin  
Et d'infinalement effrayant et sublime.

30 Les accents que mon âme évoque avec effroi,  
Expirent sur ma lèvre en proie à l'épouvante...  
Ton esprit n'est pas loin de ce spectacle, ô Dante!  
O Dante Alighieri! mon maître, inspire-moi!

35 Poète des mots brefs et des grandes pensées,  
Toi qui sais pénétrer les humaines douleurs  
Et dans le Paradis cueillir les saintes fleurs,  
Qu'au souffle de tes chants mes strophes soient bercées!

40 Apprends-moi comme il faut monter, le front serein,  
Vers les sommets sacrés qui conduisent aux astres,  
Et, le cœur abîmé dans la nuit des désastres,  
Faire sur le granit sonner le vers d'airain!

.....  
.....

Mais déjà l'aube terne aux teintes indécises  
 Révélaît des détails au flanc du grand rocher;  
 Je voyais peu à peu les formes s'ébaucher,  
 Et les contours saillir en lignes plus précises.  
 45 Bientôt le coloris de l'espace éthéré  
 Passa du gris à l'ambre et de l'ambre au bleu pâle;  
 Les flots prirent les tons chatoyants de l'opale;  
 L'Orient s'allumait à son foyer sacré.  
 Le gris matutinal en bas régnait encore,  
 50 Quand l'éblouissement glorieux de l'aurore  
 Embrasa le sommet du Cap Eternité  
 Qui tendait au salut du jour sa majesté.  
 Pendant que l'Infini se fleurissait de roses,  
 Les fulgurants rayons pour le moment ont lui...  
 55 Et j'ai pensé, scrutant le sens profond des choses:  
 — "Le ciel aime les fronts qui s'approchent de lui;  
 Pour les mieux embellir sa splendeur les embrase,  
 Chair ou granit, d'un feu triomphal et pareil:  
 Il donne aux uns l'éclat d'un astre à son réveil,  
 60 Aux autres la lumière auguste de l'extase!"

## Chant VII

## Les Sentinelles (Aurore)

Gill avait intitulé ce chant "Les Sentinelles" et  
 il le plaçait en septième position. Le titre Aurore, chant  
 VI<sup>e</sup>, ne se retrouve que dans le manuscrit rédigé par Marie  
 Gill. Enfin, la prose qui correspond à la première strophe  
 de ce chant se situe dans le plan en prose Le Silence et  
l'Oubli, commençant par ces mots: "Je t'ouvre en paix mon  
 âme, ô Solitude immense! ô vents ne grondez pas..." (p. 11  
 et 12).

J'étais en face des deux merveilles au large,  
 une vaste baie séparait les deux caps dont le pro-  
 longement borde cette baie en hémicycle et va se  
 perdre dans le lointain bleu, formant une double  
 chaîne aux méandres harmonieux. Enfin, la longue  
 nuit pâlit à l'Orient. Les deux rochers se  
 dressent à l'entrée d'une baie dont les bords  
 s'ouvrent en amphithéâtre et se creusent au centre

pour laisser passer une petite rivière qui coule en paix dans les sables entre une double et sinueuse chaîne de montagnes qui vont se perdre à l'horizon. Le Cap Eternité s'avance d'un seul bloc, son escarpement donne sur le Saguenay; du côté de la baie, il est boisé et en glacis, mais c'est sur la baie que surplombe le formidable escarpement du Cap Trinité qui moins haut et moins massif que son rival (compagnon) est plus pittoresque. Il mérite doublement son nom: sa silhouette qui se découpe à trois échelons le fait ressembler à un escalier dressé sur le ciel — et, il est aussi dressé verticalement en trois piliers monstrueux, et ce massif de trilogie, se répète trois fois dans le prolongement des montagnes qui s'étendent au fond de la baie comme une vibration harmonieuse, qui propage une belle note dans le milieu sonore, et, comme si la nature satisfaite de son oeuvre n'eût pas voulu s'en tenir à l'original, il en existe une reproduction en plus petit sur la rive opposée, et vis à vis le spectacle grandiose. Une anse simule la baie, la coupe du Cap Eternité est de même forme et le petit Trinité est divisé en trois piliers. Mais je pousse le canot vers la baie pour en faire le tour, épris, fasciné avant de chercher la grotte dont m'avait parlé Tacouérima.

## Chant VI

## Aurore (Les Sentinelles)

Les variantes du manuscrit rédigé par Marie Gill (p. 45 à 48).

Le texte correspond littéralement à l'édition de 1919.

## Chant VII

## Les Sentinelles (Aurore)

Les variantes du manuscrit écrit par Charles Gill daté août-septembre 1908. Comme dans son texte en prose, le poète intitula ce chant Les Sentinelles et il le plaça en septième position (p. 83 à 86).

- 1 Règne donc sur ce fleuve, ô solitude immense! p. 86.  
 12 S'ouvre ce gouffre où l'homme en vain jetterait l'ancre,  
 p. 83.  
 25 Maintenant, l'art m'attache aux bords du fleuve-abyme [sic],  
 p. 84.  
 39 Et, le coeur abymé dans la nuit des désastres, p. 84.  
 41-60 Le poète divise ces vers en strophes de quatre.  
 42 Dessinait les détails aux flancs du grand rocher  
 45 A partir de ce vers Gill intervertit l'ordre qui devient  
 le suivant: 50, 51, 52, 49; 53, 55, 56; 57, 58, 59, 60;  
 45, 46, 47, 48. Nous aurons alors les variantes qui  
 suivent:  
 49-53 Sur le fronton du cap un rayon d'or a lui,  
 52 Tout le ciel s'égayait d'une rose clarté  
 53 Pendant que sur les eaux le ciel jetait des roses  
 45 Voici que le décor de l'espace éthéré  
 46 Passait du rose à l'ambre et de l'ambre au bleu pâle;  
 48 Et sur les sombres caps flotte un rayon doré  
 60 Après ce vers Gill ajoute cette strophe:  
 Je plonge à coups vibrants la rapide pagaie  
 Pour longer de plus près le double escarpement  
 Et contourner ces bords dont le prolongement  
 Mire ses hauts glacis dans une vaste baie. p. 85 et 86.

#### Le Cap Eternité (fragments)

Quelques vers du chant Les Sentinelles (Aurore) devaient être publiés dans la revue Le Terroir, n° de janvier 1909, sous le titre général: Le Cap Eternité (fragments). On retrouve donc dans cette publication six strophes de ce chant. L'ordre est le suivant: 21, 22, 23, 24; 9, 10, 11, 12; 5, 6, 7, 8; 25, 26, 27, 28; 29, 30, 31, 32; 37, 38, 39, 40.

- 25 L'art vénéré me guide au bord du cap unique. p. 18.  
 26 Je le veux célébrer dans mes vers, mais en vain  
 27 J'ai l'orgueil d'exprimer ce qu'il a de divin  
 28 Et d'infernalement effrayant et tragique.

Le chant septième ne devait pas être publié, même après avoir remporté la palme au concours de la Société du

Parler français. Selon Doucet, Charles Gill craignait que l'on ne découvrit, d'une part qu'il était l'ami de Lozeau, d'autre part qu'il s'était rendu le 15 août 1911, sur la rue Sainte-Famille à Québec pour y rencontrer l'abbé Camille Roy. Le 20 novembre 1911, Doucet n'avait-il pas exhorté Pamphile Lemay, Adjutor Rivard et l'abbé Philippe Perrier à être clément envers Gill? Tous étaient les membres du jury, comment pouvait-il publier sa pièce? Toutefois à la prière de son ami Doucet, Gill fera paraître l'Ave Maria non seulement dans le Bulletin du Parler français, mais dans plusieurs quotidiens montréalais. Le premier avril 1913, Gill écrit donc à Doucet:

Je te remercie de m'avoir engagé à publier de mon vivant l'AVE MARIA du Cap Eternité. La publication de cette pièce a fait grand plaisir à ma pauvre mère. Ce souvenir heureux d'une grande joie maternelle a pallié [sic] l'effet de certains remords bien noirs dans mon cœur pendant que je veillais son agonie, pendant que je priais près de son cadavre, redisant pour son âme les prières que, tout petit, elle m'avait apprises, ou pendant que, retiré dans quelque pièce déserte de la maison mortuaire, je pleurais.

Je n'oublierai jamais que tu m'as décidé à publier l'AVE MARIA avec cette raison: — "Puisque tu as écrit cette pièce avec tant de feu, elle vient de ton cœur. Ce serait de l'hypocrisie d'un nouveau genre, si tu ne la publiais pas." Bon Doucet, si jamais tu — chose plus qu'improbable! — tu te rendais coupable de quelque scélératesse envers moi, je te pardonnerais en souvenir de cette bonne action.

## ETABLISSEMENT DU TEXTE

74

## CHANT SEPTIEME

## AVE MARIA

De nouveau, la douleur envahissait mon être.  
 Dès que la nuit trop brève au Levant eût pâli,  
 Quand furent disparus le Silence et l'Oubli,  
 J'ai senti le remords de mon passé paraître.

5 De nouveau la douleur envahissait mon être.

Sur le premier degré du grand cap Trinité,  
 La mère de Jésus se dressait dans l'aurore...  
 Cependant que ma voix troublait l'écho sonore,  
 Le cri silencieux de mon coeur est monté

10 Plus haut que le sommet du grand cap Trinité.

— "Ave! Je vous salue, ô Vierge immaculée!  
 Ave! Je vous salue, ô Mère du bon Dieu!  
 Reine qui triomphez dans le royaume bleu  
 Dont vous portez au front la couronne étoilée,

15 Ave! Je vous salue, ô Vierge immaculée!...

Mais j'ai perdu le droit de contempler le ciel,  
 Et je suis trop méchant pour prier, Vierge Sainte;  
 J'hésite à vous parler; je m'approche avec crainte  
 De ce vertigineux et formidable autel,

20 Car j'ai perdu le droit de contempler le ciel.

Pourtant, des affligés vous êtes l'espérance,  
 Et vous tendez les bras au pécheur repentant;  
 Son soupir étouffé, votre oreille l'entend  
 Comme les chants joyeux de la tendre innocence,

25 Puisque des affligés vous êtes l'espérance.

O Reine des Martyrs, Mère du Rédempteur,  
 Venez à mon secours au bord du précipice!...  
 Votre âme est un Miroir de céleste Justice,  
 Et votre corps sans tache est l'Urne de l'Honneur,

30 O Reine des Martyrs, Mère du Rédempteur!

## ETABLISSEMENT DU TEXTE

75

Je veux guérir ma peine en chantant ma patrie.  
Faites qu'au rêve bleu de votre doux regard  
Descende sur mon oeuvre un rayon du grand art!  
Donnez plus de noblesse à ma lyre attendrie:

35 Je veux guérir ma peine en chantant ma patrie.

Laissez venir à moi le choeur des Séraphins.  
Pour que les beaux yeux purs toujours puissent me lire,  
Faites qu'aux harpes d'or il accorde ma lyre,  
Et qu'il berce mon rêve avec ses chants divins.

40 Laissez venir à moi le choeur des séraphins.

Etoile du Matin, donnez-moi la lumière!  
Pour chanter dignement les martyrs et les preux,  
Pour qu'en un style clair, sonore et généreux,  
J'évoque ces grands morts couchés dans leur poussière,

45 Etoile du Matin, donnez-moi la lumière!

Devant votre Infini je vous aime à genoux.  
L'amour qui monte à vous, monte jusqu'à Dieu même;  
Vous aimer, c'est lui dire avec l'esprit: Je t'aime;  
C'est l'adorer deux fois que l'adorer en vous!

50 Souffrez qu'un malheureux vous adore à genoux.

Oui, certes, je le sais, Dieu seul est adorable.  
Mais puisqu'un sang divin en vous a palpité,  
Et qu'en vous se complaît la Sainte Trinité,  
Votre nom douloureux est plus que vénérable:

55 Par le sang de Jésus vous êtes adorable!

Tant que sur les linceuls les mères pleureront,  
Et tant que la candeur souffrira pour le crime,  
Jamais croyant, épris d'un idéal sublime,  
Vers un culte plus beau ne lèvera son front,

60 Tant que sur les linceuls les mères pleureront!

Je viens vous implorer au saint nom du Calvaire.  
Osant, malgré ma honte et mon indignité,  
Comparer aux douleurs de la Divinité  
Le juste châtement d'un pécheur sur la terre,

65 Je viens vous implorer au saint nom du Calvaire.

Au gibet de la Vie on m'a crucifié!  
 J'ai ployé sous le faix et j'ai subi l'injure;  
 Une tourbe odieuse a raillé ma torture,  
 Quand, trahi, sans espoir, éperdu, j'ai crié.

70 Au gibet de la Vie on m'a crucifié!

Refuge des Pécheurs, Rose mystérieuse,  
 Lumière qui montrez la rive aux naufragés  
 Et la porte du ciel aux pauvres affligés,  
 Ne m'abandonnez pas dans la tourmente affreuse!

75 Refuge des pécheurs, Rose mystérieuse!

Daignez vous rappeler l'enfant qui vous aimait!  
 Celui qui maintenant affronte les orages,  
 Vous cherchait du regard au milieu des nuages  
 Que son illusion en anges transformait.

80 Daignez vous rappeler l'enfant qui vous aimait!

Il vous voyait sourire au fond de l'Empyrée.  
 Il vous priait tout bas, mains jointes et tremblant;  
 Et quand il s'endormait dans son petit lit blanc  
 En pressant sur son coeur votre image sacrée,

85 Il vous voyait sourire au fond de l'Empyrée.

Front sublime, incliné sur l'aurore de Dieu,  
 Ne vous détournez plus de ma longue agonie,  
 Pour qu'au rayonnement de la grâce infinie  
 Le repentir me vienne à l'heure de l'adieu,

90 Front sublime, incliné sur l'aurore de Dieu!

Ave!... par un sanglot ma prière s'achève...  
 Mais l'âme à votre coeur parle mieux que la voix...  
 Quand je m'endormirai pour la dernière fois,  
 Comme au temps du lit blanc daignez bénir mon rêve!

95 Ave!... par un sanglot ma prière s'achève.

#### Chant VIII

#### Ave Maria

Le texte en prose écrit en août-septembre 1908.

Selon les manuscrits du poète ce chant doit être VIII<sup>e</sup> et

non VII<sup>o</sup> (p. 8 1/2 à 10 1/2).

Je ne devrais peut-être pas oser en parler, mais je dis ce que mon coeur me conseille de dire. Mon admiration hésite entre les deux accablés de misère et d'amère douleur. Sur un échelon est la statue de la sainte Vierge. Elle devrait être sur le deuxième, sur le degré du Fils. Elle sourit tendrement et ouvre les bras d'un geste de bienveillance. Ainsi je vous retrouve donc dans mon rêve d'azur, quand nous abandonnons, quand nous avons épuisé la coupe amère, quand tout nous abandonne, quand tout nous a dédaigné, trahi, quitté, et moi aussi, on m'a crucifié! Quand nous avons subi le masque hypocrite des pharisiens, de superbes, et des faux vertueux, consolatrix afflictorum consolation des affligés, étoile du matin, reine des anges, je viens à vous, j'ose mettre à vos pieds mon coeur blessé, me rappelant que tout petit, quand je m'endormais dans mon petit lit blanc en pressant sur mon coeur votre image sacrée, Je reviens à vous avec mon coeur d'enfant, sauvez-moi du naufrage (angélique douceur) suave figure et douloureuse, déification de la maternité, humble, porte du ciel, rose mystique (ou mystérieuse) refuge des pécheurs, le génie de Jésus est un rayon de Dieu, mais c'est à votre coeur qu'il a pris la bonté le pardon des injures, la miséricorde, la mère du bon Dieu, reine des anges. N'éloignez pas le suppliant désespéré. — Et moi, rebuté, méconnu, sans gloire, accablé de douleur, c'est pourquoi maintenant je viens à tes genoux:

Car je suis trop méchant pour prier, Vierge Sainte.

Et j'ai perdu le droit de regarder le ciel!

Non! Je suis indigne de lever les yeux vers vous et de prononcer votre nom sacré. Pourtant vous êtes la consolatrice des affligés, et l'étoile des naufragés, mais je viens de traverser une affreuse nuit, et mes yeux ont vu... et mon coeur a palpité... et je crains d'affliger par ma présence, vos yeux célestes — d'affliger par mes regards vos yeux célestes! — Mais souvenez-vous du "Petit-Loup" qui vous aimait! Souvenez-vous du bel enfant rose, au coeur sans tache, qui vous cherchait dans les nuages, interrogeant le ciel, et, qui le soir venu, sur votre vision fermait sa paupière, et s'endormait dans son petit lit blanc à couvertures bleues, en pressant sur son coeur votre image sacrée. — Ah! depuis lors ce souvenir a plus d'une fois éclairé d'une fugitive lumière d'autore le coeur noir du maudit. Faites que

je vous revoie, pour que mon âme s'habitue à vous évoquer! Ainsi, vous bercerez mon dernier rêve, vous que mon amour d'enfant a trouvée la première dans sa soif d'au delà, et, bercez mon dernier rêve sur la couche funèbre où je m'endormirai pour la dernière fois! — Je crains que ma présence ne vous soit odieuse! — O mère de Jésus! Mère de Dieu qui s'est incarné à l'image de l'homme, en exemple, et malgré leur indignité, des hommes ont un rayon divin et lui ressemblent de loin; les uns par la bonté, d'autres par le génie, d'autres rappellent un peu le Dieu de Nazareth par une humble simplicité — d'autres ont le pouvoir de dire aux paralytiques: — Lève-toi!... Moi, indigne et misérable, il est un point cependant qui malgré tout me rapproche du Calvaire: C'est d'avoir été crucifié! O mère des affligés vous qui pouvez voir les secrètes pensées des hommes et leurs douleurs passées, regardez dans mon coeur! Ayez pitié de moi malheureux suppliant à genoux. Regardez dans mon coeur. Souvenez-vous de votre Fils crucifié! Souvenez-vous de vos douleurs divines et prenez-en pitié les humaines douleurs!

## Chant VII

## Ave Maria

Les variantes dans le manuscrit rédigé par Marie Gill. On doit remarquer que pour Marie Gill, Ave Maria est le chant VII<sup>e</sup> et non VIII<sup>e</sup> (p. 49 à 55).

43 Pour qu'en un style clair, sombre et chaleureux, p. 52.

## Chant VIII

## Ave Maria

Les variantes du manuscrit écrit par Charles Gill daté août-septembre 1908 (p. 87 à 90).

4 J'ai senti le remords de mon passé renaître, p. 87.  
24 Comme les chants joyeux de la tendre innocence, p. 88.

## ETABLISSEMENT DU TEXTE

79

## Chant VIII

## Ave Maria

Les variantes du texte publié dans Le Bulletin du Parler français au Canada, vol. X, n° 6, livraison de février 1912, p. 213-217, sont:

On ne publiera que les vers 6 à 95.

Les vers 36 à 39 auront cet ordre: 36, 38, 37, 39.

## CHANT HUITIEME

## LE CAP TRINITE

Ce rocher qui de Dieu montre la majesté,  
Qui drésse sur le ciel ses trois gradins énormes,  
Et verticalement divise en trois ses formes,  
Il mérite trois fois son nom de Trinité.

5 Son flanc vertigineux, creusé de cicatrices  
Et plein d'âpres reliefs qu'effleure le soleil,  
Aux grimoires sacrés de l'Égypte est pareil,  
Quand l'ombre et la lumière y mêlent leurs caprices.

10 Les bruns, les gris, les ors, les tendres violets,  
A ces signes précis joignent des traits plus vagues,  
Et le céleste azur y flotte au gré des vagues,  
Qui dans les plis profonds dardent leurs gais reflets.

15 Est-ce quelque Titan, est-ce plutôt la foudre,  
Qui voulut imprimer ici le mot "toujours"?  
Quels sens recèlent donc ces étranges contours?  
Pour la postérité quel problème à résoudre!

20 O Cap! en confiant au vertige des cieux  
Notre globe éperdu dans la nuit séculaire,  
Le Seigneur s'est penché sur ta page de pierre,  
Digne de relater des faits prodigieux.

Il a mis sur ton front l'obscur secret des causes,  
Les lois de la nature et ses frémissements,  
Pendant qu'elle assignait leur forme aux éléments  
Dans l'infini creuset de ses métamorphoses;

- 25 Et, scellant à jamais les arrêts du destin  
Avec l'ardent burin de la foudre qui gronde,  
Il a, dans ton granit, gravé le sort du monde,  
En symboles trop grands pour le génie humain.
- En signes trop profonds, pour que notre oeil pénètre  
30 La simple vérité des terrestres secrets,  
Pendant que nous osons forger des mots abstraits  
Et sonder le mystère insondable de l'être.
- La Nature nous parle et nous l'interrompons!  
Aveugles aux rayons de la sainte lumière,  
35 Sourds aux enseignements antiques de la terre,  
Nous ne connaissons pas le sol où nous rampons.
- Nous n'avons pas assez contemplé les aurores,  
Nous n'avons pas assez frémi devant la nuit,  
Mornes vivants dont l'âme est en proie au vain bruit  
40 Des savantes erreurs et des longs mots sonores!
- En vain la Vérité s'offre à notre compas  
Et la Création ouvre pour nous son livre:  
Avides des secrets radieux qu'il nous livre,  
Nous les cherchons ailleurs et ne les trouvons pas.
- 45 Nous n'avons pas appris le langage des cimes:  
Nous ne comprenons pas ce que clament leur voix,  
Quand les cris de l'enfer et du ciel à la fois  
Semblent venir à nous dans l'écho des abîmes.
- Et l'ange qui régit l'or, le rose et le bleu,  
50 Pour nos yeux sans regard n'écarte pas ses voiles,  
Quand le roi des rochers et le roi des étoiles  
Nous parlent à midi dans le style de Dieu.

## Chant X

## Le Cap Trinité

Le texte en prose daté d'août-septembre 1908. Selon les manuscrits du poète, Le Cap Trinité demeurera le chant X<sup>e</sup> jusqu'au 23 décembre 1911, puis dans un plan de 1912, il deviendra le chant VII<sup>e</sup>. Enfin c'est dans le manuscrit de Marie Gill qu'on le trouve comme chant VIII<sup>e</sup> (p. 17 1/2).

## ETABLISSEMENT DU TEXTE

81

Cependant le jour avait atteint la onzième heure; je remontai le courant pour aller admirer le Cap Trinité, son gros escarpement... etc., ... style de Dieu. Et nous osons prétendre pénétrer les secrets de l'âme et sonder le mystère de l'infini et l'épouvantable problème du néant et de l'être. Aveugles au rayon de lumière, sourds au bruit de la Terre sur la planète errante où nous rampons.

## Chant X

## Le Cap Trinité

Le texte en prose dans le "Scrapbook" n° II, p. 15, daté du 27 et 28 novembre 1911.

La surface de ce pan de granit est sillonnée de rides, de profondes crevasses coupées à arêtes vives. Il est sillonné de cicatrices, sur lesquelles, quand les rayons tombent obliquement, le soleil donne un aspect bizarre et imprévu. — Par l'opposition des ombres qui projetées par ces nombreuses saillies sur la surface plane, forment un innombrable grimoire, comme si le destin avait voulu écrire en signe de mystère quelque chose de profond, l'histoire de la création, l'origine du monde, quelque secret de la mystérieuse nature, quelque révélation sur l'origine, la formation du globe. — Mais l'homme ne comprend pas. Il a peut-être choisi cet immense et splendide mouvement pour écrire un mot de la grande Vérité. Le destin a voulu graver en lignes d'ombre en un jour de tourmente, l'histoire de ces catastrophes, des faits prodigieux des choses futures sur la création et sur les créatures.

## Chant VIII

## Le Cap Trinité

Dans le manuscrit rédigé par Marie Gill, il n'y a aucune variante (p. 56 à 58).

## ETABLISSEMENT DU TEXTE

82

## Chant X

## Le Cap Trinité

Les variantes dans le manuscrit écrit par Charles Gill daté août-septembre 1908, et terminé selon le poète le 23 décembre 1911. (Cf. Lettre à Louis-Joseph Doucet) (p. 102 à 104).

- 10 A ces signes précis figent des traits vagues p. 102.  
 12 Qui dans les plis profonds dardent leurs bleus reflets.  
 31 Pendant que nous osons créer des noms abstraits, p. 103.  
 32 Pour sonder le mystère insondable de l'être  
 39 Mornes vivants dont l'âme est en proie au vil bruit  
 47 Quand les cris de l'Enfer et du Ciel à la fois, p. 104.

## Le Cap Eternité (fragments)

Gill publiera dans Le Terroir neuf strophes du Cap Trinité sous le titre général de Cap Eternité (fragments).

Voici l'ordre de ces vers: 5, 6, 7, 8; 15, 16, 13, 14;  
 17, 18, 19, 20; 21, 22, 23, 24; 25, 26, 27, 28; 37, 38, 39,  
 40; 41, 42, 43, 44; 45, 46, 47, 48; 49, 50, 51, 52.

- 5 Son grand escarpement creusé de cicatrices, p. 19.  
 13-16 L'ordre des vers est interverti, p. 20.

## CHANT NEUVIEME

## LE CAP ETERNITE

Fronton vertigineux dont un monde est le temple,  
 C'est à l'éternité que ce cap fait songer;  
 Laisse en face de lui l'heure se prolonger  
 Silencieusement, ô mon âme, et contemple!

- 5 Défiant le calcul, au sein du fleuve obscur  
 Il plonge; le miroir est digne de l'image.  
 Et quand le vent s'endort au large, le nuage  
 Couronne son front libre au pays de l'azur.

## ETABLISSEMENT DU TEXTE

83

- Le plomb du nautonier à sa base s'égare,  
 10 Et d'en haut, bien souvent, notre regard se perd  
 En cherchant son sommet familier de l'éclair;  
 C'est pourquoi le passant étonné le compare  
 A la mystérieuse et noire Éternité.  
 Témoin pétrifié des premiers jours du monde,  
 15 Il était sous le ciel avant l'humanité,  
 Car plus mystérieux que dans la nuit de l'onde  
 Où sa base s'enfonce, il plonge dans le temps;  
 Et le savant pensif qui marque nos instants,  
 N'a pu compter son âge à l'aune des années.
- 20 Il a vu s'accomplir de sombres destinées.  
 Rien n'a modifié son redoutable aspect.  
 Il a vu tout changer, pendant qu'il échappait  
 A la terrestre loi des choses périssables.  
 Il a vu tout changer, tout naître et tout mourir,  
 25 Et tout renaître encore, et vivre, et se flétrir:  
 Les grands pins et le lierre à ses flancs formidables,  
 Et, dans le tourbillon des siècles emportés,  
 Les générations, leurs sanglots et leurs rires,  
 Les faibles et les forts, les bourgs et les cités,  
 30 Les royaumes obscurs et les puissants empires!
- Des reptiles ailés parcouraient ses versants  
 Longtemps avant que l'homme eût paru sur la terre;  
 Longtemps avant sa voix, leurs cris retentissants  
 Troublaient le vierge écho des bois pleins de mystère.  
 35 Enfin, dans la forêt où régnait l'animal,  
 Il a vu dominer l'être à l'âme immortelle,  
 Celui que ses instincts entraînent vers le mal,  
 Et qui conserve en lui la divine étincelle.  
 Sur le globe, bientôt, cette race nouvelle  
 40 Domina tout, devint innombrable et grandit;  
 Mais ses iniquités grandirent avec elle,  
 Et Dieu qu'elle affligea dans son coeur, la maudit.  
 Alors les océans de l'abîme jaillirent;  
 Les écluses du ciel toutes grandes s'ouvrirent,  
 45 Et la pluie en torrents effroyables tomba.  
 Pendant quarante jours, l'onde diluvienne  
 Tomba, submergeant tout, montagne comme plaine;  
 Et tout être qui vit sur terre, succomba.  
 Le Cap fut submergé: sa cime souveraine,  
 50 Sa cime habituée aux rayons fulgurants,  
 Vit tout un monde mort passer dans la pénombre:  
 Mammouth géant qui lutte et trouble au loin l'eau sombre,  
 Hommes qu'entre deux eaux emportent les courants,  
 Aigles dont l'aile lasse en sombrant bat encore...  
 55 La cime d'où montaient des chansons dans l'aurore,

## ETABLISSEMENT DU TEXTE

84

La cime humiliée a vu, sous ses grands pins,  
 Se fermer la mâchoire affreuse des requins.  
 Mais les eaux du déluge enfin se retirèrent.  
 Les fleuves peu à peu reprirent leur niveau;  
 60 Aux âges envolés les âges succédèrent,  
 Et les graves humains parurent de nouveau.

Longtemps il les a vus, dans l'écorce légère  
 Sillonner au loin l'onde en plongeant l'aviron;  
 Puis vinrent les héros dont notre race est fière:  
 65 Le chevalier sans peur et le missionnaire,  
 En passant dans son ombre ont découvert leur front;  
 Puis survint le radeau du rude bûcheron  
 Devant qui s'inclinait la forêt séculaire;  
 Et naguères enfin parurent les voiliers  
 70 Qui flottaient sur la vague, emportés par les brises  
 Comme des oiseaux noirs aux grandes ailes grises.

Et tout est disparu! navires, chevaliers,  
 Et bûcherons joyeux, et martyrs, et sauvages,  
 Mammouths géants, poissons ailés, hommes pervers  
 75 Dont les iniquités perdirent l'univers,  
 Ont passé tour à tour, emportés par les âges,  
 Comme passent les flots à l'heure du reflux!  
 Et le terrain de pierre a vu toutes ces choses,  
 Et bien d'autres encor qui ne reviendront plus;  
 80 Et rien n'a transformé ses lignes grandioses:  
 Depuis les premiers jours, fixe dans son granit,  
 L'immuable géant dressé sur l'Infini,  
 Sous le même soleil est demeuré le même!

A peine si, de siècle en siècle, la forêt  
 85 Qui remplace à son front celle qui disparaît,  
 Donne au vieil empereur un nouveau diadème.  
 Lorsque d'un roi puissant la Mort sonne l'appel,  
 Sa couronne anoblit le roi qui le remplace;  
 Mais quand la mort se heurte au granit éternel,  
 90 Le monarque demeure et la couronne passe!

S'il tressaille parfois, de mille ans en mille ans,  
 Quand un fragment de roc s'éboule sur ses flancs,  
 Avec un grand fracas que l'écho répercute  
 Aux lointains horizons, c'est pour marquer la chute  
 95 D'un royaume fameux parmi les nations,  
 Ou pour sonner le glas des générations.  
 Et lorsque le fragment détaché de la cime  
 Frôle le flanc sonore et tombe dans l'abîme  
 Qui l'englobe en grondant et se ferme sur lui,

## ETABLISSEMENT DU TEXTE

85

- 100 L'eau noire et frissonnante emporte dans sa nuit  
 Cette vibration jusqu'à la mer lointaine;  
 Le Cap Eternité fait dire à l'Océan  
 Qu'un empire effacé de la mémoire humaine  
 A rendu sa grandeur éphémère au néant.
- 105 Des siècles ont passé sans affliger sa gloire!  
 Il nargue le Vieillard ailé qui fauche tout;  
 A son pied souverain, dans l'onde affreuse et noire,  
 Des siècles sombreront: il restera debout!
- Combien de soirs sont morts, combien d'aubes sont nées
- 110 Sur son front dédaigneux des terrestres années?  
 Combien de fois encor l'Océan va blâmer,  
 Combien de soirs silencieux vont s'endormir  
 Sur ce front dont l'orgueil dominera les âges  
 De plus haut qu'il ne règne au milieu des nuages?
- 115 Quand sur le sol Laurentien seront passés  
 Des jours dont le calcul nous entraîne au vertige;  
 Sur les sables mouvants quand seront effacés  
 Notre éphémère empreinte et nos derniers vestiges;  
 Quand nous aurons été par d'autres remplacés,
- 120 Et, quand à leur déclin, le vent des cimetières  
 Aura sur d'autres morts roulé d'autres poussières;  
 Plus loin dans l'avenir, peuples ensevelis,  
 Quand le linceul du temps vous aura dans ses plis;
- Après votre néant, quand d'autres millénaires
- 125 Sur d'autres vanités tendront d'autres oublis,  
 Le Cap sera debout sur les eaux solitaires,  
 Debout sur les débris des nations altières;  
 Le Cap Eternité dressé sur l'Infini  
 Sera debout dans son armure de granit.
- 130 Oh! combien de destins, dans les nuits infernales,  
 Auront subi l'assaut des tourmentes fatales!...
- Que verra-t-il, dans l'avenir mystérieux?  
 Quels déclinis! mais aussi quels essors merveilleux  
 D'audace et de calcul, quel art, quelle magie,
- 135 Quelles éclosions de patient génie,  
 Et quels profonds secrets conquis sur l'inconnu!  
 Verra-t-il au ciel bleu l'homme enfin parvenu,  
 Planer en sûreté sur ses ailes rigides  
 Ou frôler l'eau qui dort sans y laisser de rides?...
- 140 Que verra-t-il dans l'avenir? quels monuments  
 D'orgueil et de laideur, et quels effondrements?...

- La prospère beauté des campagnes fertiles  
 Au loin remplacera la beauté des forêts.  
 Après des ans, des ans, les antiques guérets  
 145 Feront place aux pavés assourdissants des villes:  
 Où vibraient des chansons, sourdront des clameurs viles;  
 Où bruissaient les pins, sonneront les loups d'or.  
 Au grand mot de "progrès" qui servira d'excuse,  
 Les peuples se fieront à des hommes de ruse  
 150 Qui viendront établir, par leur oeuvre de mort,  
 Le règne de la force et du mercantilisme;  
 Et ce sera l'oubli des siècles d'héroïsme.  
 Mais l'humaine pensée, à l'antique idéal  
 Offrira le retour d'un âge moins pratique.  
 155 Mourant d'avoir cherché le bien-être physique,  
 Les hommes chercheront le bien-être moral.  
 Les brutales laideurs du fer et de la suie  
 Se perdront aux lointains de leur époque enfuie,  
 Et les canons affreux pour longtemps se tairont,  
 160 Car, las de se tuer, les peuples s'aimeront.  
 Puis, les déclin retourneront aux origines,  
 Et la forêt reverdira sur les ruines.  
 Le sort confondra tout dans ses antiques lois,  
 Et tout sera joyeux comme aux jours d'autrefois...  
 165 Et pendant tout ce temps, majestueux emblème,  
 Le Cap Eternité demeurera le même!
- Malgré sa majesté, l'homme le détruirait.  
 Cet atome rampant peut saper cette pierre  
 Imposante et sublime, et réduire en poussière  
 170 Le géant, pour un sou de plus à l'intérêt.  
 Mais nul n'a trouvé d'or à l'ombre de ta gloire:  
 Les morsures des vers rongeurs l'épargneront;  
 O Rocher! ta noblesse évite leur affront.  
 L'affamé cherche ailleurs un gain aléatoire.  
 175 Sphinx des passés perdus, il pose à l'avenir  
 Le problème infini du temps et de l'espace.  
 Il contemple au zénith l'Éternel face à face,  
 Et son terrible nom lui peut seul convenir.
- Dans le déclin des jours, il projette son ombre  
 180 Qui tourne en s'allongeant au loin sur le flot sombre;  
 Depuis midi jusqu'aux ultimes feux du soir,  
 Sur l'onde fugitive il marque l'heure en noir  
 Et compte la naissance et la mort des années.  
 Pour quel monde inquiet, quelles races damnées,  
 185 Pour quels hôtes grinçants, pour quels spectres maudits,  
 Pour quels vieux prisonniers de l'infernal abîme,  
 Cette horloge implacable, éternelle et sublime,  
 Marque-t-elle l'essor des âges infinis!

Celui qui le premier l'a nommé sur la terre,  
 190 Avait de l'être humain mesuré le cercueil,  
 Et, plus haut que l'essor de notre immense orgueil,  
 Habitué son rêve à la pleine lumière!  
 Est-ce toi, vieux Champlain?... Non! la postérité  
 Demande vainement à l'histoire incomplète,  
 195 Quel apôtre, quel preux, quel sublime poète  
 Devant tant de grandeur a dit: Eternité!  
 .....  
 .....  
 Pourtant, il passera! Les mois, les millénaires,  
 Les secondes, les ans, les siècles et les jours,  
 Devant l'éternité coulent d'un même cours.  
 200 L'atome misérable et les célestes sphères,  
 Tout passe, croule, meurt... et le monde et le ciel  
 Ne sont que vanité devant l'Être Eternel,  
 Car le monde et le ciel passeront avec l'heure,  
 Devant le Seigneur Dieu dont le verbe demeure.

## Chant IX

## Le Cap Eternité

Le texte en prose daté août-septembre 1908 (p. 13  
 à 17).

Cependant les courants m'avaient peu à peu  
 entraîné vers le Cap Eternité, et sa masse me  
 menaçait et les pensées grandirent dans mon âme.  
 Quelle image! O merveille! O force, ô majesté!  
 Son sommet où le lierre aux pins royaux s'accroche<sup>19</sup>  
 Se pare le premier des premiers feux du jour  
 Quand le gris matinal couvre tout alentour  
 Car le ciel embellit le front qui s'en approche  
 Pour lui les jours sont plus long..... ant [sic]  
 Qu'en bas, puisqu'il reçoit..... e [sic]  
 ..... e [sic]  
 Le soleil de l'aurore et l'adieu du couchant

---

<sup>19</sup> Ces vers inclus ici dans le texte en prose, sont  
 les premiers jets de l'inspiration du poète. Aux endroits  
 où ces vers avaient été utilisés comme tels dans l'édition  
 de 1919, nous en avons souligné les variantes.

Car le soir..... les heures trop rapides  
Paraissent, un instant dans leur vol s'attarder  
Sur ses hauteurs qu'un rayon d'or vient inonder  
Par dessus le grand mur lointain des Laurentides.

Prolongeant pour sa cime un règne glorieux  
Quand l'ombre règne en bas l'Autre mourant l'embrase  
Et les vieux pins royaux se dressent en extase  
Dans le bouleversement de ces derniers adieux. p. 13

Et plus loin que dans le fleuve, il plonge dans  
le temps — il pénètre plus loin dans la nuit des  
années. Immuable témoin des premiers jours du monde,  
il assiste, témoin pétrifié aux multiples changements.  
Il a vu baisser le niveau de l'eau, il a tout vu  
passer; les animaux préhistoriques, puis sont venus  
les oiseaux et plus tard l'Ours. Après, le sauvage  
dans ses canots d'écorce — puis virrent les pion-  
niers les explorateurs les missionnaires — long-  
temps après les bûcherons qui descendaient sur leurs  
radeaux, puis les grands voiliers, oiseaux noirs aux  
ailes grises et maintenant les blancs cygnes, les  
navires aux ailes fermées qui glissent aux fracas  
de leurs palmes rouges qui fouettent l'onde —  
Les blancs voyageurs qui font retentir l'écho, de  
leurs cris stridents qui s'effectuent sur la terre,  
les hommes, les idées — Rien n'a modifié son aspect.  
Les victoires, les désastres, seulement sa verdure  
change. Le monarque est le même; les rois se trans-  
mettent des couronnes, ici ce sont les couronnes  
qui passent.

105 Vainqueur du noir viellard [sic] ailé qui fauche tout,  
104 Des siècles ont passé sans affliger sa gloire;  
106 A son pied souverain, dans l'onde affreuse et noire  
107 Des siècles sombreront; — il restera debout.

A peine si dans son duel séculaire avec la foudre,  
à de rares intervalles, un fragment de roche se  
détache et tombe comme pour apprendre au fleuve  
la chute des empires. Il se détache et frappe de  
roc en roc — et l'écho répercute le bruit de sa  
chute, comme pour sonner le glas des générations.  
Si quelque débris de siècle en siècle s'est détaché  
pour sombrer dans l'abîme, ce fut pour marquer la  
fin de quelque empire plus grand que les autres,  
effacé du souvenir des hommes. O peuple, oubliés!  
Babylone! Carthage! Ninive! où êtes-vous? Troie!  
où sont tes murs? Et plus loin que dans l'azur,

il s'avancera dans l'avenir, survivant à notre oubli, comme à l'oubli de ceux dont nous ne pouvons prévoir l'origine. Qui sait? que sera-t-il? Quelles humanités se succéderont et après combien de siècles, verra-t-il le grand retour à l'origine, quand la destruction aura passé — reverra-t-il les forêts désertes?

Son ombre qui s'allonge sur le Saguenay tourne et en rend plus sombre l'onde noire. Tout le long du jour il mesure l'heure aux abîmes mystérieux et tout le long des siècles il conte [sic] la naissance et la chute régulière des jours (années). A quels damnés, à quel hôte du noir abîme mystérieux, plein d'effroi: cette éternelle horloge doit-elle compter les siècles accumulés! "Ne pas oublier plus tard, descendus aux Enfers, l'heure par cette ombre. Car l'heure comptée paraît plus lente." Et quoique, devant l'infinité de Dieu, éphémère, il est doublement pour nous l'image de l'éternité, par la continuité de sa forme qui semble perpétuer le moment où il s'est figé et par l'image plus directe et impressionnante de sa cime et de ses bases perdus.<sup>(sic)</sup> Car tout est relatif, les fractions de secondes, les heures, les jours, les mois, les ans, les siècles et les millénaires et les bornes où s'arrêtent notre pouvoir intellectuel et notre calcul — tout cela est la même chose devant l'ÉTERNITÉ. Tout est la même chose aux yeux de l'Éternel. Et, il est là comme un sphynx qui s'avance, les deux pointes de roc sont ses pattes, et l'escarpement son poitrail et son cou. Et sa tête ne se voit pas, et, il possède les secrets terribles et l'homme en frémit.

- 174 Sphynx venu du passé qui pose à l'avenir  
 175 Le problème infini du temps et de l'espace  
 176 Il contemple au Zénith l'éternel face à face,  
 177 Et son terrible nom lui peut seul convenir.

- 188 Celui qui le premier l'a nommé sur la terre  
 189 Avait de l'être humain mesuré le cercueil  
 190 Et (,) plus haut que l'essor de notre vain orgueil  
 191 Habitué son rêve à la pleine lumière  
 192 Et l'admiration... et la postérité  
 193 Demande vainement à l'Histoire muette  
 194 Quel apôtre inspiré quel sublime poète  
 195 A fait sur le géant planer l'éternité. p. 17.

Mais je m'arrache aux méditations, J'aborde au Cap, pour y monter. Je vais aborder dans l'anse où les cailloux éboulés forment chaîne.

## ETABLISSEMENT DU TEXTE

90

## Chant IX

## Le Cap Eternité

Les variantes du manuscrit rédigé par Marie Gill

(p. 59 à 69).

- 2 C'est à l'Eternité que ce cap fait songer; p. 59.  
 13-14 Il y a un paragraphe.  
 88 Mais quand la Mort se heurte au granit éternel, p. 63.

## Chant IX

## Le Cap Eternité

Les variantes du manuscrit écrit par Charles Gill

daté août-septembre 1908 (p. 96 à 101).

- 8 Couronne son sommet compagnon de l'azur p. 96.  
 13 A la terrible et formidable Eternité!  
 13-14 Il y a un paragraphe.  
 15 Il a surgi de terre avant l'humanité  
 20 Il a vu s'accomplir la loi des destinées  
 30 D'étranges vertébrés parcouraient ses versants, p. 96 1/2  
 33 Troublaient la grande paix des bois pleins de mystères:  
 34 Enfin de la forêt conquise à l'animal  
 37 Et qui garde en ses yeux la divine étincelle  
 39 Nargua tous les périls, devint forte et grandit...  
 55 La cime submergée a vu sous ses grands pins, p. 97.  
 56-57 Il y a un paragraphe.  
 60 Et les hommes enfin parurent de nouveau.  
 62 Sillonnant l'onde noire en plongeant l'aviron.  
 118 Quand nous serons par d'autres peuples remplacés, p. 98 1/2  
 128-129 Il y a un paragraphe. p. 99.  
 129 Oh! combien de destin dans l'immense intervalle,  
 130 Se seront abimés sur la pente fatale!  
 135-136 Il y a un paragraphe.  
 137 Planant en sûreté dans les espaces viles.  
 138 Où frôlant calme et fier sur ses ailes rigides  
La surface des eaux sans y laisser de rides?  
 140-141 Il y a un paragraphe.  
 147 Au mot creux de "progrès" qui servira d'excuse, p. 99 1/2.  
 149 Qui sauront assurer dans leur oeuvre de mort  
 155 Mourant d'avoir trouvé le bien-être physique  
 157 Les stridentes laideurs du fer et de la suie  
 162 Mais la forêt reverdira sur les ruines  
 171 Ce vers est remplacé par 173.

- 173 Ce vers est remplacé par 171. p. 100.  
 175-178 Cette strophe vient après le vers 196, p. 100 1/2.  
 196 (175-178) Après ce quatrain on aura:  
Pourtant, devant Celui qui créa la lumière  
Il n'est, au sens profond de la réalité  
Qu'un Jalon du néant dans sa forme éphémère  
Mais il évoque bien pour l'être de poussière  
L'épouvantablement divine Eternité  
Par son granit qui semble éterniser l'instant  
Où s'est éteint jadis le grand four crépitant  
Par sa base dans l'onde insondable perdue  
Et par son front altier qu'enveloppe la vue, p. 101.  
 196 Car tout est relatif; les siècles et les jours  
 197 Les secondes, les ans, les mois, les millénaires. p.101.

## Chant X

## Le Cap Eternité

Les variantes dans le "Scrapbook" n° I, p. 40 à 45.

Ce texte n'est pas daté, et Gill notait que ce chant était le X<sup>e</sup>.

- 8 Couronne son front libre aux confins de l'azur  
 13 A la terrible et formidable éternité.  
 13-14 Il y a un paragraphe.  
 15 Il a surgi de terre avant l'humanité  
 22 Au terrestre destin des choses périssables  
 28 Il a vu tout passer la gloire des cités  
 29 La flore, et l'animal, et l'homme et les empires  
 30 D'étranges vertébrés parcouraient ses versants  
 34 Enfin de la forêt conquise à l'animal  
 35 Le Cap vit émerger l'être à l'âme immortelle,  
 37 Et qui garde en ses yeux la divine étincelle,  
 39 Domina tout, devint plus nombreuse et grandit  
 59 Aux âges disparus les âges succédèrent  
 60 Et les hommes enfin parurent de nouveau.  
 62 Sillonner l'onde noire en plongeant l'aviron  
 85 Donne au vieux roi du fleuve un nouveau diadème  
 87 Sa couronne ennoblit le roi qui le remplace  
 95 Et pour sonner le glas des générations.  
 97 Frôle l'escarpement et tombe dans l'abîme.  
 99 Et l'onde frissonnante emporte dans sa nuit  
 115 Des jours dont le calcul entraîne aux noirs vertiges  
 124 Sur d'autres vanités verseront leurs oublis  
 131-187 Les mêmes variantes que dans le manuscrit de 1908.

- 195 Devant tant de grandeur nomma l'Eternité:  
 195-196 Ibidem le manuscrit de 1908.  
 174 Sphynx venu du Passé qui pose à l'Avenir,  
 196-203 Ibidem le manuscrit de 1908.

Le Cap Eternité (fragments)

Gill devait publier dans Le Terroir six strophes de ce chant sous le titre général du Cap Eternité (fragments). Voici l'ordre de ces vers: 1, 2, 3, 4; 5, 6, 7, 8; 173, 174, 175, 176, 177; 187, 188, 189, 190; 105, 104, 106, 107.

- 5 Plus avant que la sonde, au sein du fleuve obscur  
 174 Sphynx venu du passé, qui pose à l'avenir  
 176 Il regarde au zénith l'Eternel face à face, p. 19.

CHANT DIXIEME

LE REVE ET LA RAISON

Les deux Caps éternels, par différentes voies,  
 Vers les secrets divins élèvent la pensée.

- L'un, comme un escalier somptueux et royal,  
 Offre ses trois degrés qu'une forêt touffue  
 5 Recouvre d'un tapis velouté de sinople.

- Aussi la Trinité, par les degrés du rêve,  
 Facilite au croyant l'ascension du ciel,  
 Convie à la splendeur des extases divines  
 L'âme qui, dans la foi naïve de l'enfance,  
 10 Se contente d'aimer et ne cherche à comprendre.

- L'autre, surgi du noir, monte tout droit aux nues,  
 Rappelant la raison du superbe penseur  
 Qui cherche à prouver Dieu par la philosophie.  
 Tous vos raisonnements, ô jongleurs de mots vides,  
 15 Augmentent son secret insondable et terrible,  
 Et l'éloignent encor de notre entendement!...

La raison des savants nous Le fait pressentir  
 Adorable en Son ciel de mystère et d'étoiles,  
 Mais plus nous le cherchons au texte des gros livres,  
 20 Plus notre esprit se perd dans le néant de l'homme.  
 La raison des savants nous fait désespérer  
 De Le pouvoir jamais comprendre en cette vie.

"Bienheureux, dit Jésus, ceux qui croiront sans voir."  
 Aimons donc, et rêvons, et croyons sans comprendre!  
 25 Le coeur simple et naïf d'un enfant en prière  
 S'embrase aux doux rayons des lumières célestes,  
 Et le grand front ridé du chercheur d'infini  
 S'incline tristement vers l'ombre douloureuse;  
 Plus vaste et plus subtile est notre intelligence,  
 30 Plus noirs s'ouvrent pour nous les abîmes de Dieu!

## Chant XI

## Le Rêve et la Raison

Contrairement à l'édition de 1919, et au manuscrit  
 rédigé par Marie Gill, le poète écrit dans son texte en  
 prose daté août-septembre 1908, Le Rêve et la Raison, chant  
XI<sup>e</sup> (p. 12 et 13).

J'hésite entre les deux; l'un a la majesté  
 serène [sic], l'autre la poésie du mystère. Celui-  
 ci... tourmenté, énormes formes, certes il évoque  
 bien la Sainte Trinité. Tous deux mènent à Dieu;  
 l'un offre ses trois degrés pour faciliter l'ascen-  
 sion céleste. Ses degrés nous invitent à visiter  
 l'azur comme le mystère de la Trinité, convie le  
 croyant aux méditations divines. — Comme le mystère  
 d'où il tire son nom élève plus facilement par les  
 degrés du rêve à l'extase céleste, la pensée du  
 croyant qui ne cherche pas à comprendre avant d'ai-  
 mer. — L'autre venu de la nuit où plonge sa base  
 solide monte tout droit aux nuages, comme la raison  
 du philosophe qui évoque Dieu dans son principe et  
 l'adore, éternel, le sachant nécessaire, infini  
 cause des causes. Car ce mot: Eternité augmente,  
 s'il est possible l'insondable mystère de Dieu,  
 l'éloigne encore des bornes de notre intelligence  
 et par cela même nous le fait pressentir, deviner,  
 plus adorable dans son ombre majestueuse, mais nous

fait désespérer de le pouvoir jamais comprendre, en cette vie. Devons-nous chercher à approfondir, à tout peser à sonder l'inexplicable, chercher par la science, ou plutôt par le coeur et adorer les plus profondes pensées du génie, les plus claires démonstrations de la métaphysique, les plus solides raisonnements de la philosophie (ne démontreront jamais Dieu aussi clairement) — N'approcheront pas du mystère de Dieu autant que la prière naïve et fervente d'un enfant. —

## Chant X

## Le Rêve et la Raison

Les variantes du manuscrit rédigé par Magie Gill

(p. 70 et 71).

- 6 Ainsi la Trinité, par les degrés du rêve, p. 70.  
 13-14 Ce vers doit être intercalé:  
 Et l'adore éternel, infini, nécessaire.  
 15 Augmentant Son secret, secret insondable et terrible,  
 16 Et L'éloignement encor de notre entendement!... p. 71.  
 19 Mais plus nous Le cherchons au texte des gros livres,

## Chant X

## Le Rêve et la Raison

Les variantes dans le manuscrit écrit par Charles Gill daté août-septembre 1908. Vers le 23 mars 1912, Gill écrira le même texte à son ami Louis-Joseph Doucet (p. 91 et 92).

- 13 Qui cherche à prouver Dieu par sa philosophie, p. 92.  
 13-14 Gill intercale ce vers:  
 Et L'adore, éternel, infini, nécessaire.  
 14-30 Ibidem le manuscrit de Marie Gill.

## ETABLISSEMENT DU TEXTE

95

## CHANT ONZIÈME

## VERS LA CIME

Combien d'heures, hélas! trop brèves, sont passées,  
 Pendant que jusqu'à Dieu s'élevaient nos pensées,  
 Et que, dans le repos du jour silencieux,  
 J'enivrais de grandeur mon esprit et mes yeux!

- 5 Le soleil au zénith couronnait sa carrière.  
 Mon rapide aviron troubla la pureté  
 De l'onde chatoyante où jouait la lumière,  
 Et j'atteignis bientôt le Cap Eternité.  
 Dans l'anse où les cailloux éboulés forment chaîne,  
 10 Le rocher moins abrupt me permit d'aborder  
 Près d'un torrent que j'entendais déjà gronder.  
 .....  
 .....  
 J'ai l'orgueil de gravir la cime souveraine.  
 Je veux escalader le fier dominateur,  
 Je veux aller baigner mon front dans ses nuages,  
 15 Côtayer son abîme, éprouver ses orages,  
 Et, plus près de l'azur, m'enivrer de grandeur.
- J'hésite, en parcourant du regard l'âpre pente;  
 Mais le lit du torrent m'indiquant un chemin,  
 J'aventure mes pas au revers du ravin  
 20 Qui, le long du flanc roide, obliquement serpente.  
 Le torrent, par endroits, sur le roc vertical  
 Brise sa nappe d'eau qui tombe en cascabelle;  
 Plus loin, du drap lamé l'écluse naturelle  
 Sous le dôme des pins retient son frais cristal.  
 25 Le torrent me conduit à mi-chemin du faite.  
 Contre la forêt vierge il me faut batailler;  
 Là, grim pant au bouleau quand l'obstacle m'arrête,  
 Ici, me cramponnant au souple coudrier.  
 Et, quoique sans péril, la lutte est belle et rude,  
 30 Plus je m'engage avant dans cette solitude.  
 Il me faut contourner d'énormes rochers roux  
 Que, de loin, j'avais pris pour de simples cailloux;  
 Les buissons épineux où mon pas s'enchevêtre,  
 Les bocages touffus de l'érable et du hêtre,  
 35 M'avaient paru d'en bas un tapis de gazon.  
 Toute une virginale et simple floraison  
 Etale ses couleurs sous l'épaisse ramure.

Je cueille le bluet, la noisette, la mure (sic),  
 Et certain petit fruit rouge et délicieux  
 40 Qui croît en abondance au milieu de la mousse.  
 O pins harmonieux, comme votre ombre est douce!  
 Je dîne en un palais où dîneraient les dieux:  
 Ma nappe immaculée est un fragment de marbre,  
 Mon cellier est un lac endormi sous les bois,  
 45 Et l'écorce argentée est la coupe où je bois.  
 Un rêve musical frissonne dans un arbre  
 Où d'invisibles chœurs gazouillent un concert.  
 Dans ma coupe d'écorce, au ruisseau qui murmure,  
 Une dernière fois je puise l'onde pure,  
 50 Et, convive poli, quand finit le dessert,  
 Je bois à mon hôtesse, à la grande Nature.

Le souci d'arriver abrège mon repos.  
 Je reprends, maintenant plus fort et plus dispos,  
 A même la forêt l'interminable lutte,  
 55 Car déjà le soleil penche vers son déclin,  
 Et je crains que la nuit ne m'arrête en chemin.  
 Je me hâte; l'écho sonore répercute  
 Tantôt le craquement des branches sous mes pas,  
 Tantôt le bruit plus sourd d'une pierre ébranlée.  
 60 Il me semble parfois que je n'atteindrai pas  
 La cime toute bleue et de pins dentelée,  
 Qui toujours se dérobe et paraît au regard  
 Toujours de plus en plus hautaine et reculée.  
 L'heure rapide passe; et je songe: — "Il est tard!  
 65 Je suis bien las!... Pourtant, ô cime inaccessible,  
 Ce qui dépend de nous en ce monde, est possible!  
 Tu fuis! En m'épuisant, vers toi je suis monté;  
 Ma force m'abandonne, et tu fuis à mesure;  
 Mais, ô cime orgueilleuse, il est dans ma nature  
 70 Un pouvoir en réserve, et c'est la volonté!"

La dure ascension de nouveau recommence:  
 Je grimpe de biais le long du flanc immense,  
 Harassé, haletant, et m'aidant de mes bras  
 Quand d'un plan vertical j'entreprends l'escalade,  
 75 Ou que des arbres morts l'inextricable amas  
 Se dresse devant moi comme une barricade.

Partout, le blanc bouleau, le tremble, le sapin,  
 Et l'érable sacré, le hêtre, l'épinette,  
 Et le vieux chêne aussi mêlent leur silhouette  
 80 Que, çà et là, domine un gigantesque pin...

Le soleil flamboyant vers l'horizon s'incline;  
 Voici bientôt venir la minute divine  
 Où tout va se parer de son poudrolement d'or.

## ETABLISSEMENT DU TEXTE

97

85 Tout se tait dans les cieux. J'approche de la cime,  
Et mes pas, les premiers, foulent ce lieu sublime!  
Deux mamelons boisés m'en séparent encor:

Je vole à son assaut; enfin, je vais l'atteindre!...  
J'y parviens! Il est temps, car le jour va s'éteindre.  
Mais autour du sommet se dresse un vert rempart;  
90 La couronne des pins, des cèdres et des ormes,  
A ses fleurons altiers arrête mon regard.

Sur le granit poli des chauves plate-formes,  
Par mon ombre vers l'Est loin de moi précédé,  
Je cours vers un plateau rugueux et dénudé  
95 D'où rien ne rétrécit le solennel espace.  
Le vaste écartement de l'angle que j'embrasse  
Entraîne ma pensée au seuil de l'Infini.

Sous les rayons dorés, les montagnes sereines  
Jusques à l'horizon développent leurs chaînes  
100 Dont l'orgueilleux profil enfin s'est aplani,  
Et, ruban satiné, s'allonge sous la nue,  
Comme pour défiler, au fond de l'étendue,  
Devant le sceptre d'or de quelque majesté  
Régnant sur la lumière et sur l'immensité.  
105 Serait-ce une féérique illusion des choses?  
Ou bien, dans le recul des solitudes roses,  
Par delà l'Océan des monts échelonnés,  
Les sommets glorieux se sont-ils prosternés?  
Devant tant de grandeur, la main de Dieu m'écrase.

110 J'entre en communion dans cet immense amour  
Qui monte de la terre au soleil qui l'embrase.  
Je suis pris du vertige où défaille le jour;  
J'éprouve la splendeur de sa brève agonie.  
Parmi les frissons d'or de la limpidité,  
115 Mes sens extasiés vibrent en harmonie  
Avec la chatoyante et magique beauté  
De tout ce que le coeur par les yeux peut comprendre!  
Et comme sur le monde où la nuit va descendre,  
Dans mon être attendri passe un tressaillement.

120 Aux suprêmes rayons de la mourante flamme  
En moi je sens pâlir la lumière de l'âme,  
Et je tombe à genoux près de l'escarpement.

## ETABLISSEMENT DU TEXTE

98

## Chant XII

## Vers la Cime

Le texte en prose écrit en août-septembre 1908.

Remarquons que dans ce manuscrit Vers la Cime est le chant XII<sup>e</sup> et non XI<sup>e</sup> comme dans le manuscrit rédigé par Marie Gill et l'édition de 1919 (p. 18 à 20).

Le rocher moins escarpé m'a permis d'aborder près d'un torrent que j'entendais gronder sous les arbres. Je frémissais de joie et d'orgueil à l'idée que j'allais gravir le fameux rocher, que j'allais côtoyer ses abîmes et baigner mon front dans ses nuages, et voir le Canada du bout de sa grandeur, Mais en toisant le géant, mon regard s'épouvante. J'hésite devant l'effrayante pente, mais le lit du torrent m'indique un chemin et j'aventure mes pas au revers du ravin qu'il creuse le long de la montagne, car il ne descend pas en ligne droite mais en décrivant une longue courbe à même le flanc gigantesque. Par endroits, il plonge, vertical, brisant sa nappe d'eau qui tombe en cascabelle. Plus loin, l'écluse naturelle d'un éboulis retient son frais cristal sous le dôme des ormes et des pins. Ainsi suivant d'assez près le cours du torrent, je me rapproche à mi-chemin du sommet.

Jusque-là, j'avais eu assez beau, mais c'est alors que la lutte commence. A tout instant, je me trouvais en présence de rochers escarpés, de hautes murailles que d'en bas j'avais pris pour des cailloux faciles à contourner ou à escalader et ce tapis vert que d'en bas j'avais pris pour la mousse était la cime touffue des ormes, des hêtres, des bouleaux. Je me pratiquai un chemin en bataillant contre les obstacles de la forêt. Ailleurs parmi les arbustes et les fleurs champêtres dans le sous bois verdoyant et plein d'essences, ici me cramponnant au souple coudrier le long d'un précipice, là grimant au fut argenté d'un gros bouleau. Je montais toujours dans le calme religieux de la forêt. Je n'entendais que le bruit de mes pas sur les branches mortes à travers toute une floraison virginale et sauvage j'avançais. Il y a là beaucoup de bluets, et des graines rouges, en grappes délicieuses qui poussent dans la mousse,

et des cerises et des framboises. Je me dirige maintenant vers l'escarpement. J'aperçois [sic] le sommet à travers les branches. Il me semble que je ne l'atteindrai jamais. Cette fois je repars à même le versant. La mousse qui recouvre la roche glisse sous moi. Ailleurs il faut franchir au saut de redoutables crevasses, faire maint détour... et toujours le sommet entrevu entre les branches semble inaccessible, sous bois, à travers la feuillée quelque rayon filtré faisait étinceler le mica dans les roches. Je me suis d'abord trompé de voie et j'arrive sur un mamelon, mais je redescend et reprends par ailleurs, bien déterminé. p. 19.

Souvent dans cette escalade il faut autant se servir de ses bras que de ses jambes, et il faut se hisser le long des écarts en grimpant aux arbres. Il est de frais ombrages près de ce ruisseau capricieux qui par endroit se repose, des lieux charmants et gracieux. p. 20.

## Chant XI

## Vers la Cime

Les variantes du manuscrit rédigé par Marie Gill

(p. 74 à 80).

- 2 Pendant que jusqu'à Dieu s'élevaient mes pensées, p. 74.  
 5-6 Le vers suivant fut intercalé:  
Déjà midi, pensais-je, ô jour trop éphémère!  
 11 Près d'un torrent caché que j'entendais gronder  
 Dans ce vers, caché fut rayé et remplacé par déjà.  
 25 Le chemin me conduit à mi-hauteur du faite, p. 75.  
 26 Mais contre la forêt il me faut batailler:  
 44-45 Ce vers fut intercalé:  
Et d'écorce argentée est la coupe où je bois. p. 76.  
 45 Un rêve harmonieux frissonne dans un arbre  
 51 Mais le souci de l'heure abrège mon repos. p. 77.  
 61 Qui toujours se dérobe et semble à mon regard  
 63 Un moment je m'arrête et je songe: "Il est tard!"  
 71 Je grimpe en biaisant le long du flanc immense, p. 78.  
 76 Partout, le bouleau blanc et le sombre sapin,  
 77 Et l'orme au parasol, et la noire épinette,  
 80 Mais déjà le soleil à l'horizon s'incline;  
 83 O douce émotion! J'approche de la cime,  
 88 Mais tout autour de moi se dresse un vert rempart; p. 79.  
 93 Je puis gagner sans peine un point plus dénudé,

- 94 D'où mon regard ravi s'enfonce dans l'espace.  
 95 L'immense écartement de l'angle qu'il embrasse.  
 104 Est-ce féerique illusion des choses?

## Chant XI

## Vers la Cime

Les variantes dans le "Scrapbook" n° I, p. 36 à 40.

Il s'agit d'un texte dactylographié qui a dû servir à l'édition de 1919. Ce chant correspond littéralement au manuscrit de Marie Gill, excepté:

Le chant commence au vers 5.

- 78 Et le vieux chêne aussi dressant leur silhouette  
 107-108 Il y a un paragraphe.

## CHANT DOUZIEME

## LA FOURMI

- Quand je me relevai sur le Cap légendaire,  
 Il projetait une ombre immense au roc voisin;  
 Plus le disque écroulé penchait vers son déclin,  
 Plus l'ombre s'allongeait tout au loin sur la terre.  
 5 Couvrant gorges et monts, ce voile violet  
 En deux plans bien tranchés partageait l'étendue:  
 Déjà l'aile du Soir à droite frissonnait;  
 Jusqu'aux derniers confins où pénétrait la vue,  
 A gauche, tout vibrait dans le ruissellement  
 10 De l'or et du rubis répandus comme une onde:  
 Le Cap et le Soleil se disputaient le monde,  
 Et Dieu les regardait du haut du firmament.
- Rien ne venait troubler le vespéral silence;  
 Nul bruit n'inquiétait l'enchantement des yeux;  
 15 Ni le bruissement des pins harmonieux,  
 Ni les soupirs des flots perdus dans la distance.  
 J'ai penché vers le sol mon front humilié  
 Devant la vision splendide, et j'ai crié:  
 — O Nature, ô rayons, ô sidéral prodige!  
 20 Que devient ma fierté d'être un homme, et que suis-je?  
 O combat solennel d'un astre et d'un sommet,  
 Je rentre dans ma cendre où mon orgueil s'effondre!

- Mais comme si la Terre eût voulu me répondre,  
Une fourmi survint qui traînait un bluet.
- 25 J'ai compris, Elle ancrait au fruit ses mandibules,  
Tirait de ci, poussait de là, cambrait son corps;  
Le mouvement triplait ses pattes minuscules.  
Bientôt, sur l'âpre sol, l'insecte à bout d'efforts,  
Pour traîner son bluet déployant du génie,
- 30 Inclinaut un brin d'herbe en travers d'un gravier,  
Et le fardeau roulant cédait à ce levier...  
Les choses s'endormaient dans leur paix infinie.  
Pendant que le soleil mourait splendidement  
J'ai drapé mon néant dans mon âme immortelle,
- 35 Et j'ai dit au soleil: — Eblouissement d'or,  
Autant que ta splendeur une pensée est belle!  
Par delà ton éclat plane son fier essor;  
Et ton scintillement, dans la nuit froide et noire,  
Pénètre moins loin qu'elle au fond de l'avenir,
- 40 Car tes feux pâliront avant le souvenir  
Que mon âme éblouie emporte de ta gloire!  
Et j'ai dit au Rocher: — Devant toi j'ai frémi;  
Mais le regard divin contemple en paix ta pierre,  
Et ton dôme effrayant, vu de l'ultime sphère,
- 45 Ne paraît pas plus haut que cette humble fourmi!  
.....  
.....  
J'avais vu le fronton se parer de l'aurore  
Avant qu'elle eût brillé sur les monts d'alentour;  
Aux rayons du couchant, je revoyais encore,  
Sur le même granit se prolonger le jour.
- 50 Moment prodigieux! les heures trop rapides,  
Dans leur fuite éternelle ont paru ralentir;  
Et le soleil mourant, avant de s'engloutir,  
Par delà le grand mur lointain des Laurentides,  
Déposa sur la cime un baiser lumineux;
- 55 La pierre rutilait, couverte de topaze,  
Et les vieux pins royaux se dressaient en extase  
Dans l'éblouissement de ces divins adieux!  
.....  
.....

## CHANT XIII

## La Fourmi

Dans le texte en prose ce chant est le XIII<sup>e</sup> et non le XII<sup>e</sup> comme dans le manuscrit de Marie Gill. La Fourmi date du mois d'août-septembre 1908 (p. 21 et 22).

Vaste Océan de sommets, de vallons et d'abîmes.  
 — C'était l'heure où le soleil descend dans la pourpre occidentale. J'avais atteint le point le plus élevé, mais il était tout boisé d'arbres touffus qui étouffaient le regard. Je gagnai rapidement le promontoire. Sur les chauves plate-formes [sic] granitiques d'où le spectacle est inoubliable. Étendue! Espace! Le regard (œil) plonge pardessus les montagnes, en découvre d'autres échelonnées, s'enfonce par delà le cours de la rivière Sainte Marguerite encaissée dans ses hautes rives et, s'étend plus loin, après s'être reposé sur de larges vallées onduleuses, (s'étend jusqu'à) découvre encore de nouvelles crêtes et va s'arrêter émerveillé sur la ligne bleue des chaînes lointaines qui ferment enfin cet horizon féérique. En bas le Saguenay, nappe paisible entre ses rives accidentées. J'y arrivai au soleil couchant. L'ombre du cap s'allongeait sur la Terre et partageait l'étendue. D'un côté tout était gris; de l'autre tout était rouge et or: Le Cap et le Soleil se partageaient le monde. Et tout était silencieux. Les soupirs du fleuve ne s'entendaient pas. Humilité devant tant de splendeur, j'ai crié: O Nature! O rayons d'or! que suis-je devant vous! O lutte d'un astre et d'un sommet, je m'incline et j'admire!... Mais comme si la Terre eût voulu me répondre, je vis une fourmi. Elle traînait à grand peine un bluet, se cambrant, tirait, poussait... tant et si bien que n'en pouvant plus, à bout d'efforts, elle eût une idée géniale, et d'un brin d'herbe appuyé sur un caillou, fit un levier. Et le bluet roula. Et moi, je regardais la petite fourmi dans la poussière pendant que le Soleil et le Cap se disputaient le monde. Et je me suis dit: — O dôme épouvantable, vu d'en haut, ne serait pas plus grand que cette petite fourmi, et cet astre n'est pas plus éblouissant qu'une pensée, et ses rayons pâliront avant le souvenir qu'elle emportera de lui. 20

20 "Charles Gill, écrit Albert Laberge, parle de

## ETABLISSEMENT DU TEXTE

103

## Chant XII

## La Fourmi

Les variantes du manuscrit rédigé par Marie Gill.

33-34 Sont intercalés entre ces vers:

En face de grand Cap qui lui masquait la terre, p. 81.  
La petite fourmi luttait dans la poussière,  
Et Dieu la regardait du haut du firmament!

## Chant XI

## La Fourmi

Les variantes du manuscrit écrit par Charles Gill.

On doit remarquer que ce chant en vers est le XI<sup>e</sup> et non le XII<sup>e</sup>. Bien que ce manuscrit date d'août-septembre 1908, ces vers furent écrits vers le mois de février 1909 (p. 81 et 84).

- 1 Quand je parvins au bord du fronton légendaire, p. 111.  
 33-34 Ibidem le manuscrit de Marie Gill.  
 45-46 L'ordre des vers est interverti et on a:  
 50 Voici venir le soir; les heures trop rapides  
 51 Paraissent un moment dans leur vol s'attarder.  
Pour le sommet qu'un rayon d'or vient inonder,  
 53 Par dessus le grand mur lointain des Laurentides,  
 49 Prolongeant pour le Cap son règne glorieux,  
 52 Avant de l'engloutir l'astre mourant l'embrace;  
 56 Et les vieux pins royaux se dressent en extase,  
 57 Dans l'éblouissement de ses derniers adieux. p. 113.

---

l'idée d'un beau suicide, un beau geste, plonger du Cap Eternité dans le Saguenay." Archives d'Albert Laberge, collection du Centre de Recherches en Littérature canadienne-française.

## La Fourmi (fragments)

Dans Le Terroir du mois de mars 1909, p. 65 à 67, Gill devait publier des fragments de ce chant. Il divisait ses strophes par groupes de douze vers.

1 Vers le soir, je parvins au fronton légendaire, p. 65.  
 33-34 Ibidem le manuscrit de Marie Gill.  
 46-47 Gill plaça ces vers au début de son poème:

Son sommet, où le lierre au pin s'accroche,  
 Se pare le dernier des derniers feux du jour,  
 Car le ciel embellit le front qui s'en approche.  
 Alors que sur les monts étagés alentour  
 Règne déjà la nuit, les heures trop rapides  
 Paraissent un moment dans leur vol s'attarder  
 Pour le géant qu'un rayon d'or vient inonder.  
 Par dessus le grand mur lointain des Laurentides,  
 Prolongeant pour le Cap son règne glorieux,  
 Avant de s'engloutir l'astre mourant l'embrase;  
 Et les vieux pins royaux se dressent en extase  
 Dans l'éblouissement de ses derniers adieux. p. 65.

Ce sommet qui en 1909 inspirait ces derniers vers d'une envolée peu commune, ce même sommet devait en 1912 porter le poète vers des idées bien noires et bien morbides. D'après Albert Laberge, c'eût été un "Beau Suicide" pour Gill que de se jeter du haut du Cap Eternité dans les sombres eaux du Saguenay.

Si nous excluons Les Stances aux Etoiles qui datent de 1899, c'est ici que devrait se terminer Le Cap Eternité, puisque les autres chants ne comprennent que des ébauches littéraires rédigées en prose. Toutefois ces quelques pages boiteuses suffisent à nous montrer ce qu'aurait été le poème s'il avait été terminé.

## CHANT QUATORZIEME

FRANCE (p. 23 à 26)

Cependant le soleil était disparu derrière les lointaines montagnes. Depuis quelques instants j'observais la forme d'un beau nuage rose, l'ombre de la terre sur l'atmosphère, gigantesque arc plus sombre... lorsque soudain j'entendis frissonner derrière moi, et un léger craquement de branches mortes, mais si doux, si léger que semblable à celui qu'aurait pu faire un souffle. Je me retournai. C'était la dame bleue, la déesse aux fleurs de lys d'or. La vieille France, auguste et vénérable. Je me jetai à ses pieds; elle me releva avec douceur et me pressa sur sa poitrine. — (ici le texte est écrit en sténographie)

Sa taille était haute. Une tunique blanche couleur de ses bras, et sans manches et un ample manteau d'azur couleur de ses yeux à fleurs de lys d'or sur ses épaules. Elle ceinte d'un glaive et son large front était couronné d'un diadème. Et son regard était doux, et son sourire était la grâce et cela contrastait avec la force majestueuse de son port. Mais comme il était ferme le modelé de cette lèvre si gracieuse dans le sourire. Tu m'as contristée [sic] par tes doutes et je t'avais dit que je ne serais plus à toi et de ne plus m'évoquer au point du jour, mais tu es venu à moi. Tu me retrouvera [sic] (p. 23) toujours sur les sommets, ce promontoire s'avance, debout dans la lumière, surgi des eaux noires, tu me trouveras toujours à l'avant garde. Jusqu'ici tu m'as vue dans l'aurore, ici je viens au crépuscule du haut de ce granit éternel. Je regarde, je contemple au couchant ces immenses domaines, cet empire sur lequel (mon soleil) aussi (s'est) éteint. (couché) Mais comme celui qui vient de disparaître éclaire encore par ses rayons réfléchés par l'atmosphère, l'étendue, la plaine et les montagnes — les rayons de ma gloire passée éclairent encore le ciel de ce pays et, o prodige, leurs vibrations se continuent et la nuit ne vient pas et moi je viens ici pleurer dans la gloire du crépuscule, voir si ces rayons de fidélité de tradition, de piété filiale et d'honneur ne s'éteignent pas et je mets mon âme dans les regards que je promène d'ici jusqu'aux limites que tes yeux mortels ne peuvent découvrir. Et ces frissons de l'âme passent sur la plaine et les

vibrations de la douce lumière ne s'affaiblissent pas, étaient et sont toujours en harmonie avec l'âme du peuple parfois un nuage couvre la plaine et la menace de son ombre quand les grands célérats de la politique ont surpris son ignorance et sa bonne foi (p. 24) mais le nuage se dissipe bientôt. Ah! bon peuple! Ah! grande foi! car il lui est plus facile de résister à l'infamie de ses traîtres qu'à la domination de ses vainqueurs. C'est une pensée qui t'a conduit ici, ami tu trouveras toujours la France sur les sommets de la pensée et dans le rayonnement de la beauté. Je vois dans le lointain ces plaines fertiles du Lac St-Jean où peut se développer un peuple. La nature a donné à ces rochers le caractère des Thermopyles [sic]; qu'un peuple libre et courageux grandisse à leur ombre! — Souvent dans les jours tristes et pâles de l'automne dans les tourbillons des feuilles mortes je passe comme un deuil et quand tu entends crier la forêt, geindre les ormes, sangloter les érables qui se fracassent et gémir éperdument la grande voix majestueuse des pins, c'est l'âme de la vieille France que tu entends et ce sont des regrets qui sanglotent qui crient et qui gémissent. Je viens ici dans le crépuscule (Pour l'évocation je venais dans l'aurore; pour la réalité je viens au crépuscule. Par la littérature vous resterez. Qu'importe les couleurs des contes et... c'est la langue et un peuple. L'âme... par les lettres. Cette âme est là, mais... hélas... Il entre dans leur système des vendus de ne pas s'apercevoir que il est humble d'unir ici des chants de la Patrie... foulés aux pieds. etc... Et si tu m'aimes, écris ce poème que ensemble nous avons rêvé, décris les lieux que j'ai parcourus avec toi, souffre... etc... (Terroir) pour la France d'abord et pour l'humanité... La Pensée... douloureux... rayon d'Infini. (Une de la famille de colons à l'anse St-Jean.. elle parle, me dit ce qu'elle voit et entend... et soudain s'arrête... elle pleurait) c'est par les chansons qu'on chante aux petits pour les endormir, les rondes enfantines et les grands vers...

Que les anges de Dieu protègent ta pensée!

J'emportai dans mon coeur ces paroles ailées.)

mais la nuit ne régnera pas sur vous! continuez à grandir. Je viendrai bientôt dans une double aurore saluer le soleil qui se lève sur vos moissons, et le rayon sacré qui marquera l'accomplissement de vos destinées. Ainsi parlait la France immortelle

et sacrée. Et moi depuis quelques instants je retenais mes sanglots mais quand elle parla de la double aurore je me prosternai le front dans la poussière (p. 25) et je saisis la traîne du manteau bleu et mes baisers s'y mêlèrent, à mes larmes... puis je la vis s'évanouir et disparaître entre mes doigts crispés. Alors je relevai le front. La France était disparue. Les premières étoiles brillaient dans le ciel serein. L'ombre tombait sur le silence et la solitude. Un air tiède montait des ondes endormies. Un oiseau solitaire vint se percher sur l'aigrette flexible d'une épinette noire, et le poids de son beau petit corps allongé fit osciller l'aigrette, et au berce-ment des oscillations harmonieuses et lentes, il entonna l'adieu du jour. (p. 26)

## Chant XIV

## France

Nous avons ici quelques vers de Gill: ces vers figurent dans le manuscrit qui date des mois août-septembre 1908 (p. 121 1/2 et 122).

- 1 Son frêle corps fit osciller le frêle appui
- 2 L'appui ploya sous le frêle fardeau
- 3 Sur le faite élançé d'une noire épinette
- 4 Au bercement inspirateur des harmonies
- 5 Aux doux fléchissements des harmonies.
- 6 Et le petit oiseau solitaire du Soir
- 7 Vint se percher sur le sommet d'une épinette
- 8 Il chanta. Les oiseaux parlent à qui?
- 9 Il chanta ses notes pures, cristallines, aussi
- 10 Pures que le ciel limpide avec elles s'harmonisaient
- 11 Aussi lumineuses et vibrantes que les rayons roses
- 12 Saupoudrés d'or; cristallines, filées, se prolongeant et
- 13 S'éteignant comme à regret dans cette pureté lumineuse
- 14 Et j'écoutais et je n'ai pas compris et j'ai pensé:
- 15 Qu'est-ce que les oiseaux ont à dire au bon Dieu!

Les variantes de ces mêmes vers.

Alors, au bercement rythmique de l'aigrette,  
Comme s'il eût voulu se plaindre à l'au delà,  
Le beau poète ailé tendrement modula  
L'adieu de la lumière et de la noble Dame.

Les concerts éplorés qui vibrent dans mon âme,  
Et qui, pour s'exprimer, n'ont point trouvé d'accents;  
Tout ce qui chante en moi, tout ce que je ressens  
Pour les grands souvenirs et les gloires passées,  
Tout ce qu'un coeur ému peut mettre en un adieu,  
15 Le petit oiseau gris le disait au bon Dieu!

Longtemps, je l'écoutai, songeur; et mes pensées  
S'envolèrent au ciel avec ce chant d'amour  
Qui pleurait le regret de la France et du Jour.

## CHANT QUINZIEME

LA VISION<sup>21</sup>

Le texte en prose écrit en août-septembre 1908  
(p. 25 à 29 1/2).

Alors je restai là, je me sentis terriblement  
seul sur le promontoire dans l'effrayant mystère  
des solitudes. Mon âme était toute gonflée de la  
France. Les bruits apaisés montaient d'en bas,  
indistincts. Oui maintenant mon désespoir était  
passé! Je me sentais une flamme sublime d'idéal  
au coeur maintenant j'avais un but sacré à accom-  
plir dans ma vie! Oui! J'allais contribuer avec  
la dernière énergie avec toute la suprême énergie  
dont mon style serait capable en suppliant par le  
coeur et par l'amour aux faibles lumières de mes  
talents... J'allais contribuer dans des proportions  
infimes, il est vrai, mais faire mon possible, à  
l'accomplissement des destinées françaises en le  
Nouveau Monde! Et loin d'être écrasé par la tâche  
écrasante de chanter en vers dignes d'elle les  
gestes de la France sur les rives du Saint-Laurent  
et de décrire les larges horizons, les incomparables  
et grandioses beautés de mon pays, je me suis senti  
grandir, car (j'ai compris que l'amour m'élevait  
jusqu'à mon sujet. J'allais m'y jeter éperdument  
de tout mon être.) Je laisserais passer le souffle  
de l'héroïsme dans les cordes de mon luth, le  
souffle éolien du passé et les (p. 25 1/2) grandes

<sup>21</sup> Ce chant existe à l'état de prose seulement.

brises du large fleuve. La France a un rôle civilisateur à accomplir dans l'histoire de l'Humanité. Elle a toujours été à l'avant garde des grands mouvements, des gestes nobles et des dévouements. Presque toutes les grandes idées qui ont agité le Monde se sont épanouies sous son ciel — plusieurs ont été mises en pratique par des nations plus pratiques — mais c'est du coeur de la France qu'elles viennent. Eh bien, nous sommes, sur ce sol du Nouveau Monde les dépositaires de ces trésors sacrés. Trop faibles encore pour nous hisser au piédestal de notre destin, nous sentons bien en nous l'âme de la France. En nous revivent les multiples éléments de sa force généreuse et il faudra bien que tôt ou tard ici chante l'âme française. Presque toutes les vieilles provinces de France ont vu jadis s'éloigner leurs (p. 27 1/2) enfants pour notre monde mystérieux. Ici revivent par le nom par les traditions par les types par les caractères par l'âme de la Bretagne, la Normandie, le Saintonge, le Poitou, la Bourgogne, l'Auvergne, la Gascogne, l'Anjou, la Picardie, et la Vendée et la Touraine, et la Champagne, et la Lorraine. Eh! bien! il faut que cette France vive! Et s'il est vrai que la littérature que les poèmes sont pour beaucoup dans la conservation des traditions, eh bien je mettrai toute mon âme à écrire un de ces poèmes. (p. 28 1/2).

Je fis quelques pas sur la pierre déserte; je ne tenais pas en place. Les bruits du fleuve montaient en rumeurs etc... il me semblait que je planais sur le monde. Alors j'eus le plan de mon poème. J'en conçus les grandes lignes d'abord, puis les développements. Un instant tout fut présent à mon esprit. Alors une fierté sublime passa dans mon être et j'ai senti que j'étais devenu (grand) moins petit. (p. 29 1/2)

## CHANT SEIZIEME

RESSEMBLANCE<sup>22</sup>

Le texte en prose écrit en août-septembre 1908  
(p. 29 1/2 et 30).

Je planais et eus la vision du Saint-Laurent, comme si vu de très haut // Les lacs; le parcours du ruban vert... et jusqu'à l'Océan. Tout cela m'apparut dans la magie de l'extase. Oui. Je te chanterai fleuve, car tu nous ressembles. Le destin l'a voulu (ici le poème "Ressemblance") et après: "le peuple enseveli près du grand fleuve mort," —: Je veux chanter ce fleuve et célébrer ce peuple, j'irai depuis les miroirs d'étoiles à l'océan et je décrirai ce que j'aurai vu et j'appellerai dans l'aurore et dans le crépuscule l'ange majestueux la belle dame au manteau fleur de lysé pour évoquer les héros et les martyrs et je sentirai l'épopée frissonner près de moi et la dame me dira les grandes actions. (p. 29 1/2) "Ah! Cap Eternité, c'est que maintenant mes souvenirs me reviennent, mais des bons, l'art m'a guéri et c'est en chantant que j'oublierai... Tu m'as frappé dès l'enfance... Je reconnais ces lieux ou [sic] j'étais venu etc. Quand j'étais enfant, mon grand-père m'a conduit en face de ton imposant spectacle. Comme la foule se pressait sur le pont, il m'éleva dans ses bras. Toujours ce souvenir m'est resté. La première fois que j'ai élevé mon front devant la grandeur, j'ai aperçu ta cime. La première fois que j'ai regardé par dessus les têtes, la foule des hommes, la grande nature muette, ça été pour contempler ton granit, Et plus tard bohème, peintre, vagabond, j'ai planté la tente à ton flanc; J'installais mon chevalet dans la barque devant toi, mais je rêvais au lieu de peindre — et la barque qui portait la toile blanche voguait au gré des brises et des courants devant ta majesté. C'est encore devant toi que, au lieu de m'arrêter à la forme extérieure, la ligne et la couleur, la nature m'a parlé un plus profond langage que celui de la couleur et de la forme. Devant l'impossibilité de te peindre, j'ai

---

22 Ce chant existe à l'état de prose seulement.

## ETABLISSEMENT DU TEXTE

111

éprouvé le besoin de traduire mes impressions; il fallait que je crie mon admiration et j'ai voulu écrire. Tu m'as sacré poète; mais maintenant je reconnais, comme autrefois devant ma toile, que je suis au dessous et que je n'exprime pas ce que tu m'as mis dans l'âme." (p. 30)

(Chant XVII)

## STANCES AUX ETOILES

Etoiles! tourbillon de poussière sublime  
Qu'un vent mystique emporte au fond du ciel désert,  
A vouloir vous compter, notre calcul se perd  
Dans le vertigineux mystère de l'abîme.

5 Etoiles, tourbillon de poussière sublime!

Le puissant télescope ouvre son oeil en vain.  
Vous n'avez pas livré le secret de votre être,  
Et nous vous admirons sans pouvoir vous connaître,  
Quand descend dans le soir votre rêve divin.

10 Le puissant télescope ouvre son oeil en vain!

Yeux d'or indifférents aux frêles destinées,  
Des peuples ont sombré dans le fatal remous,  
Avant que vos rayons égarés jusqu'à nous  
Aient franchi la distance en des milliers d'années.

15 Yeux d'or indifférents aux frêles destinées!

Vous planez sur la Mort, vous planez sur l'oubli.  
Le Temps emporte tout, le siècle comme l'heure;  
Tout se perd, tout s'écroule... et votre aspect demeure  
Tel qu'il le fut jadis pour maint enseveli.

20 Vous planez sur la Mort, vous planez sur l'oubli!

Vous hantez le silence altier des solitudes.  
O points d'or qui veillez en des gouffres muets  
Où les clameurs d'en bas ne bourdonnent jamais,  
Vous ignorez le cri des viles multitudes.

25 Vous hantez le silence altier des solitudes!

- Vous brillez dans mon coeur autant que dans la nuit.  
— O merveille des cieux, tu tiens là tout entière! —  
J'y garde vos reflets comme en un sanctuaire,  
Et plus d'un noir chagrin devant eux s'est enfui.
- 30 Vous brillez dans mon coeur autant que dans la nuit!
- Phares de l'Infini, vous éclairez mon âme!  
Votre immense problème atteint l'Éternité;  
Vous me révélez Dieu par votre majesté:  
Je vois luire son nom dans vos disques de flamme.
- 35 Phares de l'Infini, vous éclairez mon âme!
- Oh! guidez-vous les morts dans leur envol vers Dieu?  
Mon esprit, délivré du fardeau périssable,  
S'engloutira peut-être en l'ombre irrévocable,  
Ignorant de sa route après l'ultime adieu.
- 40 Oh! guidez-vous les morts dans leur envol vers Dieu?
- Je t'adore, ô splendeur des étoiles sans nombre!  
Elevant ma pensée à ton niveau géant,  
J'ai vu l'âme immortelle et nié le néant,  
Car, à te contempler, j'ai grandi dans mon ombre!...
- 45 Je t'adore, ô splendeur des étoiles sans nombre!

## Chant XVII

## Stances aux Etoiles

Ces Stances aux Etoiles comptent parmi les premières poésies de Charles Gill<sup>23</sup>. Ce texte en prose est donc

<sup>23</sup> On retrouve ces Stances de Gill dans: le manuscrit Les Etoiles Filantes, troisième partie, En Haut, p. 66-68; dans le "Scrapbook" n° II, p. 7, col. 1 et 2; le titre figure dans La Presse, 11<sup>e</sup> année, n° 173, livr. du 26 mai 1899, p. 7, col. 3, où l'on publie le programme de la séance publique de l'École littéraire de Montréal; l'on complimente les Stances de Gill dans La Presse, 11<sup>e</sup> année, n° 174, livr. du 27 mai 1899, p. 7, col. 3 et 4; sont publiées dans La Patrie, 21<sup>e</sup> année, n° 78, livr. du 27 mai 1899, p. 9, col. 3; dans Les Débats, 1<sup>re</sup> année, n° 25, livr. du 20 mai 1900, p. 8, col. 1; enfin dans Les Soirées du Château de Ramezay, p. 136-137.

postérieur aux vers (p. 26 et 27).

J'avais soif d'Infini; les émotions de la nuit et celles du jour m'avaient stimulé plutôt que brisé. Les plus brillantes étaient déjà éclatantes. Je saluai d'abord Saturne le pâle qui planait dans la balance et le tison de Mars devant le Sagitaire et l'éclatante Vénus à l'occident, dans les Poissons. Puis l'ombre augmenta et toutes les étoiles connues et visibles sans cristal se montrèrent et je les saluai dans mon âme et j'en nommai plusieurs en moi-même que j'évoquai. Mais mes yeux rencontrèrent les yeux de la nuit, les étoiles. Alors je cessai d'être pierre, mais pour devenir une âme (plus loin je me coucherai dans les fougères touffues) pour voir une à une s'allumer les étoiles. Je demeurai debout au bord du promontoire afin que mon regard fût maître de l'horizon, et voir ainsi. Puis ma pensée s'éleva dans la voie lactée parmi les amas d'univers, et je fus pris de vertige, et je saluai l'Infini par ces stances de ma jeunesse. Les rêves des ondes endormies montaient en vagues harmonies, comme le bruit très lointain des peuples, où se croisaient l'écho de leurs égayements, de leurs chansons de leurs rires et de leurs râles et de leurs sanglots parmi le fracas apaisé des choses mortes, c'était le sens de l'harmonie qui montait de l'abîme en musique lointaine.  
 "La pièce Orgueil devra suivre Stances aux Etoiles", écrit Gill.

### Orgueil

Comme le manuscrit était introuvable, nous citons ici le texte publié dans l'édition de 1919, p. 112.

- 1 Le regard des humains dans le gouffre s'abîme,
- 2 L'immensité l'égare au sein du merveilleux;
- 3 Mais, planant en l'abstrait, essor mystérieux,
- 4 Leur esprit peut atteindre à l'horizon sublime,
- 5 Puisqu'au delà des temps révolus emporté,
- 6 Il a deviné Dieu dans son Eternité.

## ETABLISSEMENT DU TEXTE

114

## Orgueil

Les variantes de ce texte dans Les Soirées du Château de Ramezay, 1900, p. 131.

- 1 Le regard des humains dans l'Infini s'abîme,
- 2 L'immensité l'égaré au seuil de merveilleux;
- 3 Mais, planant en l'abstrait, essor mystérieux,
- 4 Leur esprit va plus loin que l'insondable abîme,
- 5 Puisque au-delà du Temps et du Nombre emporté,
- 6 Il a deviné Dieu dans son Éternité...

## Stances aux Etoiles

Les variantes du manuscrit Les Etoiles Filantes, daté de mai 1899, p. 66 à 68. La page 66 manque dans ce manuscrit.

- 8 Le Mortel vous admire, astres, sans vous connaître, p.67.
- 13 Avant que vos rayons égarés devers nous,
- 16 Vous planez sur l'oubli des passés révolus.
- 19 Tel que l'ont vu jadis ceux qui ne vous voient plus.
- 20 Ibidem le vers 16.
- 22-23 Gill intervertit l'ordre de ces vers.
- 23 Comme les bruits d'en bas ne bourdonnent jamais
- 22 Dans le glacial Ether, hôtes des gouffres muets,

## Stances aux Etoiles

Les variantes dans le "Scrapbook" n° II, p. 7. Ce texte n'est pas daté.

- 6 Le merveilleux cristal vers vous se dresse en vain;
- 10 Ibidem le vers 6.
- 16 Vous planez sur l'oubli des âges révolus!
- 19 Quand de maint vaste orgueil le souvenir n'est plus.
- 20 Ibidem le vers 16.
- 22 Lumières qui veillez dans les gouffres muets
- 23 Où les clameurs d'en-bas ne vibreront jamais,
- 26 J'ai soif de vos rayons plus que (dans) ta grande nuit!
- 28 J'enferme dans mon coeur comme en un sanctuaire
- 29 Votre paix souveraine, ô perles de lumière,
- 29 Et plus d'un noir chagrin devant elle s'enfuit!

- 30 J'ai soif de vos rayons plus que la grande nuit!  
 33 Et Dieu vous a fait grands pour que sa majesté  
 34 Se reflète à jamais dans vos disques de flamme...  
 36 Vous guidez jusqu'à Dieu l'essor des trépassés!  
 39 A travers les effrois des abîmes glacées, [sic]  
 40 Ibidem le vers 36.

## Stances aux Etoiles

Les variantes de ces Stances publiées dans La Patrie  
 du 27 mai 1899, p. 9, col. 3.

- 16 Dans cette strophe l'ordre des vers est interverti et  
 on a: 16, 12, 13, 14.  
 16 Vous planez sur le monde et sur ses destinées.  
 12 Des peuples sont tombés dans le fatal remous,  
 13 Avant que les rayons que vous lancez vers nous,  
 21 Vous régniez en silence au sein des solitudes.  
 23 Où les clameurs d'en-bas ne vibreront jamais  
 25 Ibidem le vers 21.  
 31 Phares de l'Infini, vous éclairez les âmes!  
 32-33 L'ordre de ces vers est interverti.  
 33 Vous nous révélez Dieu par votre majesté  
 32 Vous êtes le miroir de son éternité.  
 35 Ibidem le vers 31.

## Stances aux Etoiles

Les variantes de ces Stances publiées dans Les Soirées  
du Château de Ramezay, 1900, p. 136 et 137.

- 13 Avant que vos rayons égarés devers nous p. 136.  
 22-23 Ibidem le manuscrit Les Etoiles Filantes.

## CHANT DIX-HUITIEME

LES SECRETS DU ROCHER<sup>24</sup>

Le texte en prose écrit en août-septembre 1908  
 (p. 26 1/2 et 27).

<sup>24</sup> Il n'existe pas de texte en vers qui corresponde  
 à ce chant en prose.

Et j'oubliais mon être; il me sembla que j'étais de pierre et que j'étais immense que des milliers de plantes, d'arbres vivaient à mon flanc que j'étais depuis les temps oubliés et que mon granit se dressait d'aise sous les rayons du soleil et dans les fraîches nuits d'été et que je défiais la foudre et que ses assauts étaient pour moi une caresse un ardent et passionné baiser qui pouvait laisser une morsure à mon épiderme mais qui faisait vibrer dans ma base les blocs de mon granit impassible et qui passait en moi comme un frisson. (Mais ayant vu les étoiles) Et que par ces arbres, ces ruisseaux à mes flancs je vivais et je chantais. Les douleurs de la pierre est l'ennui, mon supplice était d'être éternel, impassible depuis des centaines de siècles dans un repos forcé après l'ébullition de la fournaise natale et les convulsions, les frémissements de ma jeunesse, ainsi ce qui est douleur pour les arbres et les animaux, ce qui les fait saigner, se plaindre et mourir, me fait vivre moi, me réveille, et je frissonne [sic] d'extase quand au printemps le dégel surprend mes pierres qui se fendent. C'est pour moi cette vie intense que je convoite et à laquelle je (sourir) tends. Et mon rêve est d'être pulvérisé. Comme l'ont été quelques uns de mes fragments (par l'air, par la foudre ou par l'eau) dont la poussière s'est mêlée à la terre et est passée de là dans la vie des arbres et a connu les frissons plus perfectionnés de l'amour et des plantes qui prennent leur sève à cette terre, dans les animaux et dans l'artère de l'homme (p. 27).

## CHANT DIX-NEUVIEME

## SOMMEIL

Le texte en prose écrit en août-septembre 1908  
(p. 28 et 29 1/2).

Cependant la lune s'était levée, et la magie stellaire en fut diminuée. Le ciel devint opalin et seuls les plus brillants parmi les astres résistèrent aux rayons lunaires. Je vais dormir ici, pensais-je. Il est inutile de songer à descendre la nuit le long des précipices par où je suis venu; et ayant remarqué près de moi une talle [sic] de fougères touffues, j'allumai tout près un bon feu

de sapin pour effrayer les ours. Je m'y couchai pour dormir. Mais avec la lune un petit vent frais s'était élevé, et, je cherchai un endroit où je serais plus abrité contre le vent. Et après avoir cherché pendant quelques instants, je vis au clair de lune, une énorme roche fendue par la hauteur et dont les deux fragments escarpés de trois pieds à la base se joignaient, appuyés l'un à l'autre par le haut, et le passage ainsi pratiqué était fermé à une extrémité par un rideau de lierre, et, j'ai pensé: je dormirai bien là. J'arrachai la fraîche mousse qui couvrait le sol de ce palais, et j'y ai entassé des fougères sèches et des rameaux de cèdre, et j'allumai près de l'entrée un bon feu de buches sèches pour effrayer les ours, et, dès que je me fus couché, le Silence et l'Oubli (p. 28) apparurent. Le Silence debout dans la gueule de l'ancre, promena son regard sur les noires montagnes, et l'Oubli divin et secourable se pencha sur moi; il étendit son aile noire sur mon front et le doux sommeil enténébra mes yeux et vint ensevelir mes cruelles pensées. Son aile recouvrit mes paupières baissées.

Quand je me réveillai, il faisait grand jour depuis longtemps, le soleil était levé. Oh! comme l'on dort bien dans l'éternel granit! Comme l'on y doit reposer en paix pour l'éternel sommeil! etc. Dans cette même ruche, cimenté [sic] les extrémités, etc. J'ai le désir ambitieux de dormir mon éternel sommeil! à l'éternel abri du Cap Eternité. Les Morts sont dérangés, parfois dans les cimetières que l'on bouleverse, et le bruit des vivants leur arrive. O toi, le berceau de mes plus beaux rêves, je te veux pour ma tombe<sup>25</sup>. J'ai le désir d'avoir ma sépulture à l'ombre des pins qui couronnent ta cime. Je veux dormir à tout jamais dans ton granit, loin du bourdonnement méprisable des vivants, dans le silence auguste et la sérénité. Les grands vents déchaînés dans les soirs d'orage me chanteront un réquiem — la plainte des grands bois — et les étoiles me veilleront de plus près. — (p. 29)  
Dans ton roc formidable, abriter mon néant, ma cendre réfugiée. Je t'aime, ô rocher, et je te veux pour ma tombe. O toi qui lis ces vers, si par

---

<sup>25</sup> Charles Gill reprend ici une idée de son plan du 31 janvier 1904: "Je te veux pour tombe".

hasard ils te chantent juste au coeur, et si tu es fortuné, fais mettre ma poussière dans ce roc, au sommet, sans larmes, sans curieux — Les étoiles me veilleront et les grands vents gémiront. Je t'en conjure, dépose là ma poussière! Si j'ai trop rampé, du moins que ma cendre s'enoblisse [sic] dans la paix de son sommeil entre ces deux abîmes. Si j'ai été trop petit par ma vie, que je sois grand par ma TOMBE! (p. 28 1/2).

## CHANT VINGTIÈME

## LA FORET VIERGE

Le texte en prose écrit août-septembre 1908 (p. 30 1/2 à 32).

Je cherchai l'entrée de l'ancre dont m'avait parlé le viellard [sic] du passé. Il existe une profonde fissure en arrière de l'escarpement. Je me penchai sur ce gouffre et j'appelai: rien ne me répondit. Sans doute, me dis-je, il fait grand jour, et, les esprits se montreraient ici le soir. Et je cherchai l'entrée de l'ancre. Je marchai longtemps sur les hauteurs parmi les larges tables de granit où les fougères, où les bleuets et les bois de cèdres ou les pépinières. Rien! Finalement, environ à un mille de l'escarpement, je vis un beau petit lac qui alimente la rivière-torrent dont j'avais suivi le cours pour l'ascension du promontoire. Les bords de ce lac sont boisés d'aulnes, de bouleaux et de cèdres, et, des fleurs charmantes y croissent. J'y remarquai des travaux de castors, ces animaux extraordinaires avaient endigué l'une des décharges du lac, mieux que ne l'aurait su faire un ingénieur. Là non plus, je ne remarquai pas de fissure dans le roc, indiquant l'entrée d'un ancre. Ayant pêché deux belles truites dans le lac, je les fis rôtir à la broche et les dévorai avec (p. 31) délices car la veille, je n'avais mangé que des bleuets. (p. 32)

## CHANT VINGT ET UNIÈME

## LE MERISIER

Le texte en prose écrit en août-septembre 1908

(p. 32 et 33).

Mais le vent s'élevait rapidement et les nuages gris que j'avais remarqués à l'ouest le matin couvraient maintenant le ciel. Allons! pensais-je, il faut descendre avant la tempête; le vent sort, et j'aurai le temps de regagner l'Anse St-Jean, où je retrouverai de bons amis, et où j'écrirai les choses extraordinaires qui me sont arrivées. Et je m'engageai dans le ravin, pour descendre. Parfois, entre les arbres j'entrevois le Saguenay, noir, menaçant; il roulait de grosses vagues écumeuses. Parvenu à peu près au tiers de la hauteur, je me trouvais devant un précipice; la rivière s'y précipitait avec un bruit épouvantable. Je fis un long détour, dans la direction de l'escarpement, et découvris une descente praticable quoique périlleuse. Un moment, je faillis glisser dans la crevasse assez profonde. Heureusement, je pus me cramponner à temps à un merisier, et je repris mon équilibre, mais l'arbre était cassé. Je jetai un coup d'oeil au précipice, et j'eus la certitude que le pauvre petit arbre m'avait sauvé la vie. (p. 32) Il ne portait que deux fruits; deux belles merises, bien mûres. Je pris les deux merises, et les semai en terre au pied de ce tronc brisé. Petit merisier, lui dis-je: tu poussais heureux sur ta mousse, ces fruits étaient les premiers que tu portas, tes premières fleurs au printemps ne reviendront plus. Eh! bien, je te dois la vie; tu ne mourras pas complètement. Par ces tendres merises filles de ta sève, tu reposeras d'autres racines dans le sol natal, et de nouveau, tu grandiras accroché au flanc du rocher. Je descendais rapidement, emporté par mon poids — me retenant ici et là aux branches et aux aspérités du roc, plus loin me laissant glisser sur la mousse. Bientôt, je fus sur les roches rondes de l'anse où j'avais tiré mon canot, précisément à l'endroit où la rivière dont j'avais longtemps suivi. La ravine se jette dans le Saguenay. Je lestai mon canot du devant, avec une grosse roche. (Je le lestai légèrement, afin que le devant sorti de l'eau, offrit plus de prise à la grande brise de l'ouest.) Le

murmure grandissant des arbres et des flots montaient en moi.(p. 33)

### CHANT VINGT-DEUXIEME

#### L'ANTRE

Le texte en prose écrit en août-septembre 1908  
(p. 33 à 37).

La brise était capricieuse et le canot dansait sur la crête des vagues. Avec ce vent, pensais-je, je serai bientôt à l'Anse St-Jean... à peine, avais-je doublé la pointe de la petite anse qu'un vent terrible, un terrible coup de vent en coulis, une de ces bourrasques, me précipita avec force sur l'escarpement du Cap Eternité. Je me pendis à l'aviron flexible, et l'enfonçai à coups redoublés dans les flots écumants pour tâcher d'éviter le mur effroyable où j'allais heurter et chavirer, de l'éviter en décrivant un cercle allongée, sous le vent. Vains efforts! Je calculais du regard la plage où j'allais toucher: un méplat verdâtre près d'une crevasse. Je réussis d'abord à tenir le vent et le canot demeura presque immobile sous la trombe, mais bientôt je vis que je perdais du terrain dans la lutte acharnée pour la vie, mes mains s'étaient couvertes d'ampoules à l'intérieur, et j'avais moins de prise sur l'aviron. Le canot s'emplissait d'eau, je n'aurai pas le temps me dis-je d'aller atterrir, le vent me pousse sur cette muraille où je vais chavirer — Si je pouvais pénétrer dans une crevasse. J'allais toucher le sombre granit. Il semblait maintenant venir à moi et je voyais les détails se préciser, et prendre des proportions invraisemblables et une de ces crevasses verticales à fleur d'eau qui de loin me paraissaient [sic] être de la largeur d'un aviron et qui sont en réalité deux fois larges comme un canot. Alors un suprême espoir décupla mes forces. Je m'étais épuisé, à vouloir décrire la longue courbe sous le vent, mais je saisis de nouveau l'aviron et en frappai les vagues,(p. 34) à rebours et à droite pour faire dévier la pince du canot à droite et de l'engager dans la crevasse. La pince dévia de quelques pouces, Je m'en allais droit sur l'horrible bloc vert dont maintenant je voyais étinceler les pailletes [sic]

de mica. Cinq secondes encore et tout était fini, et mes bras étaient de laine, et il me sembla qu'ils allaient échapper l'aviron et la noire Mort passa devant mes yeux. Alors, je me rappelai ce que m'avait dit le viellard [sic] du passé et je ne voulais pas mourir. Je voulais vivre encore pour aimer et pour chanter et même pour souffrir, mais vivre! Alors, je crispai sur l'aviron mes mains ensanglantées, et dans une crise de nerfs, arc bouté en travers des vagues, les dents aux genoux, et j'imprimai une suprême impulsion au souple aviron qui ploya comme un arc et s'enfonça en grondant comme un fer rouge dans l'onde bouillonnante et le canot dévia de trois pieds et pénétra comme une bombe dans cette crevasse. Je tombai épuisé au fond du canot qui s'arrêta de lui-même, doucement bercé dans l'ombre pendant que la tempête redoublait au large. (p. 35) Je fus bientôt remis et vidai le canot, et attendis, confortablement encanté dans le canot, la suite des événements. Cette tempête, pensais-je, est trop violente pour durer voici venir le baissant qui aura vite fait de m'entraîner jusqu'à l'Anse St-Jean, où j'ai de bons amis et où j'écrirai les choses extraordinaires que j'ai vues. J'étais doucement bercé dans l'antre sombre, bien à l'abri de la tourmente qui faisait rage au dehors. Et je pensais dans mon âme: — Le granit m'accueille au sortir de la tempête; ainsi l'éternité accueillera mon âme après les orages de la vie. Il ne faut pas trembler devant la mort ni désespérer mais lutter jusqu'au bout, et gouverner pour que l'esquif des jours évite le naufrage épouvantable. Quel repos, quel bien être ici? Et je me félicitais, prenant plaisir à regarder en sûreté monter et descendre ces vagues qui avaient failli m'ensevelir. Certes la Mort est une grande paix. Mais le tonnerre se mit à gronder comme pour me démentir. D'abord il roula sourdement, r,our,our, puis le tonnerre, fracassant, éclata et le grand éclat fracassant et bref éclata. Je baissai la tête par un geste d'instinct et m'arrondis le dos en me cramponnant aux bords du canot (p. 36) Il me sembla que le Cap était secoué par sa base et que tout allait s'effondrer. Et longtemps le bruit assourdissant courut dans les pierres, s'affaiblissant, puis augmentant, grondait sourdement comme une menace et finit par se confondre au bruit des vagues, le repos, définitif n'existe pas, le mouvement, l'action, le travail sont la condition primordiale de la vie. Tout ce qui vit,

## ETABLISSEMENT DU TEXTE

122

intensément vibre et le mouvement des atomes... les métaux, les minéraux et les étoiles, les molécules de fer qui se dilatent au feu, et les âmes puisque la Mort n'est qu'un mot. ... et les anges, et Dieu. (p. 37)

## CHANT VINGT-TROISIEME

## PORTA INFERI . . .

Le texte en prose écrit en août-septembre 1908  
(p. 37 et 38).

Depuis le commencement du baissant, un courant mystérieux m'entraînait au fond de la crevasse. J'y résistai d'abord en me retenant aux aspérités du roc, mais le courant devint si fort que je dus lâcher prise. J'étais entraîné dans l'obscurité froide avec une vitesse terrible, sans rien voir, je plongeai encore l'aviron dans l'eau sonore, pour lancer le canot sur la paroi de l'ancre et avoir une chance d'échapper ainsi en rencontrant peut-être une saillie qui m'arrêterait, mais le canot glissa sur la paroi lisse, puis continua sa randonnée diabolique en tournoyant, emporté par le rapide. Hélas! dans quel abîme vais-je m'engloutir! pensais-je. Bientôt, je sentis que (p. 37) ma course se ralentissait, et je crus voir poindre loin devant moi une lueur phosphorescente [sic] et plus j'avançais, plus cette lueur s'accroissait, bientôt le courant cessa, j'étais sur un vaste étang, dans une grotte éclairée par l'eau phosphorescente [sic]. Je promenai mes regards stupéfiés tout autour de la grotte. Rien! (p. 38)

## CHANT VINGT-QUATRIEME

## DANTE

Le texte en prose écrit en août-septembre 1908  
(p. 38 à 40).

Un courant m'entraîna derrière une saillie de roc où se trouvait une grève douce et où débouchait un petit ruisseau; et sur le bord de ce ruisseau

se tenait Dante. Tu m'as invoqué, dit-il, me voici. Je t'attendais. O Maître! ô lumière si étrange, je comprends bien, lui dis-je que la tempête m'a jeté dans l'ancre dont m'a parlé hier le viellard [sic] du passé. Mais je voulais retrouver la France. Je l'ai revue sur le sommet. Maître, dis-moi par où je pourrais revoir la lumière du ciel et m'aide à sortir d'ici. Et lui à moi: tu es dans le vestibule de l'Enfer éternel! Viens sonder avec moi l'abîme des désastres et faire sur le roc sonner ton vers d'airain après tu graviras avec le front serein les sommets... qui conduisent aux astres. Il est plusieurs entrées de l'Enfer (il y a sept entrées de l'enfer, et 3 du ciel, car plus nombreux sont ceux qui vont en bas que ceux qui montent... 7 péchés capitaux, et trois vertus.

Apprends que cette porte est celle de l'Envie  
Dis-le bien aux Français du Canada tes frères.

qui toutes aboutissent à ce vestibules par divers chemins, suis-moi le long de ce ruisseau, et nous ne tarderons pas à lire l'inscription de la porte (p. 38) fatale. Inutile, lui répondis-je, ô génie, je connais ces lieux sombres par tes écrits et comment oserais-je en entreprendre la narration après toi? Cependant, reprit le génial florentin, il est un bolge dont j'ai parlé, c'est l'ancre où sont châtiés ceux qui ont trahi leur patrie, et sache que tu rencontreras là beaucoup de tes compatriotes. Eh bien, gardes-moi donc, lui dis-je, et il ... et nous fûmes bientôt en face de la fatale porte. Et les anges des ténèbres qui se tenaient là vinrent à nous et l'un d'eux me désigna de son épée et dit à l'autre: frère!! (je connais) cette figure ne m'est pas inconnue, mais je m'étonne qu'il nous arrive si tôt, et s'il est vivant, je lui conseillerais de ne point s'aventurer au delà du Styx car son nom... Et l'autre qui tenait les clefs de la porte fatale lui répondit:... Châtiment, Oui, depuis longtemps son nom était inscrit sur la pierre du châtement, et plus d'un parmi le cercles [sic] où il veut descendre serait, en droit de le retenir, mais il s'est ressaisi sous les étoiles de Dieu, et devant les saintes douleurs de sa patrie, devant la majesté sublime des grands caps, et sous le doux regard de la Vierge Marie. Alors, la porte s'ouvrit et les deux anges des ténèbres croisèrent leurs épées sur nos têtes et nous entrâmes dans l'horreur

infernale, dans la nuit sans étoiles où montaient des soupirs, des calamités, et des cris lamentables et des gémissements, et (p. 39) des sanglots et des malédictions. Et nous marchâmes jusqu'au bord de l'Achéron, le marais livide, et infect que Caron nous fit traverser dans sa barque, et "je me trouvais sur le bord de l'abîme douloureux d'où montait le vacarme des hurlements éternels. Nous descendons maintenant dans le monde ténébreux dit le poète tout pâle; suis-moi. Et moi qui m'aperçus de sa pâleur, je dis: — Comment, irais-je, si tu t'épouvantes?... Et lui, à moi, l'angoisse de ceux qui sont en bas empreint mon visage de cette pitié que tu prends pour la pitié, que tu prends pour de la frayeur. Viens, je te conduirai tout droit à la bolge des renégats de la patrie. Alors un grand Vautour vint et nous prit dans ses serres, un géant ailé [sic] qui nous enleva. Je fermai les yeux, et j'eus la sensation d'une chute vertigineuse dans l'air plein de grincements de dents et de hurlements. La chute se faisait en spirale et je reconnus que les spirales allaient de plus en plus petites à mesure que nous enfoncions et je reconnus les cercles décrits par Dante. Soudain, le vol du géant devint plus lent, puis s'arrêta. C'est ici me dit Dante. Quand nous fûmes descendus. (p. 40)

## CHANT VINGT-CINQUIÈME

## LE BOLGE DES TRAITRES

Le texte en prose écrit en août-septembre 1908

(p. 41 à 45).

"Description générale du bolge et genre de traîtres, cupides, timorés, ambitieux, quelques noms."

Le Baillif d'Amiens, Estienne Brûlé de Champigny, Nicolas de Rouen, Pierre Raye de Paris, Jean du Val, Jacques Michel, Bigot, Valin. Laisse un peu celui-là, et si tu ne crains de te salir, plonge ton glaive dans le cœur de ce vilain; je serais curieux de voir de quel signe de quel stygmate tu marqueras son front. Alors l'ange déchu sourit de ses beaux yeux noirs et terribles et pendant que effaçait le mot juste au front sanglant du traître, il lui plongea son glaive jusqu'à la garde dans la poitrine et l'en retira, mais point de sang ne le teignit.

Où donc a-t-il le coeur? demanda-t-il. Frappe à cette besace où il porte son or lui dit le Maître, c'est là que tu trouveras son coeur. Et le démon plongeait avec rage son glaive dans le sac, et il y fourgailla en zigonnant, et le Vendu poussa des cris stridents et l'or s'échappa des plaies chargées de lui... et les opérations recommencèrent. — L'Anglais vous donne de larges lois. Il ne cherche plus à vous écraser, mais il ne se détourne pas quand vous même, lâches! allez chercher sous ses pieds des honneurs et de l'OR. (p. 41) Ça toujours été des marchands qui ont entravé la prospérité du Canada Français, comme les Quen et tant d'autres, autrefois les marchands de castor aujourd'hui les marchands d'âmes. Nous les retrouvons à tous les coins de notre histoire, et de nos jours nous n'avons qu'eux sous les yeux. (p. 43)

Ayant vu cela nous remontons à l'endroit d'où le géant nous reprit et déposa sur les bords de l'Achéron et embarquions dans la boîte de Caron qui revenait de traverser quelques malheureux. Il s'importune de voir un vivant. Si ma présence te déplait lui dis-je vient [sic] ô nautonier conduire ma barque dans le rapide qui m'a amené ici car je ne saurais comment le remonter. Alors le vieillard me dit: tu trouveras d'autres esprits près de l'étang qui t'aideront à remonter le courant et parvenus à la porte les anges des ténèbres s'empres- seront de l'ouvrir car Dante les avait menacés de tracer le signe d'une croix sur le chemin, eux ayant d'abord refusé. (p. 45)

## CHANT VINGT-SIXIEME

## TACOUERIMA

Le texte en prose écrit en août-septembre 1908  
(p. 45 à 47).

Et quand nous fûmes de retour à l'étang phosfo- rescent [sic] je trouvai le viellard<sup>54</sup> du passé installé dans mon canot prêt à partir. Et comme Dante se détournait après m'avoir dit adieu, je m'élançai sur ses pas: Maître lui criai-je ne me quitte pas si tôt. Pourquoi donc tu tiens à ma présence plus longtemps je serai avec toi et non seulement dans cette grotte mais sur ton oeuvre

je veillerai et il se tint debout à l'avant du grand canot et je m'assis au milieu (p. 45) et Tacouérima à larges coups d'aviron s'engagea dans le rapide et le canot rasait la surface écumeuse. Il est 7 entrées de l'enfer et 3 du Paradis, murmura Dante, et celle que j'ai décrite s'appelle l'entrée de la Foi, et celle que nous allons voir et où se présente ce viellard s'appelle l'entrée de l'Espérance et la troisième est l'entrée de la Charité, et, elle bien loin d'ici. Quand [sic] au Purgatoire, outre le mont il est bien des tourments infligés aux misérables mortels, que je n'avais pas connus de mon vivant. Ainsi Tacouérima achève son temps de pénitence. Leur punition est de rester près des vivants et d'avoir le spectacle de leur ingratitude et de leur bassesse. Ce sont les âmes de ces malheureux qui parfois sont évoqués [sic] avec succès par les spirites, car ils flottent ainsi épars dans l'air terrestre et ceux qui n'ont laissé que des coeurs de roche dans les poitrines parentes ou amies, sont bien à plaindre sans souvenir et sans prières. N'étant pas tout à fait dégagés des liens de la terre, ils sont sensibles aux afflictions des mortels. Ainsi l'esprit qui nous conduit est tourmenté par l'anéantissement de la nation Montagnaise que vivant il a si souvent conduite à la Victoire, il erre dans ces forêts témoins de sa vie passée, et il pleure ses guerriers et (p. 46) il fait pleurer l'airin qui tant de fois l'avait salué victorieux, qui avait chanté au baptême de ses fils et qui avait gémi sur sa tombe. Mais il achève son long martyre et il vient tous les matins dans l'aurore au pied du rocher de la Trinité, l'une des trois entrées [sic] du Paradis. Nous sortirons à l'aube de Tacouérima; j'irai au pied du grand rocher attendre la délivrance. Et le canot (les abénaquis font les canots plus larges, plus lourds que nous ne les faisons, dit le vieux chef) rasait toujours la surface du rapide et voici que soudain j'aperçus la blanche lumière de l'aube par l'ouverture de la crevasse et je respirai le grand air pur du matin dans le domaine des vivants. Et Tacouérima (mit le cap) dirigea le canot vers le Cap Trinité. (p. 47)

## CHANT VINGT-SEPTIEME

## LE NAUFRAGE

Le texte en prose écrit en août-septembre 1908  
(p. 47 à 50).

Nous avions à peine doublé la petite anse au ruisseau qui murmure, que le viellard du passé, poussa un cri lamentable et se prit le front dans ses mains. Et Dante me dit: — "c'est ici que le fleuve de la Mort a englouti son enfant! Ah! jour cruel! quand donc cessera-tu [sic] d'affliger son souvenir!" (p. 47) "Mais lui dis-je, n'est pas vrai que vous ne vous attardiez pas sur les choses du passé, et que vous ne vous souveniez point des douleurs — Oui! nous cachions les vaines larmes et les cris lamentables, mettant autant d'orgueil à supporter sans plainte les douleurs physiques et les afflictions de l'âme. J'avais voulu nier la douleur dans la vie. Je disais que le chagrin est une faiblesse et qu'il est lâche de s'attendrir par le souvenir sur un malheur, mais il est dans l'âme humaine de se souvenir et de souffrir par le souvenir... et dans l'une ou l'autre vie, elle se souvient et elle souffre. Ah! quand le Goéland est mort, j'étais impassible quand on m'apporta son arc et son carquois. Comme un guerrier attaché au poteau, qui chante quand les tisons brûlent sa chair mais n'en souffre pas moins, moi je gardais un front calme devant ceux qui parlaient de mon fils pendant que ma douleur muette et fidèle me brûlait le coeur. (p. 46 1/2) Nous avons dressé la tente sur cette pointe, il s'appelait le Goéland. Il était parti seul chasser le loup marin dans la baie pendant que nous poursuivions un ours sur ces versants boisés." "Et il était assis sur cette roche attendant son (p. 47) retour, inquiet car il était sans expérience quoique brave. Et il voyait de loin son canot qui glissait sur l'onde. C'était le crépuscule. Le silence doré d'un soir d'été planait sur le Saguenay. Pas une brise. Nul bruit. Tout dormait. Pas un arbre ne bronchait au flant [sic] des rochers. Le canotier sillonnait l'or fondu des eaux dans la baie qui se déploie entre les deux promontoires. La nacelle d'écorce glissait sans bruit, au soupir de l'aviron qui soulevait des perles et les laissait retomber dans l'or en fusion;

deux sillons impeccables suivaient le canot comme une traîne royale. Dans le silence, ce canotier chantait. L'oeil au nuées... [sic] il ne vit pas un débris de chêne, à fleur d'eau, ayant roulé de quelque précipice. La frêle écorce chavira et le rameur disparut dans l'abîme — un instant il en bâtit le miroir avec ses bras en gestes désordonnés, puis il disparut. (Ne pas oublier de faire parler comme un sauvage, en figures et images, non plutôt non, c'est Dante qui va me dire cela.) (p. 48)

Tout se referma. Les spirales harmonieuses tendirent leurs fils d'argent sur le miroir d'or, et la nacelle emportée par le courant silencieux glissa plus silencieuse. Et comme l'âme de la chanson était plongée dans l'affreuse nuit, les notes continuèrent à vibrer plus pures et allaient s'affaiblissant. Répercutée de cime en cime, la chanson ailée planait sur les eaux silencieuses pendant que les spirales agrandies imperceptibles à nos yeux expiraient. (p. 49)

En vain nous sommes-nous jetés à sa recherche! tout était fini et nous n'avions de lui que les échos de sa chanson." Ainsi parlait le vieillard du passé. (p. 50)

## CHANT VINGT-HUITIÈME

## JANUA COELI

Le texte en prose écrit en août-septembre 1908

(p. 50 et 51).

Nous étions à mi distance entre les deux grands caps, entre la porte de l'enfer et la porte du ciel. C'était un de ces matins légèrement brumeux comme il s'en trouve après une nuit sans vent (brises). De légers flocons, nuages de brume stationnaient à différentes hauteur [sic], tranchant sur l'escarpement du Cap Trinité; un autre, un plus gros en couronnait le sommet. La brise matinale pénétra dans la baie et les nuages les plus bas entrèrent en mouvement se découpant en formes bizarres, se séparant, s'enroulant comme un essaim gigantesque d'oiseaux blancs. L'un de ces nuages, en se déroulant ainsi, vint évoluer tout près de la statue de la Vierge; un instant, il fut stationnaire puis il s'éleva vers le sommet où il se joignit au gros nuage qui lui aussi commençait à se détacher

lentement de la triple cime. (p. 50) Regarde! me dit le sublime poète, de tous les nuages que tu crois voir là, celui-là seul en haut est un nuage. Les autres sont des essaims d'âmes qui ont accompli leur martyre sur terre et qui se présentent à la Vierge Marie pour être accueillis en le Paradis et ceux qui sont agréés montent sur le sommet où ils attendent le départ des nuages. Sur ce nuage que tu vois là. Ils partiront tout à l'heure pour le Paradis. Et je vis les suppliants en grand nombre planer autour du rocher et quelques-uns s'arrêter devant la Vierge et j'en vis qui disparaissaient sous les arbres et d'autres qui montaient vers le nuage du sommet. (p. 51)

## CHANT VINGT\*NEUVIEME

LA ROSE MYSTERIEUSE<sup>26</sup>

Le texte en prose écrit en août-septembre 1908  
(p. 49 1/2).

Les héroïnes humbles, les simples, les souffrants héroïques.

## CHANT TRENTIEME

LA COURONNE<sup>26</sup>

Le texte en prose écrit en août-septembre 1908  
(p. 50 1/2).

Les héros et les justes de notre histoire — déjà passés là et agréés, et dont Dante m'entretient.

---

<sup>26</sup> Ce sont là les seuls mots que Charles Gill nous ait laissés dans ces deux chants.

## ETABLISSEMENT DU TEXTE

130

## CHANT TRENTE ET UNIÈME

## LA DELIVRANCE

Le texte en prose écrit en août-septembre 1908  
(p. 51 à 53).

Nous étions tout près du cap. Tacouérima s'envola en spirale le long du précipice, jusqu'aux pieds de la Sainte Vierge, et, là il attendit. Cinq (une heure) jours lui restent à souffrir, me dit Dante. Et il ne peut prier, il est trop tard, étant une ombre — qu'on les lui enlève. Alors, je me souviens de mon désespoir et des deux génies bienfaisants qu'il m'avait envoyés pour guérir ma douleur. Et me tournant vers les cieux, je dis: (p. 51) Porte du ciel, rose mystérieuse, mère de Dieu consolatrice des affligés, refuge des pécheurs, soyez compatissante au viellard [sic] du passé, joignez à mes douleurs, ses jours de pénitence, car il m'a délivré de l'éternel enfer. A peine, avais-je fini de parler, que la Vierge ouvrant le rêve bleu de ses grands yeux divins, tendit la rose mystérieuse à Tacouérima qui s'envola vers le nuage du sommet et d'autres âmes aussi montèrent encore, et, je les regardais et la brise devint plus forte, et Dante disparut et comme le nuage laissait la triple cime, je revis le poète sublime qui penché sur le gouffre, m'adressait un signe d'adieu. Et le nuage s'envola et le soleil apparut par dessus les montagnes de la rive. (p. 52) Et alors, je fus en proie aux douleurs de cette âme<sup>27</sup>

Je souffris surtout de ne pas voir Dieu  
Je soupirais après ce terrible secret de l'Infini  
Et je souffrais de voir les Montagnais disparus  
Et j'errai ainsi en peine  
O vivants! priez pour vos parents morts. Et soyez justes  
Et tenez vos serments à eux mourants et vos promesses,  
et faites comme  
S'ils étaient vivants, car ils souffrent de ne pas vous  
Voir justes et bons et votre mauvaise conduite les

---

<sup>27</sup> A partir de cette phrase Charles Gill poursuit son chant en vers libres. Comme on le remarque, il ne se préoccupera pas de la ponctuation.

Contriste. Ainsi j'errai, malheureux, et je n'ai qu'un  
 Vague souvenir de mes tortures, mais il me semble que  
 Pas délivré des attaches de ce monde, comme les autres  
 Esprits qui flottaient, et nous avions sur l'au delà,  
 Ils tenaient au monde, cars [sic] ils n'éprouvaient ni  
 Damnés, ni l'extase des élus dans le paradis. Enfin,  
 Libre et je regardai le ciel avec moins d'angoisse, et je  
 Déplorai moins les Montagnais disparus, et à l'heure  
 Où le soleil apparaît pardessus les montagnes de la  
 Et je gagnai le large pour prendre le courant et être  
 rendu à l'Anse St-Jean, où j'avais hâte d'être installé  
 à ma table rustique et d'ouvrir mon cahier bleu pour  
 y consigner les choses extraordinaires que j'avais  
 vues. Mais je m'arrêtai encore une fois pour jeter  
 un dernier regard à l'incomparable (p. 52) nature et,  
 me rappelant la chanson du Goéland, je saluai les  
 deux géants par cet adieu: (p. 53)

## CHANT TRENTE-DEUXIEME

## INVOCATION

Le texte en prose écrit en août-septembre 1908

(p. 53).

O rochers sublimes qui vous vous souvenez des  
 chants du petit naufragé, qui retenez les sons  
 après la vie, vous souviendrez-vous de mes chants  
 quand le fleuve des jours m'aura englouti! Je ne  
 suis qu'un mauvais nautonnier, incapable de parer  
 les écueils, mais j'ai la folie douce de rêver de-  
 vant les crépuscules et j'ai l'orgueil de contempler  
 les cimes. Et si ces chants sont trouvés dignes  
 ainsi d'être retenus par l'oublieuse postérité,  
 vous lui apprendrez qui je fus: — Mon nom est  
 Charles Gill et Sorel m'a vu naître. Souvent, de  
 grands poètes ont immortalisé les petites choses,  
 les ayant magnifiées par le génie; pourquoi les  
 grandes choses n'immortaliseraient-elles pas les  
 accents du barde ignoré, les ayant anoblis par  
 l'admiration. (invocation ici: Seigneur! donnez-moi

la lumière, à mes strophes... ciel... anges...  
faites... etc... ,) O granit qui demeure quand je  
passe à tes pieds comme les ondes, toi qui t'élèves [sic]  
quand je sombre, toi qui es grand, je suis inconnu,  
j'enfle ma faible voix pour que ma chanson morte à  
tes flancs, d'en bas jusqu'à ta cime où dans ces  
hauteurs souveraines, tes sonorités l'embelliront  
pour la redire au ciel de la Patrie. (p. 53)

## CHANT XXXII

Parallèlement à ce texte en prose Charles Gill nous  
a laissé quelques vers qui ne sont pas datés.

1 Tu demeures: je passe, emporté comme l'onde  
2 Dont la vague ignorée expire sur tes flancs.  
3 Quand je serai passé, rediras-tu mes chants  
4 Vieux rocher qui confonds les siècles et la seconde!  
5 J'ose élever la voix devant ta majesté  
6 Pour livrer mon poème à ton écho sublime  
7 Et mon nom périssable à la postérité!  
8 Si mon cri d'orgueil monte au niveau de ta cime  
9 En vain la noire nuit vient pour m'ensevelir  
10 J'accorde les adieux de ma lyre attendrie  
11 Que tes sonorités daignent les embellir  
12 Avant de les apprendre au ciel de la Patrie! (p. 52 1/2).

Les variantes de ce même texte.

1 O Cap Eternité! je passe comme l'onde...  
2 Dont la vague ignorée écume sur tes flancs  
3 Quand je ne serai plus rediras-tu mes chants?  
5 J'enfle ma faible voix devant ta majesté  
8 Mon cri d'orgueil est-il monté jusqu'à ta cime  
9 Adieu! le noir oublié s'en vient m'ensevelir  
10 Accueille les accords de ma lyre attendrie  
11 Que tes sonorités daignent les accueillir  
12 Et les clamer longtemps au ciel de la Patrie!

Ce chant Invocation devrait normalement marquer la  
fin du livre X<sup>e</sup> du Saint-Laurent. Toutefois, nous devons  
ajouter Patrie qui fut peut-être écrite par Gill, ou peut-  
être par Marie, nous ne saurions le définir. De ces douze

vers publiés dans l'édition de 1919, nous n'avons trouvé aucun manuscrit. De plus, dans le plan général de 1908, rien ne semble correspondre à ces vers. Patrie est donc un prolongement appendiculaire du Cap Eternité et pourrait faire partie des "notes" que Gill se proposait d'écrire à la fin de son Cap, comme Fréchette l'avait fait pour La Légende d'un Peuple, ou encore comme Hugo dans son théâtre historique.

## PATRIE

Patrie! ô nom sacré, te comprenons-nous bien?  
 Ce n'est pas seulement tel espace de terre  
 Dont un traité brutal a fixé la frontière,  
 Qu'évoque pour nos coeurs ton sens magicien.  
 5 C'est plus que tout cela, Canadiens, la patrie!  
 C'est le bleu Saint-Laurent, c'est le noir Saguenay;  
 C'est la sainte douleur d'un peuple abandonné,  
 Notre foi, notre histoire et sa chevalerie,  
 Le respect du passé, l'espoir en l'avenir;  
 10 C'est l'honneur des vaincus dans la lutte inégale...  
 Champlain, Brébeuf, Montcalm, Frontenac, et Lasalle!  
 La patrie, ô grands morts, c'est votre souvenir.  
 .....  
 .....

Fin du poème

Voilà Le Saint-Laurent tel que les manuscrits du poète nous le livrent. Etait-ce là "l'oeuvre de sa vie"? C'est ce qu'Henri Bertrand<sup>28</sup> croit, en plus d'affirmer

<sup>28</sup> Henri Bertrand, Lettre à Louis-Joseph Doucet, le 20 octobre 1918. Cette lettre fut publiée par M. Paul Wyczynski dans son article Charles Gill intime, dans la Revue de l'Université d'Ottawa, vol. 29, n° 4, livr. d'octobre-décembre 1959, p. 461-462.

l'existence d'un autre manuscrit du Saint-Laurent. Nous venons de voir par les diverses variantes du Cap Eternité que l'édition de 1919 correspond non pas aux manuscrits du poète mais à ceux que Marie Gill a refaits. L'existence d'un troisième texte est possible, mais nous en doutons fort. Tous les gens qui ont trempé dans l'affaire Gill après sa mort, s'efforcèrent d'y apporter plus de mystère que d'éclaircissement. Les uns voulaient à tout prix en faire un saint, les autres, un poète de l'envergure de Baudelaire et de Verlaine.

Si Charles Gill n'a pas terminé Le Saint-Laurent, c'est pour deux raisons: l'une d'ordre littéraire, l'autre d'ordre psychique. Voici ce que le poète écrit à son ami Doucet:

Quand on n'a pas de loisir, ou quand notre état d'âme ne nous permet pas de tenir notre rang dans le palais des Muses, on en SORT [sic]; on ne se traîne pas misérablement dans les corridors obscurs, après avoir été l'un des (galant) invités de la salle des fêtes. [...] Eh bien! mieux vaut garder le silence, comme je l'ai fait que de pondre des platitudes...<sup>29</sup>

Ces confidences nous montrent clairement que Gill ne pouvait plus se renouveler dans le domaine littéraire, et cela depuis un bon nombre d'années. La seconde raison, qui est sans doute la plus importante, se retrace dans la

---

<sup>29</sup> Charles Gill, Lettre à L.-J. Doucet, le 20 septembre 1916.

correspondance générale du poète. Charles Gill se plaint de ne plus pouvoir dormir; qu'il voudrait vivre à un endroit où il ne penserait plus; il croit que les gens le haïssent; qu'il a de nombreux ennemis; bref, il s'agit là du délire de la persécution d'un paranoïaque.

Avec le professeur Paul Wyczynski nous pourrions nous exclamer: "Tâche difficile que de préciser l'originalité d'un talent à travers une ébauche poétique<sup>30</sup>."

---

<sup>30</sup> Paul Wyczynski, Charles Gill intime, dans la Revue de l'Université d'Ottawa, vol. 29, n° 4, livr. d'octobre-décembre 1959, p. 462.

## CHAPITRE TROISIÈME

## VALEUR LITTÉRAIRE DE L'OEUVRE

La composition.- La versification. - La langue. - Le style.-  
Les influences littéraires.

A l'origine Le Saint-Laurent n'était pas un poème dantesque; le poète ne voulait rivaliser qu'avec Fréchette. Le plan de 1904 ne nous laisse-t-il pas entrevoir, par le fond et la forme, un certain parallélisme avec La Légende d'un Peuple? Toutefois, après ses premiers voyages au Saguenay, Charles Gill imposera à son poème une toute autre tournure. Avait-il été ébloui par cette nature à la fois grandiose et mystérieuse du Saguenay, ou s'était-il volontairement plongé dans l'oeuvre de Dante pour y puiser les sources poétiques de son oeuvre? Il semble que ce soit ces deux forces à la fois qui aient présidé à l'élaboration de ce poème. Toujours est-il que, dès 1908, le poète restreint son sujet au Cap Eternité.

Si nous jetons un regard rétrospectif sur les travaux des divers critiques<sup>1</sup>, il n'est pas sûr que l'oeuvre

---

<sup>1</sup> Nous n'incluons pas dans cette remarque les travaux de M. Paul Wyczynski et de Gérard Bessette. Ces critiques sont de beaucoup plus pondérés que les O. Maurahlt, les G. Tougas, les A. Laberge, les B. Brunet, les H. Bastien, les J. Charbonneau, etc.

de Gill ait été bien étudiée. Nous consacrerons donc ce dernier chapitre à l'étude attentive de la composition, de la versification, de la langue, du style et des influences littéraires dans Le Saint-Laurent.

Selon les documents qui nous sont parvenus, c'est vers les années 1911 et 1912 que Le Saint-Laurent avait surtout préoccupé l'esprit du poète. Une ébauche en prose qui précède le texte en vers laisse deviner ce qu'aurait été le contenu du poème. Malheureusement, ce qui paraissait aux yeux de Gill une belle réussite, n'était qu'une pâle imitation de La Divina Commedia. Un poème de trente-deux chants dont plusieurs portent des titres dantesques (Porta Inferi, Dante Alighieri, Le Bolge des Traîtres, etc...) n'offre rien d'original au point de vue de l'innovation poétique. D'autre part, le thème dominant du poème, le voyage vers les époques écoulées, de même que la rencontre et le dialogue avec des personnages "d'outre-tombe", n'apportent rien de vigoureux. Au fond ce qui "détonnait", pour reprendre une expression de Lozeau, c'était cette rencontre incongrue du poète et de Dante quelque part en terre canadienne. Introduire dans un poème canadien un personnage italien, c'était se vouer à un échec. C'est pourquoi, peu avant sa mort, le poète ayant pris conscience du peu d'originalité dans son imitation, s'empressait à nous livrer un autre plan (1918-19?) où il réduisait son poème à vingt-sept

chants et dont plusieurs perdaient cette résonnance dantesque. L'effort est louable, mais le poème n'en demeure pas pour le moins une pièce d'imitation.

Si le plan se fait remarquer par une certaine unité c'est précisément pour mieux cacher les inepties qui sont inhérentes à chacune des parties. Gill n'était pas sans savoir que peu de ses chants possédaient un plan véritable.

Le Prologue du Cap Eternité qui fut peut-être l'une des dernières pièces écrites par Gill<sup>2</sup>, est une sorte d'invitation au voyage: à cause d'une tempête, un jeune homme doit rester pendant quelque temps à l'anse St-Jean, y vivre parmi les paysans. Il découvre alors un cahier, écrit par quelque mystérieux voyageur. Il le copie et il devient un fervent admirateur de ce récit.

Jugé dans son ensemble, ce Prologue est trop morcelé pour devenir une véritable entrée en matière. L'auteur veut trop dire et par là détruit le charme et le mystère qui aurait dû envelopper le début du poème.

Embarqué à bord du Goéland "au seuil du gouffre ami", nous allons donc commencer le voyage. Quatre méditations composent le premier chant. La première, portant sur

---

<sup>2</sup> Comme nous n'avons pas pu retrouver les manuscrits originaux de cette pièce nous sommes portés à croire que le Prologue fut écrit par Marie Gill.

la nature extérieure, se termine par une apostrophe pleine de réminiscences lamartiniennes:

O globe! as-tu surgi du flot mystérieux?  
Ou bien, aux anciens jours, es-tu tombé des cieux<sup>3</sup>.

Dans sa seconde méditation, le poète nous explique pourquoi il fuit la ville. Il en profite pour vider ce qui lui pèse sur le coeur, ce qui le dégoûte dans sa "Babylone". Puis la tempête se prépare doucement, déclanchant une troisième méditation sur la vie et sur la mort. Finalement, même si le canot bondit sur les flots, ceci n'empêche pas le poète de demeurer plongé dans les souvenirs de son enfance: voilà sa dernière méditation.

Ceci dit, nous constatons que le poète attache une attention toute spéciale à la composition. Il fait un effort pour bien lier les parties de son chant. Bien que certaines idées aient déjà été abordées dans le Prologue, ce chant forme un tout assez homogène; par son thème, il pourrait jouer même le rôle de prologue. L'ensemble du poème n'y perdrait aucunement.

Il existait deux versions du Goéland où les thèmes sont les mêmes et la composition semblable. Toutefois quelques vers de la seconde version enjambent par l'idée dans le chant Tadoussac. Dans la rédaction finale, Gill

---

<sup>3</sup> Charles Gill, Le Goéland, vers 17 et 18.

avait laissé tomber ces quelques vers qui auraient pu servir soit d'appendice au Goéland, soit d'introduction à la Cloche de Tadoussac. Le poète devait avoir ses raisons pour les laisser de côté.

Il serait illusoire de tenter la dissection des chants qui suivent le Goéland puisque, comme nous le verrons, ces chants n'ont pas de plan préétabli; ils forment plutôt des cycles dans le Cap Eternité.

Étudions maintenant le deuxième chant. Le poète erre dans le village. Il est attiré par le bruit d'une cloche. Ainsi se justifie le titre du deuxième chant. Après avoir rencontré Tacouérima (Le Désespoir), le poète s'embarque définitivement pour remonter "le fleuve de la mort". Durant ce périlleux voyage, il sera accompagné par deux esprits protecteurs: Le Silence et l'Oubli. Sans connaître le texte en prose, il nous serait difficile, voire impossible, d'établir honnêtement la composition de ces trois chants<sup>4</sup> qui devaient n'en former qu'un seul. En effet, le deuxième chant (en guise d'introduction) constitue le coeur du problème: la rencontre avec le chef Tacouérima.

---

<sup>4</sup> Ce n'est qu'après 1917 que le chant Le Silence et l'Oubli devait être séparé en deux parties dont la seconde aurait pour titre Clair de Lune. Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, le texte en prose qui a pour titre Clair de Lune n'a pas à proprement parler de texte en vers qui lui corresponde. Nous croyons que cette division fut faite par Marie Gill et non par le poète lui-même.

La suite en sera le Désespoir et le dénouement, Le Silence et l'Oubli. Tout en gardant son idée maîtresse, le poète aurait pu, sans inconvénient, placer ces trois chants sous un seul et même titre, par exemple: Vers le Silence et l'Oubli. Lisant ces trois chants réunis, le lecteur garderait au moins cette impression que Charles Gill avait un souffle véritablement épique.

Le chant sixième sert ou de transition entre les trois premiers chants et ce qui suit, ou d'introduction au cycle Trinité-Eternité. Dans ses Stances à la Vierge, Gill annonce symboliquement que le Cap Trinité sera la porte du ciel, tandis que quelque part dans une fissure du Cap Eternité se trouve la porte de l'enfer. Enfin, le chant dixième sert tout simplement de péroraison au cycle du Cap Eternité.

Comme Dante dont il est le fidèle imitateur, Charles Gill cherche la porte de l'enfer. Les chants onze et douze justifient cette montée au sommet du Cap Eternité. Ces chants constituent une longue introduction à un autre cycle qui pourrait avoir pour titre: à la recherche de l'enfer. Les péripéties qui suivront sont mieux décrites dans le texte en prose.

La composition du Cap Eternité se résume donc à ceci: Le Goéland, prologue précédé d'un pré-prologue difficilement justifiable par rapport à l'ensemble du poème; un voyage sous forme des chants deuxième, troisième et

quatrième; une hésitation en présence des deux sommets (chants VI<sup>e</sup> à X<sup>e</sup>), et la conquête des enfers (chants XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup>).

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, c'est précisément par cette négligence de la composition des chants (ne laissant qu'une unité factice dans les cycles) que ces "épaves" poétiques créent une impression de puissance, en somme bien illusoire.

En entreprenant l'étude de la versification, de la langue et du style de Charles Gill, nous devons tenir compte non seulement des normes littéraires de son époque, mais aussi des milieux littéraires que Gill a dû fréquenter à Paris<sup>5</sup>.

Nous penchant sur la forme littéraire de Gill, à notre surprise, nous devons reconnaître qu'elle correspond aux formules périmées des romantiques décadents. Plusieurs des amis de Gill (Nelligan, de Bussières, Melançon, Lozeau

---

<sup>5</sup> "C'est pendant son séjour à Paris, écrit Marie Gill, qu'il développa son goût pour la littérature. Il devint un hôte assidu des salles de rédaction et des cafés littéraires du quartier latin [...] Par exemple, il fréquentait aussi bien l'humoriste Alphonse Allais dont la verve était si vive que le délicat et douloureux poète Paul Verlaine. Leurs conseils ont contribué pour beaucoup, à l'encourager à persévérer dans son goût pour la poésie, dont il sut tirer des accents très émouvants." Le poète Charles Gill est mort, dans La Presse, 34<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 294, livr. du 17 octobre 1918, p. 16. Il s'agit en effet d'un article non signé de Marie Gill dont nous avons retrouvé les manuscrits.

etc.) pourtant, s'étaient inspirés des symbolistes et des parnassiens français. Gill se leurrerait-il en écrivant ces mots à Louis-Joseph Doucet: "ce n'est pas le rythme, le mot, la phrase qui me donne du fil à retordre dans ce travail, mais le fond..."<sup>6</sup> ou ignorait-il que "le fond crée la forme" en prose aussi bien qu'en poésie?

Gill se plie presque entièrement au précepte de Boileau qui voulait:

Que toujours dans vos vers le sens coupant les mots,  
Suspende l'hémistiche, en marque le repos<sup>7</sup>.

Ainsi, les accents fixes du vers gillien se posent régulièrement à l'hémistiche et à la clause. Comme le remarquait très justement Gérard Bessette dans Les images en poésie canadienne-française, Gill ne dérogea à ce précepte classique et puéril que pour nous donner quelques vers de la forme: 4-4-4, dont voici des exemples:

Lors j'ai crié / Quel Montagnais / dans l'ombre pleure<sup>8</sup>  
Je t'évoquais / cloche des deuils / et des adieux<sup>9</sup>  
Ne tremble pas / Qui donc es-tu / visage blême<sup>10</sup>

<sup>6</sup> Charles Gill, Lettre à L.-J. Doucet, le 11 juin 1911.

<sup>7</sup> Boileau, L'Art Poétique, Paris, Hatier, 1939, Chant I, vers 105-106, p. 10.

<sup>8</sup> Charles Gill, La cloche de Tadoussac, vers 33.

<sup>9</sup> Ibid., vers 61.

<sup>10</sup> Ibid., Le Desespoir, vers 9.

ou encore des vers de la forme: 3-3-6; 2-6-4,

Tes pleures / tes martyrs / et ta chevalerie<sup>11</sup>

Toujours / à ton premier appel / ils accourront<sup>12</sup>

Au fond, pour Gill, ce sont là des anomalies. Il se voit, comme malgré lui, condamné par la syntaxe de sa phrase à négliger cette césure sacrée, à l'hémistiche. Il nous est donc impossible d'étudier le nombre et la quantité de son vers puisqu'il se limite pratiquement à quatre accents; deux devant et deux après la césure. Gill n'avait sans doute pas senti ce jeu subtil des accents secondaires chez un classique comme Racine ou encore chez un romantique comme Hugo.

Poussé par la rhétorique, Gill doit faire un usage fréquent du rejet qui malgré tout ne donne pas plus de souplesse à son vers puisqu'il s'entête à garder la césure à l'hémistiche.

Après votre néant, / quand d'autres millénaires  
Sur d'autres vanités / tendront d'autres oublis,  
Le Cap sera debout / sur les eaux solitaires,  
Debout sur les débris / des nations altières;<sup>13</sup>

Quelle impression se dégage-t-il de cette période rimée? De la monotonie. Et dire que certains critiques trouvent

---

<sup>11</sup> Charles Gill, Le Désespoir, vers 42.

<sup>12</sup> Ibid., vers 53.

<sup>13</sup> Id., Le Cap Eternité, vers 124-127.

que cette monotonie du rythme est une des grandes qualités du Saint-Laurent<sup>14</sup>.

D'après son sens étymologique, la rime fait partie du rythme, et son importance ne doit pas être négligée dans une oeuvre versifiée. Les débuts poétiques de Charles Gill révèlent plusieurs poèmes sur des rimes pré-posées; perfectionnant sa technique, le poète décida de rimer des textes en prose<sup>15</sup>. C'est ainsi que seraient nés les premiers vers du Saint-Laurent. Le seul désavantage à ces procédés est que le poète n'est pas porté par son lyrisme, par son inspiration, mais contraint ou par la difficulté de la métrique ou par la rime appropriée qui doit sonner avec la suivante.

Quant à la qualité des rimes du Saint-Laurent, une analyse attentive de 1244 vers devait nous donner des résultats suivants

Riche	Suffisante	Pauvre	Défectueuse	Total
42	365	123	92	622 x 2
				1244 vers

<sup>14</sup> Nous nous abstenons volontairement de critiquer les vers défectueux par leur métrique dans les chants: Prologue, vers 33; Le Cap Eternité, vers 147; La Fourmi, vers 15 et 18, etc.

<sup>15</sup> Voir l'appendice VII, Le Cap Eternité et l'appendice VIII, Le Désespoir. Dans ces deux textes Gill nous donne des exemples de la technique de son vers.

Pour appuyer ce témoignage sur la qualité des rimes étudions-en quelques exemples. En effet, parmi les rimes riches, Gill emploiera souvent: campagne-montagne qui à l'époque des romantiques pouvaient avoir une sonorité bien particulière, bien neuve; mais, l'emploi fréquent de ces rimes a depuis lors classé (même en 1911) ces dernières parmi les banales. L'on pourrait faire la même remarque au sujet de: blanches-branches; sombre-ombre; abandonné-résonné; éphémère-amère; chercheur-pêcheur; antiques-cantiques; tendre-entendre, etc.; bref, sans être rares, les rimes riches de Gill ne sont pas excellentes par leur sonorité. Comme la majeure partie des rimes comprend celles dites suffisantes et pauvres, il est donc inutile que nous en donnions des exemples. Toutefois, il serait juste de montrer pourquoi certaines rimes sont défectueuses. Lancé sur la pente de la facilité, Gill ne se gêne pas pour faire rimer: pâle-royale; frêne-lointaine; la foule-il foule; rafale-pâle; aime-blême; coeur-rancoeur; embrasse-extase; pâle-opale; âges-sauvages. Parmi ces exemples, les uns n'ont pas le même registre harmonique, les autres appartiennent à des prononciations régionalistes (Sorel par exemple), enfin d'autres sont défectueuses parce qu'elles exploitent des désinences verbales pour les faire rimer avec des substantifs, des adjectifs, des verbes, ou encore avec des mots qui ont une même graphie mais un sens

totalément différent. Que de négligences et de paresse peuvent dénoter de telles rimes! Nous devons dire que le poète se "gargarise" toujours des mêmes mots (à la rime). Voici ce que nous rencontrons le plus souvent dans son poème: Bleu-Dieu-adiou; goélette-silhouette-poète-allouette-girouette; écume-brume; grise-brise-église; incertain-matin; cime-abyme; montagne-campagne; homme-nomme; douleur-pleur; monde-onde-sombre-ombre; désespoir-noir(e)-gloire-histoire-soir; nuit-bruit-luit; pas-glas-bas; passé-dressé. Enfin, donnant ici de nombreux exemples, nous ne faisons que rendre plus concrètes les remarques de Gérard Bessette<sup>16</sup> au sujet de la rime gillienne.

Pas plus dans ses strophes que dans ses vers, Gill ne se souciera des règles les plus élémentaires de la versification. Un coup d'oeil rapide sur le Prologue nous laisse une impression de variété et d'originalité. On y rencontre: des distiques, des tercets, des quatrains, des quintils, en somme une belle variété de strophes. En réalité, que sont ces strophes? Que des quatrains à rimes plates! Si le Prologue n'a aucune originalité, si sa valeur littéraire est nulle, l'on peut toujours se consoler à la pensée qu'il ne fut peut-être pas écrit par Gill, du moins pas de la manière qu'on le lit dans l'édition de 1919.

---

<sup>16</sup> Gérard Bessette, ibid., p. 136.

Dans le premier chant, Gill divise son texte en quintils, en septains, en neuvains et en onzains. Encore là, nous sommes en présence de simples quatrains à rimes plates. Gill avait voulu que les strophes fussent différentes dans la seconde version de ce premier chant. En effet, les quatrains à rimes plates alternaient avec ceux à rimes croisées et à rimes embrassées. Mais il semble bien que ce soit la première combinaison qui ait séduit son auteur<sup>17</sup>, car tous ses éléments constituent la trame du chant premier. Puis, après une refonte des quelques vers qui lui restaient, Gill réussit par on ne sait trop quel tour de force à faire le second chant, La cloche de Tadousac.

Selon nous, la forme de la seconde rédaction du Goéland était supérieure à la première, mais est-ce que les idées développées rendaient justice à cette esthétique? En effet, si la strophe à rimes plates lie moins bien la pensée, la strophe à rimes embrassées d'autre part devrait annoncer le développement d'une pensée unilatérale; alors comment expliquer que Gill intercale ici et là des quatrains à rimes croisées qui sont le propre d'une pensée symétrique? Bref, dans cette seconde version du Goéland, par le fond, Gill ne

---

<sup>17</sup> Charles Gill citera textuellement les vers 21 à 38 dans sa lettre à M<sup>gr</sup> Camille Roy, datée du 30 juin 1912.

saurait justifier cette alternance des quatrains.

La forme du IX<sup>e</sup> chant proprement dit n'est pas meilleure que celle des autres chants. Gill fait alterner ses quatrains à rimes plates, à rimes croisées et à rimes embrassées. Ceci a pour inconvénient de lui faire oublier que ses rimes masculines et féminines, par souci de rythme et d'harmonie, devraient alterner également. Ainsi, ces deux quatrains (vers 34 à 37, 38 à 41), la fin du premier (vers 36) et le début du second (vers 37) affichent des rimes féminines. Il en est de même pour les vers 63 et 64. Parfois, il arrivera que Gill ne rattache pas suffisamment ses vers (vers 48). Comment expliquer ces soi-disant licences poétiques? Remarquons que le poète part d'un texte en prose<sup>18</sup> d'où il tente de disséquer le plus d'alexandrins possible et de les rattacher à des rimes préconçues, tout en voulant garder le sens qu'il s'est fixé dans sa prose. Un tel procédé entraîne inévitablement des lacunes. Gill ne domine pas le vers, il en est subjugué.

Etudions maintenant son vocabulaire: le substantif, l'adjectif et le verbe.

---

<sup>18</sup> Voir l'appendice VI, La cloche de Tadoussac. Le texte en prose est à gauche, le texte en vers est à droite.

Gill affectionne tout particulièrement le substantif abstrait, ce qui dénote chez lui une tendance et une recherche du monde métaphysique. D'autre part, son "moi" domine presque toujours dans les substantifs concrets singuliers. Il aime les généralisations, mais en autant qu'elles viennent de lui. En somme, ce "moi" gillien ne se confond jamais dans la pluralité des êtres qui l'entourent: il les domine. Cet égotisme pourrait sans doute expliquer les tendances moralisatrices et "pontifiantes" du poète.

Traiter avec hauteur les êtres qui l'entourent ne sera pas sans influencer, dans sa phrase, la nature de l'adjectif. Ainsi interdira-t-il à son épithète les connotations pittoresques. Ses épithètes seront religieuses, mystiques, voire ésotériques<sup>19</sup>. Un substantif est-il trop concret? Immédiatement Gill lui associe une épithète qui le désincarne comme par exemple: Flots mystérieux; nef inconnue; ornement atroce; fièvre mystique, etc.; si une épithète est trop pittoresque, il la marie avec un terme abstrait qui amoindrit l'expression sonore, tactile ou colorée de cette épithète: terreur muette, solitudes roses,

---

<sup>19</sup> Par sa mère qui était très pieuse et remplie de soucis pour le salut éternel de son unique fils, Charles Gill a baigné, dès sa plus tendre enfance, dans une atmosphère où tout touchait au mystère. Pour bien comprendre cette tendance psychique du poète, nous n'avons qu'à relire sa correspondance.

grandeur sombre, paix profonde...

Un tel agencement ne devait pas s'opérer sans répercussions sur l'ensemble du vocabulaire. Il est curieux de noter que Gill, peintre, n'ait fait usage de termes colorés que dans quelques soixante-dix vers de son poème. Encore là, ces couleurs portent en elles une connotation toute morale. Le noir, le brun et le gris apparaissent comme des oiseaux de malheur: ces couleurs annoncent toujours quelques mauvais tournants dans la trame du poème<sup>20</sup>. Gill qui, dit-on, perdait connaissance à la vue du sang, utilise très peu le rouge dans ses vers<sup>21</sup>. Pour le poète, cette couleur a quelque chose d'effrayant, elle marque un état de chaos dans la nature. Enfin les métaux et les pierres précieuses seront nobles lorsque la nature s'en parera<sup>22</sup>, vils lorsque les hommes s'en serviront<sup>23</sup>. Donc, si Gill se sert de la

<sup>20</sup> Charles Gill, Le Goéland, vers 42, 49, 55; La cloche de Tadoussac, vers 16, 37, 76, 106; Le Désespoir, vers 2, 15, 48, 54; Le Silence et l'Oubli, vers 18, 22, 48, 54, 74, 75, 87; Clair de Lune, vers 87, 100, 102, 109, 119, 154; Aurore, vers 6, 9, 13, 49; Le Cap Eternité, vers 5, 13, 52, 66, 71, 100; Le Rêve et la Raison, vers 11, 30; La Fourmi, vers 36.

<sup>21</sup> Ibid., Le Goéland, vers 1, 12, 110; Clair de Lune vers 111; Aurore, vers 46, 53; Le Cap Trinité, vers 49; Vers la Cime, vers 31, 81.

<sup>22</sup> Ibid., Prologue, vers 164; Le Silence et l'Oubli, vers 68; Clair de Lune, vers 108; Aurore, vers 47; Ave Maria vers 38; Le Cap Trinité, vers 9, 49; Vers la Cime, vers 98, 103, 114; La Fourmi, vers 10, 35, 55.

<sup>23</sup> Ibid., Le Cap Eternité, vers 147, 171.

couleur, ce n'est pas pour rehausser le dessin de ses paysages, mais plutôt pour mieux étayer sa manie moralisatrice.

Le verbe devait en une telle compagnie, faire figure de parent pauvre. Activée par des verbes à l'imparfait et au passé défini, la pensée du poète se traîne lourdement de vers en vers. Toujours l'on espère que le frissonner, le glisser, le trôner, le souffler, le pressentir et le comprendre apporteront un élément nouveau dans la phrase, la feront rebondir, se câbrer pour finalement enflammer notre imagination: il n'en est rien. Cette phrase longue et monotone demeure toujours narrative.

Les anglicismes comme ce "pour l'école" traduit de "for the school" dans ce vers,

Mais, par malheur pour l'école est loin d'ici<sup>24</sup>  
n'aident pertes pas à l'harmonie de la phrase. Rien de neuf aussi à ces sons discordants: reptiles ailés, poissons ailés et Vieillard ailé, pour nommer que les plus mauvais<sup>25</sup>.

Souvent sa phrase oratoire ne convient pas au sujet traité. Dans le premier chant, le canot bondit sous la fureur des flots, de nous affirmer Gill; mais, ceci ne l'empêche pas de demeurer plongé dans ses souvenirs

<sup>24</sup> Charles Gill, Prologue, vers 58.

<sup>25</sup> Ibid., Le Cap Eternité, vers 31, 74, 106.

d'enfance. Nous pourrions imaginer facilement un tel calme de la part de Jésus dormant dans la barque de ses apôtres (ces derniers devaient être de bons navigateurs!) mais chez Gill, une telle attitude dépasse les bornes de la raison. Lorsque le poète atteint la plage, nous serions portés à nous demander: est-il fatigué? est-il épuisé? Rien dans le rythme de sa phrase ne semble nous l'indiquer. Cette tempête est beaucoup trop artificielle pour influencer la marche de la phrase. Le paysage ressemble plutôt à une toile.

Un dernier exemple ne serait pas superflu pour bien définir la nature de la phrase gillienne. Le poète se penche sur un passé qu'il connaît mal s'il veut faire de l'histoire, qu'il exprime mal s'il veut faire de l'épopée. Alors, au lieu de reconstituer l'histoire par ses aspects légendaires (même par ses mensonges), ce qui convient bien à l'épopée, Gill refait l'histoire de petits faits précis qu'il sert sans art et sans goût. Ce n'est certes pas en alignant quelques grands noms, en leur ajoutant les épithètes: cupidités, déshonneurs, honte et désespérés entrecoupés d'exclamations comme: "Tadoussac! l'avenir flétrira ta mémoire" (qui doit rimer nécessairement avec gloire), que l'on fait de l'épopée. Voilà en quelques mots le contenu du chant deuxième, La cloche de Tadoussac, l'un des plus prosaïques de tout le Cap Eternité. Ce que le poète veut mettre en évidence, ce n'est pas le fleuve, c'est sa propre

personne. Gill déploie donc toutes ses connaissances poétiques dans ces vingt-neuf quatrains à rimes croisées. Voici des "perles" en harmonie imitative:

Dongne! dongne! entendit mon oreille inquiète  
 Dongne don! dogne don! gémit l'airain plus bas  
 Dongne! dongne-dongdon! daïngne! don! dôgne-dongne!<sup>26</sup>

Ne sont-ce pas là les vers les plus lamentables de toute la poésie française? Les poètes les plus décadents n'auraient jamais songé à une telle accumulation de voyelles nasales pour tenter une onomatopée. Les répétitions dans les vers 61, 65, 69, 73, 77 et 81 se passent de tout commentaire. Le poète a voulu peut-être produire un effet d'ampleur, soit. Mais le sommet de son crescendo sonore devait se situer au point où il invoque l'âme de Nelligan. Que se passe-t-il? La pensée ne progresse pas, les images ne se renouvellent point, sa phrase ne contient aucun élément qui soutiendrait ces montées verticales. Gill a beau piquer la muse, elle ne produit plus rien. Pour reprendre une expression de Victor Hugo, il manque à Gill du "sang nouveau", c'est-à-dire d'un vocabulaire plus riche, plus coloré, plus pittoresque que ne le sont les Noëls perdus, les souffles furibonds, les affreux tourbillons, les flots fracassés, les ails du vent.

---

<sup>26</sup> Charles Gill, La cloche de Tadoussac, vers 17, 85, 95.

A la pauvreté de la langue s'allie un style oratoire, ampoulé où pullulent les métaphores usées et les clichés incolores. A ce point de vue, le Goéland est nettement inférieur aux autres chants du Cap Eternité<sup>27</sup>. C'est peut-être ce qui explique pourquoi Gill n'a jamais osé le publier avant sa mort.

Selon l'expression bien juste de M. Paul Wyczynski, "à n'en pas douter, au centre du style poétique se trouve l'image, ce réservoir diaphane des sentiments et des idées"<sup>28</sup>. Chez Gill, l'image poétique se révélera surtout par la métaphore, la comparaison, l'allégorie et la prosopopée.

La prosopopée est une des figures d'imagination qui convienne le mieux au style ampoulé du poète. Dans certains vers Gill interpellera directement la nature:

O Globe! as-tu surgi du flot mystérieux?  
Ou bien, aux anciens jours, es-tu tombé des cieux<sup>29</sup>?

<sup>27</sup> "Vouloir allier, écrit Bessette, aux vastes méditations du Cap Eternité des passages de moralisation particulière, c'était se vouer à un échec certain [...] Mal à l'aise dans le particulier, il dépare alors sa poésie par des mots triviaux, prosaïques (gredin, excréments, péculats) et multiplie les métaphores usées, les périphrases pseudo-classiques (Babylone, écus d'or, ce qui digère, ce qui pense les temples du dollar)." Cf. Les images en poésie canadienne-française, p. 129.

<sup>28</sup> Paul Wyczynski, Emile Nelligan, sources et originalité de son oeuvre, Ottawa, éd. de l'Université d'Ottawa, 1960, p. 257.

<sup>29</sup> Charles Gill, Le Goéland, vers 17-18. Le poète interpelle la nature également dans La cloche de Tadoussac, vers 61-64; Clair de Lune, vers 103-104; Aurore, vers 1, 2, 21, 22; Le Cap Trinité, vers 17-24.

Ailleurs, il conversera avec son canot:

Allons, vieux Goéland! qu'importe tout ce noir!  
N'embarque pas trop d'eau! défends ton équilibre!  
Oppose ta souplesse au furieux Surouet<sup>30</sup>.

Enfin, il se plaira à évoquer des personnages historiques, par exemple: Dante<sup>31</sup>, Champlain<sup>32</sup>, etc. Ce que nous reprochons à Gill ce n'est pas la valeur de sa prosopopée, utilisée par la plupart des grands poètes français, mais c'est l'abus qu'il en fait. Pour Gill, la prosopopée est un sommet lyrique et non un moyen d'expression.

Nous rencontrons chez lui également l'allégorie dans laquelle le poète se révèle beaucoup plus délicat. Dans le chant quatrième, l'un des mieux écrits, l'on voit le poète se faire accompagner par deux personnages allégoriques: Le Silence et l'Oubli. Après une brève introduction (un seul quatrain à rimes croisées)<sup>nous avons</sup>, l'Asa première allégorie: le Silence. Ici la forme est importante. Les quatrains à rimes croisées nous annoncent que le développement se fera en deux parties symétriques: d'une part le Silence, d'autre part l'Oubli. Tant que le Silence plane dans les hauteurs, le poète emploie des rimes aux voyelles ouvertes qui dénotent une certaine transparence, une certaine légèreté:

<sup>30</sup> Charles Gill, Le Goéland, vers 74, 76, 78.

<sup>31</sup> Id., Aurore, vers 31-40.

<sup>32</sup> Id., Le Cap Eternité, vers 193.

muet, tait, reflet, rappelait. Le Silence se rapproche, plonge dans l'ombre où vogue le poète, les voyelles se ferment, deviennent plus aiguës: silencieuse, indécis, élégance, compris, Silence.

La seconde strophe n'a pas moins d'ampleur que la première. Comme dans le Jocelyn de Lamartine, Gill emploie deux huitains séparés par un distique, ceci pour mieux transposer son lyrisme. Sans effort le poète passe de l'abstrait au concret. Remarquons-le dans ces quelques vers:

Lent et mystérieux et grave, il descendait  
 Au fixe déploiement de ses ailes royales<sup>33</sup>  
 Son large vol plané décrivait des spirales<sup>33</sup>.

Si dans le quatrain suivant (vers 37 à 40), le poète tombe dans la platitude c'est parce que son allégorie manque de cohérence. Partant d'une sensation tactile, Gill reprend sa description allégorique!

Le Silence ploya son aile de velours<sup>34</sup>

mais il nous semble qu'il sache moins bien se servir des éléments tactiles que des éléments visuels. Ses métaphores sont rabattues, ses images manquent de mordant et de précision: ailes de velours est trop concret pour une allégorie; tempe glacée, front douloureux que ridait le souci, poser

<sup>33</sup> Charles Gill, Le Silence et l'Oubli, vers 28-31.

<sup>34</sup> Ibid., vers 41.

ses lèvres éternelles, et célestes frissons glissent dans la banalité et l'auteur se perd dans de longues et fades descriptions.

Nous pourrions nous arrêter à dire comme Gérard Bessette, que: "Il a vu cheminer l'être" est une métaphore simple; que: "j'avançai dans la terreur muette" est une métaphore cinématique; que: "le roc s'écroule pour marquer la chute d'un royaume" est une comparaison d'une rare valeur, en littérature canadienne; mais au fond, il y a plus que cela dans les comparaisons et les métaphores gilliennes. Elles évoquent presque toujours des souvenirs d'enfance. Lorsque le poète compare certains phénomènes de la nature à l'opale, à la topaze ou au rubis<sup>35</sup>, ce ne sont là que des réminiscences utérines<sup>36</sup>. Enfin, de tout le Saint-Laurent, ce vers:

Ou bien, dans le recul des solitudes roses<sup>37</sup>  
est l'un des plus symboliques. Le poète regrette sans doute cette enfance heureuse qui s'écoula à Pierreville. Etendu sur quelques plates-bandes des jardins qui entouraient cette

---

<sup>35</sup> Charles Gill, Aurore, vers 47; Fourmi, vers 55; Vers la cime, vers 9-10.

<sup>36</sup> Le testament de M<sup>me</sup> Juge Gill devait nous révéler qu'elle n'avait parmi ses bijoux que ces trois sortes de pierres précieuses.

<sup>37</sup> Charles Gill, Vers la Cime, vers 106.

villa en briques roses, Charles Gill a dû passer des journées entières dans un rêve ininterrompu...

Dans la plupart des chants, nous pourrions difficilement soutenir que l'image de Gill soit le véhicule d'une vision poétique. Par exemple, lorsque l'on considère le chant Ave Maria, l'on comprend à peine comment il se fait qu'il ait remporté la palme au concours organisé par la Société du Parler français<sup>38</sup>. Ne sommes-nous pas en présence d'une paraphrase des Litanies de la sainte Vierge<sup>39</sup>? Ajoutons à cela quelques phrases extraites du Salve Regina et du Souvenez-vous à la sainte Vierge et nous aurons l'essence même de ce chant septième. Cette pièce a précisé-ment ce que Gill n'a pas à proprement parler le souffle religieux qu'on trouve chez Péguy ou chez Claudel. Alors que ces poètes français vivent intensément la pensée sous-jacente aux mots, le poète canadien ne s'émeut qu'après coup. Il crée sous l'effet d'une impulsion extérieure ou contingente qui n'a aucun rapport immédiat avec les sentiments exprimés dans sa poésie. Gill demeure à la surface

---

<sup>38</sup> Ce concours débutait le premier janvier 1911 et se terminait le 15 décembre 1911. Les membres du jury étaient Pamphile Lemay, les abbés Philippe Ferrier et Camille Roy, Albert Lozeau et Adjudor Rivard.

<sup>39</sup> Nous indiquons les vers qui puisent leurs sources dans les Litanies de la sainte Vierge: 7, 11, 12, 13, 15, 17, 21, 25, 26, 30, 36, 41, 71, 73, 75.

du problème qu'il traite tout en croyant le pénétrer. Voici un premier aveu de Gill, aveu qui illustrera ce que nous avançons:

Je me suis tiré d'embaras avec — les stances à la Sainte-Vierge [sic]; mais quel travail elles m'ont coûté! Je me croyais mieux en forme. Qui-conque ne peut traiter facilement n'importe quel sujet ne peut se vanter d'être en forme. Ce n'est pas le rythme, le mot, la phrase qui m'a donné du fil à retordre dans ce travail, mais le fond, arrêté que j'étais à chaque strophe par les scrupules d'homme sincère. J'avais aussi à redouter la froideur en me retenant et ceci eût été pire que tout dans un poème puisque c'eût été antipoétique. J'avais de plus à redouter la fadaise dévotieuse de qui tu sais, n'est-ce pas [Albert Ferland]? Enfin, le sujet a fini par m'émouvoir et j'ai écrit les six dernières strophes en un clin d'oeil, après avoir tant lutté pour mettre les autres debout. L'émotion! voilà le secret des beaux vers! voilà le secret des strophes harmonieuses<sup>40</sup>.

Comme nous l'avons fait remarquer, les mots devaient surgir assez facilement puisqu'il tarissait ses sources, mais l'émotion véritable, où l'a-t-il puisée? Nous rapportons donc ici une autre confidence du poète. Elle renforce ce que nous avons déjà affirmé au sujet de sa création poétique. La scène se passe chez Gill où Lionel Léveillé est en visite. L'atmosphère est chargée de vapeur de bière et de fumée de cigares. Léveillé vient tout juste de commenter le chant Le Silence et l'Oubli.

---

<sup>40</sup> Charles Gill, Lettre à Louis-Joseph Doucet, datée du 10 juin 1911.

A peine avait-il immobilisé sa moustache sur ces judicieuses paroles, écrit Gill, que je commençai la lecture du chant VIII ième, Ave Maria. Alors la perplexité se peignit sur sa figure. Tu sais comme son front se plisse, quand il est inquiet? [...] J'oubliai l'heure et le lieu; je me revis au pied du Cap Trinité dans des reflets d'aurore... Il est probable que j'ai bien lu, que j'ai fait valoir ce chant, car il déclara quand j'eus fini: "Je crois que je suis foutu! Voilà ce que je redoutais le plus de votre part: du lyrisme"<sup>41</sup>.

Quoi qu'en pense M<sup>gr</sup> Camille Roy, les strophes de l'Ave Maria ne contiennent pas "des émois de conscience qui nous attendrissent"<sup>42</sup>. Une lecture attentive a vite fait de montrer au grand jour que toutes ces strophes ne sont que des mots et non des sentiments vécus, perçus; que le poète comme dans maintes circonstances produit sur commande.

Après nous avoir fait contempler les deux cimes, dans son chant dixième, Le Rêve et la Raison, le poète met encore son "coeur à nu". Il développe le leitmotiv qu'il avait suggéré en décrivant les deux caps, symboles du Rêve et de la Raison.

Si ces thèmes avaient été traités par un poète de génie, nous aurions eu là un magnifique sujet de cogitation; chez Gill, cependant, ces thèmes convenaient à la peinture

---

<sup>41</sup> Charles Gill, Lettre à L.-J. Doucet, datée du 25 novembre 1911.

<sup>42</sup> M<sup>gr</sup> Camille Roy, Nouveaux essais sur la littérature canadienne, Québec, L'Action Sociale, 1914, p. 387-388.

bien plus qu'à la poésie. Dans Le Rêve et la Raison, la pensée était si visuelle, si concrète, qu'il en fit une toile. En voici la description:

Le dessin est irréprochable... Le Rêve et la Raison: Un vieux philosophe accoudé devant un gros livre est désorienté; il presse de sa vieille [sic] main ridée son [sic] front large et tourmenté. Un enfant appuyé tendrement sur l'épaule du vieux lève sa figure candide vers le ciel d'où tombe un rayon d'azur. Un ange enveloppe ce groupe d'un geste bienveillant, mais son aile gauche empêche le rayon divin d'éclairer le livre prétentieux et le front superbe, et sa tête souriante s'incline pour que le rayon passe entre l'aile et le cou et aille baigner l'oeil limpide du petit enfant<sup>43</sup>.

Autant cette toile peut être de mauvais goût parce que trop littéraire, autant le chant dixième manque de qualités littéraires parce que trop pictural.

Finalement, si nous excluons le chant XVII<sup>e</sup>, Stances aux Etoiles et Patrie qui, à proprement parler, ne font pas partie du poème (Stances aux Etoiles datant de 1899 et le manuscrit de Patrie demeurant introuvable), que nous reste-t-il? Quelques vers bien faits. Une impression de magnificence qui, sous l'analyse s'écroule totalement. D'autre part la prose pourrait peut-être servir dans la composition d'un récit merveilleux pour les petits enfants.

---

<sup>43</sup> Charles Gill, Lettre à L.-J. Doucet, datée du 23 mars 1912. A cette époque Gill assista à une représentation de Faust de Gounod. Les personnages de sa toile sont: le vieux, le père Lorentz; le petit enfant, son fils Roger C.; l'ange, sa maîtresse Juliette Boyer.

Cette versification, cette langue et ce style décadent ne peuvent s'expliquer que par les influences littéraires. Toute notre attention se portera donc sur les influences subies par le poète, car il nous serait difficile voire impossible de démontrer que le Saint-Laurent ait été une étape positive dans la littérature canadienne.

De bons critiques<sup>44</sup> ont remarqué qu'il existait un parallèle entre le Prologue de Gill et celui du Jocelyn. L'on doit ajouter immédiatement que le prologue du Jocelyn est supérieur à celui de Gill, et cela à tous les points de vue. Si nous reprenons ce parallèle, ce n'est que pour insister sur les faits qui frappent, c'est-à-dire les idées fondamentales. Alors que Gill glose longuement sur la découverte du manuscrit "ardemment convoité", Lamartine de son côté arrive droit au but en une dizaine de vers bien frappés:

N'écrivait-il jamais? — Quelque fois le dimanche,  
 Me dit Marthe, il veillait sur une page blanche,  
 Et quand elle était noire, au fond d'un vieux panier  
 Il la jetait, et moi, dans un coin du grenier,  
 Je balayais la feuille au retour de l'aurore,  
 Ce qu'ont laissé les rats y peut être encore.  
 J'y montai; j'y trouvai ces pages où sa main  
 Avait ainsi couru sans ordre et sans dessein,  
 Semblables à ces mots qu'un rêveur solitaire  
 Du bout de son bâton écrit avec mystère;

---

<sup>44</sup> Nous songeons à M. Paul Wyczynski dans son article Charles Gill intime (p. 469) et à M. Gérard Bessette dans son livre Les images en poésie canadienne-française (p. 127).

Caractères battus par la pluie et les vents,  
Et dont l'oeil se fatigue à renouer le sens<sup>45</sup>.

Il ne faudrait pourtant pas exagérer ce parallèle, car c'est surtout chez Fréchette que Gill puise ses thèmes et ses images. Comparons quelques vers de Gill à ceux de Louis Fréchette.

Une description chez Gill:

Pendant que l'on gréait la svelte goélette  
Qui, dans l'épais brouillard perdant sa silhouette  
Mouillée au fond de l'anse, à l'ancre somnolait<sup>46</sup>

Une description chez Fréchette:

Notre steamer, au fond d'une anse pleine d'ombre  
Dormait tout essoufflé comme un grand cachalot<sup>47</sup>.

Dans ces deux descriptions, si nous n'avons pas exactement les mêmes termes, du moins la métaphore verbale est la même.

Un cliché chez Gill:

Près des enfants filait sa robuste compagne<sup>48</sup>

Un cliché semblable chez Fréchette:

Sa femme, une robuste enfant de Picardie<sup>49</sup>

---

<sup>45</sup> Lamartine, Jocelyn, dans Oeuvres de Lamartine, Bruxelles, J.P. Meline, 1836, p. 686.

<sup>46</sup> Charles Gill, Prologue, vers 7-9.

<sup>47</sup> Louis Fréchette, La Légende d'un Peuple, Québec, Darveau, 1887, p. 47.

<sup>48</sup> Charles Gill, ibid., vers 48.

<sup>49</sup> Louis Fréchette, ibid., p. 78.

Un lieu commun chez Gill:

Et tira de l'armoire un épais cahier bleu  
Qu'elle tenait sous clef, en gardienne fidèle<sup>50</sup>.

Un lieu commun chez Fréchette:

Le vieillard conservait une étrange relique  
Au fond d'un vieux bahut à moitié ruiné<sup>51</sup>.

Au cours d'un récit, Gill et Fréchette feront agir leurs personnages de la même façon. Voyons le geste qui accompagne la parole chez Gill:

Reviendra-t-il jamais? Nous gardons l'espérance  
De le revoir un jour, malgré sa longue absence.  
.....  
— La Fileuse, à ces mots, laissa tomber sa laine,  
Jeta deux gros rondins d'érable dans le feu,  
.....  
Voilà! prenez-en soin s'il vous plaît, reprit-elle<sup>52</sup>.

Le geste est semblable chez Fréchette:

C'est là du sang, Messieurs, du sang de race fière!  
Dit le vieillard. Et puis, roulant sa tabatière  
Entre ses doigts noueux, il nous fit le récit  
De la simple et navrante histoire que voici<sup>53</sup>.

Bien que les mots ne soient pas toujours les mêmes, l'on doit admettre que certaines ressemblances nous surprennent et nous laissent perplexe.

---

<sup>50</sup> Charles Gill, ibid., vers 158-159.

<sup>51</sup> Louis Fréchette, ibid., p. 77.

<sup>52</sup> Charles Gill, ibid., vers 151-152, 156-157, 160.

<sup>53</sup> Louis Fréchette, ibid., p. 77.

Dans son troisième chant, Gill transpose un thème qui avait déjà été exploité dans Les Fleurs Boréales. Chez Fréchette, il s'agit de la dernière des iroquoises:

C'est une femme; l'âge appesantit sa tête  
 .....  
 Elle vit sa tribu périr au champ de la gloire<sup>54</sup>,

tandis que chez Gill, c'est un chef Montagnais qui a également vu disparaître sa tribu, qui a vu ses guerriers tomber les uns après les autres sous les coups des ennemis. Fréchette fait revivre devant nos yeux cette iroquoise, ce sont ses paroles que nous croyons entendre; pour Gill, Tacouérima n'a pas tellement d'importance puisqu'il n'est qu'un prétexte pour livrer à ses lecteurs son état de Désespoir.

Il en est de même dans Le Cap Trinité. Le poète trouve encore moyen d'aller cueillir l'une de ses sources chez Fréchette. Rappelons-nous le sonnet Les Marches Naturelles où Louis Fréchette contemple le Cap Trinité:

Des gradins naturels aux formes merveilleuses,<sup>55</sup>  
 Taillés dans le granit, s'élèvent rang par rang.

Gill est plus grandiose. Il lui faut de l'ampleur et de l'azur; c'est pourquoi son rocher n'est pas "taillé", non! il se "dresse sur le ciel". Et les "Titans" et "l'Égypte"?

---

<sup>54</sup> Louis Fréchette, Les Fleurs Boréales, les oiseaux de neige, Québec, Darveau, 1879, p. 130.

<sup>55</sup> Ibid., p. 207-208.

Tout y est entassé et pressuré. Voilà le poète à nouveau entraîné par des généralités.

La Nature nous parle et nous l'interrompons!<sup>56</sup>

Sans doute se souvient-il un moment du sonnet des correspondances de Baudelaire, ce qui ne l'empêche pas de conclure par ce quatrain détestable:

Et l'ange qui régit l'or, le rose et le bleu,  
Pour mes yeux sans regard n'écarte pas ses voiles,  
Quand le roi des rochers et le roi des étoiles  
Nous parlent à midi dans le style de Dieu<sup>57</sup>.

Nous n'ignorons certes pas les commentaires élogieux de Jeanne Paul-Crouzet sur cette dernière strophe qui, selon elle, est une "création d'un véritable génie mythologique"<sup>58</sup>. Qui ne voit pas que ce fragment, par ses clichés, par ses métaphores, par son vocabulaire même, appartient au "Bazar Bonne-Nouvelle" des romantiques décadents?... Et dire que cela passe pour du "génie". Nous pourrions nous amuser à retracer ce que Gill doit à des poètes comme Armand Silvestre<sup>59</sup>.

---

<sup>56</sup> Charles Gill, Le Cap Trinité, vers 33.

<sup>57</sup> Ibid., vers

<sup>58</sup> Jeanne Paul-Crouzet, Poésie au Canada, de nouveaux classiques français, Paris, Didier, 1946, p. 175.

<sup>59</sup> Armand Silvestre, Les Ailes d'or, Paris, Charpentier, 1891, 276 p. et Les Aurores Lointaines, Paris, Charpentier, 1896, 264 p. Dans la bibliothèque du poète nous avons retrouvé ces deux volumes qui avaient été considérablement annotés par sa propre main.

Avec la plupart des critiques, nous reconnaissons que le chant XI<sup>e</sup> est l'une des meilleures pièces que Gill ait écrites, sans toutefois oublier que ce chant doit encore beaucoup à Louis Fréchette. Le Saguenay et Québec<sup>60</sup> de Louis Fréchette lui servent de point de départ. Gill complètera sa vision poétique à l'aide des poésies: Ante Lucem, Le Saint-Laurent et La Forêt de La Légende d'un Peuple<sup>61</sup>. Après avoir extrait les images et les thèmes de Fréchette, il ne s'agissait pour Gill que de leur ajouter tout le "lyrisme" qu'il se reconnaît, et ainsi naissait un nouveau chant: Le Cap Eternité. Puis, dans un style frigorifié, Gill gravira le Cap Eternité. L'image du "torrent indiquant un chemin" vient sans doute de Fréchette<sup>62</sup> qui devait la tenir du Jocelyn de Lamartine<sup>63</sup>.

Après nous être demandés si jamais nous atteindrions les sommets, tellement l'action traîne, nous allons assister à un coucher de soleil fort semblable à ceux décrits par Fréchette<sup>64</sup>.

---

<sup>60</sup> Louis Fréchette, Les Fleurs Boréales, p. 205-206, 77-79.

<sup>61</sup> Id., La Légende d'un Peuple, p. 23-46.

<sup>62</sup> Ibid., p. 47.

<sup>63</sup> Lamartine, ibid., p. 699.

<sup>64</sup> Louis Fréchette, ibid., p. 118-119.

Si les vers de la première strophe du chant douzième "sont d'un grandiose, d'un cosmisme, d'un synthétisme auxquels la poésie canadienne ne nous a point habitués<sup>65</sup>", quelle n'est pas notre surprise en lisant ce vers:

Rien ne venait troubler le vespéral silence<sup>66</sup>

qui n'est qu'une simple paraphrase de ce vers de Fréchette:

Nul bruit ne vient troubler le lugubre silence<sup>67</sup>.

"Troublante" ressemblance qui nous porte à croire que Gill ne pourra jamais se libérer de ses maîtres et devenir lui-même.

---

<sup>65</sup> Gérard Bessette, op. cit., p. 134.

<sup>66</sup> Charles Gill, La Fourmi, vers 13.

<sup>67</sup> Louis Fréchette, ibid., p. 39.

## CONCLUSION

Jeanne Paul-Crouzet soutient que Gill

a été [...] le premier poète canadien qui, sur un fleuve, et sur une montagne de son pays choisis par lui comme centres d'un poème lyrique, ait osé écrire des vers de haut vol et de portée philosophique dans la langue la plus française et la plus pure qui soit<sup>1</sup>.

Nous n'irons pas aussi loin. Gill n'est pas le premier poète à chanter le fleuve Saint-Laurent; Arthur Buies et Louis Fréchette l'ont célébré avant lui, l'un en prose, l'autre en vers.

Chanter le Saint-Laurent fut certes, pour Gill, une belle tentative. L'effort se révèle, cependant, peu original parce qu'il se situe dans la lignée de la Légende d'un Peuple.

Bien que la langue soit classique par son vocabulaire et romantique par ses thèmes, l'oeuvre de Gill est celle d'un poète secondaire si nous la comparons à celle de Nelligan, de Lozeau, de Desaulniers et de Charbonneau, pour ne citer que les contemporains de Gill. Si nous voulons le juger par son Cap Eternité, et cela dans une perspective historique, Gill nous apparaît comme un poète de troisième ordre: un romantique retardataire parmi nos

---

<sup>1</sup> Jeanne Paul-Crouzet, Poésie au Canada, p. 177.

hommes de lettres. Le placer parmi les plus grands, ce serait lui rendre un hommage qui ne lui revient pas; le passer sous silence ou le reléguer parmi les inconnus, ce serait lui faire une injustice. Bref, nous devons reconnaître que Gill a perdu de vue le but qu'il s'était fixé, c'est-à-dire une épopée d'estimable dimension, pour ne faire qu'un poème épique où l'élément subjectif occupe une place primordiale. Aussi, à ne pas oublier que la famille Gill a eu sa part dans la vie économique et intellectuelle du Québec; le poète n'a-t-il pas désiré laisser à l'empire des lettres canadiennes son nom aristocratique?

La réduction systématique du vaste plan de 1904 démontre clairement que Charles Gill, ayant pris conscience que ses ambitions prométhéennes ne pouvaient aboutir à un chef-d'oeuvre, s'était résigné, dès 1913, à suspendre ses travaux, plus tard à les abandonner tout simplement.

Qu'il soit considéré comme un poème épique ou un poème lyrique, Le Saint-Laurent demeure un grandiose échec pour lequel il ne faut avoir que du respect.

APPENDICES

31 Janvier 1904

Le Lament

Le Lament... description de la... (faint text)

Moyens... description de la... (faint text)

Mont Royal... description de la... (faint text)

Le Cap... description de la... (faint text)

Le Cap... description de la... (faint text)

Le Cap... description de la... (faint text)

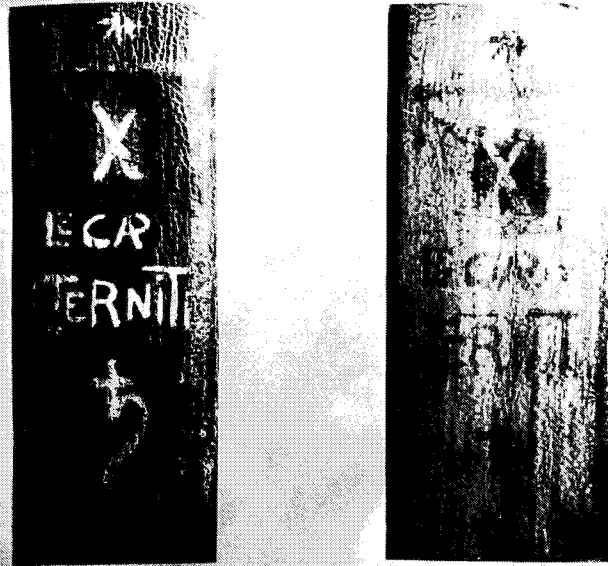
Le Cap... description de la... (faint text)

mi...  
gité...  
dn...



et ... in- a ion  
 l' ... qui sont  
 r. ... au in- urent.





Le dos d'un des cahiers du "Saint-Laurent",  
"Le Cap Éternité".

La photographie de gauche (sur de la pellicule panatomic-x) nous révélait la présence de d'autres chiffres sous-jacents de X. La photographie de droite (sur de la pellicule infrarouge) nous fait voir clairement la présence de trois chiffres de X de chaque côté du X, et un au centre du X. D'où le "Le Cap Éternité" aurait été : livre premier comme indiqué Gill sur la page frontispice, livre second, troisième, neuvième (dans Le Terroir), et enfin livre dixième.

CHANTS	VERS	PAGES	NOTES	ILLUSTRATIONS
Total	+	214	232	
(I)		59	20	
	+	71/2	225	227
	+	95	7	2
		19	1	
		83	41	
		81	242	
		.96	243	
		102	244	
		.11	246	
		76	105	247
		111	249	
XI		115	250	
XII		123	252	
XIII		206	252 1/2	
XIV		127	253	
XV		138	253 1/2	
XVI		129	254	
XVII		200	254 1/2	
XVIII		134	255	
XIX		143	255	
XX		148	255 1/2	
XXI		170	256	
XXII		153	256 1/2	
XXIII		159	257 1/2	
XXIV		175	257 1/2	
XXV		164	258	
XXVI		179	258 1/2	
XXVII		184	259	
XXVIII		190	260	
XXIX		194	260 1/2	

du ... de Tadamae ... per  
 4 clars de luna  
 Omb  
 - A ... Tante  
 G ... Gbente  
 V ... Fover ... et  
 F ...  
 un et ...  
 Le ...  
 P ...  
 Le ...  
 T ...  
 Le ...  
 Le ...  
 Le ...  
 Le ...  
 Le ...  
 Le ...

La table des nativros du cahier Le ap Eternité.



o i oye! o merveille! o force o majesté!

Son sommet ou le lierre aspireroit s'accroche  
 Le pas le premier des premiers fait du jour  
 Quand le fin matinal coupe tout à l'airain,  
 Car le ciel embellit le fait qui s'en approche.  
 Pour lui les jours sont plus longs <sup>ant</sup>  
<sup>et les bras, trop d'écrit</sup> <sup>e</sup>  
 Le salut de l'aurore et l'adieu du couchant  
 Car à soir <sup>e</sup> ces heures trop rapides  
 Pourrait un instant dans leur vol s'attarder  
 Sur sa hauteur qu'un rayon d'or veut monder  
 Pardons, le grand vain loutin des Laurents.

Finoloyant pour sa cime un refus glorieux  
 Quand l'ombre <sup>regret en bas</sup> ~~de son d'écrit~~ l'effraye morant l'ambrose  
 Et les rayons royaux se dressent en extase  
<sup>l'air de la</sup> <sup>et de ses derniers articles</sup>

$$\frac{a \quad n^{\text{té}}}{\dots}$$



BIBLIOGRAPHIE<sup>1</sup>

## A. OEUVRES DE GILL

Manuscripts

Gill, Charles, Manuscrit des Etoiles filantes, (1896-1906), 22 pages, Archives de M. Roger C. Gill, Montréal.

Il ne nous reste de ce manuscrit que quelques fragments. Si Marie Gill ne l'avait pas détruit, Les Etoiles filantes auraient eu au moins deux cents pages.

-----, Le plan manuscrit du Saint-Laurent, daté du 31 janvier 1904, Archives de M. Roger C. Gill, Montréal.

-----, Second manuscrit du Saint-Laurent, livre premier, Miroir d'étoiles, daté du 1<sup>er</sup> février au 1<sup>er</sup> mars 1909, 19 pages, Archives de M. Roger C. Gill, Montréal.

C'est ce document que M<sup>gr</sup> Olivier Maurault cite dans ses travaux. Il est peut-être le moins important de tous les manuscrits de Gill.

-----, Troisième manuscrit du Saint-Laurent, livre VIII, Les Abénaquis, daté du 30 avril 1909, 4 pages, Archives de M. Roger C. Gill, Montréal.

Dans ce manuscrit Gill nous laisse une brève description du Lac Saint-Pierre.

-----, Quatrième manuscrit du Saint-Laurent, livre premier, Le Cap Eternité, (1918-19), 84 pages, Archives de M. Roger C. Gill, Montréal.

C'est ce manuscrit qui a passé pour le seul et unique Cap Eternité que Gill ait écrit. Ce n'est qu'en comparant ce manuscrit avec le véritable que nous avons réalisé qu'il était faux. Lorsque nous avons rencontré M<sup>gr</sup> Olivier Maurault, en comparant les deux manuscrits, ce dernier a admis qu'il avait été dupé par Marie Gill.

---

<sup>1</sup> Cette bibliographie comprend quatre parties: Oeuvres de Gill, Sources primaires, Sources secondaires et Sources générales. Nous n'indiquerons pas les pièces de Gill qui furent publiées dans les journaux et les revues puisqu'elles sont incluses dans tous ses manuscrits.

## BIBLIOGRAPHIE

182

-----, Premier manuscrit du Saint-Laurent, livre premier, Le Cap Eternité, (1908), 264 pages, Archives de M. Roger C. Gill, Montréal.

C'est sur ce manuscrit que porte notre étude. Il comprend un texte en prose, et deux textes en vers. Ce fameux cahier bleu disparu à la mort du poète avait été gardé par Marie Gill. Il ne fut remis au fils du poète Roger qu'à la mort de sa tante. Encore une fois MGR Maurault reconnaissait qu'il n'avait jamais vu ce cahier bleu.

-----, Lettres à sa mère, de 1890 à 1911, Archives de M. Roger C. Gill, Montréal.

-----, Lettre à Albert Laberge, septembre 1903, Manuscrits et dessins, lettres à Albert Laberge et Louis-Joseph, Bibliothèque de l'Université Laval, Québec.

Dans cette lettre il ne s'agit que d'une simple invitation.

-----, Lettres à Louis-Joseph Doucet, de 1910 à 1918, Archives de Mme Louis-Joseph Doucet, Montréal.

Ces lettres sont tellement variées qu'il nous est impossible de les décrire en détail. On devrait les considérer comme les carnets intimes de Gill.

-----, Lettre à Camille Roy, 30 avril 1913, Archives du Séminaire de Québec.

Dans cette lettre Gill remercie l'abbé Roy d'avoir été bienveillant à son égard lors du concours littéraire organisé par la société du Bon Parler; il cite quelques vers du Cap Eternité.

\*\*\*-----, Lettre à Bloomfield, 28 avril 1916, Manuscrits et dessins, lettres à Albert Laberge et Louis-Joseph Doucet, Bibliothèque de l'Université Laval, Québec.

Gill étant acculé à la faillite, pressé de toute part par ses créanciers, il tente de vendre à ce M. Bloomfield quelques-unes de ses toiles.

-----, "Scrapbook" N° I, sans date, 62 pages, Archives de M. Roger C. Gill, Montréal.

Ce "scrapbook" ainsi que les suivants contiennent des écrits de Gill, tant en prose qu'en vers. On y trouve également des articles de journaux, soit écrits par le poète, soit au sujet du poète.

-----, "Scrapbook" N° II, sans date, 54 pages, Archives de M. Roger C. Gill, Montréal.

-----, "Scrapbook" N° III, sans date, 54 pages, Archives de M. Roger C. Gill, Montréal.

-----, "Scrapbook" N° IV, 1896-1918, 230 pages, Archives de M. Roger C. Gill, Montréal.

-----, Testament olographe, dans Index des réper-  
toires C.S. Tassé, n° 329, 1890-1936, Archives Judiciaires  
de Montréal.

Il s'agit de trois petites feuilles de papier où le poète lègue ses biens. Nous avons dû demander à M. Lefèbvre de corriger l'erreur des copistes: l'on avait écrit "Donat" au lieu de "Doucet" ce qui avait eu pour conséquence de priver L.-J. Doucet de trois toiles qui lui étaient léguées par ce testament.

-----, Les Oeuvres complètes, texte établi, clas-  
sé et annoté par Réginald Hamel, copie dactylographiée,  
990 pages.

Ce texte fut enregistré sous le numéro d'ordre 139276 et déposé à la bibliothèque du Parlement sans mon consentement par M. Roger C. Gill.

### Imprimés

-----, Le Cap Eternité, poème suivi des Etoiles  
filantes, préface d'Albert Lozeau, Montréal, édition du  
Devoir, 1919, 161 pages.

On le sait maintenant par les manuscrits et par la correspondance de M<sup>gr</sup> Maurault et Marie Gill que cet ouvrage fut préparé en collaboration par Marie Gill, M<sup>gr</sup> Olivier Maurault et Albert Lozeau. D'autre part, le texte publié en 1919 ne correspond pas aux manuscrits du poète.

### B. SOURCES PRIMAIRES

Auclair, l'abbé Elie-J., Lettre à Mme Juge Gill, 4  
novembre 1891, Archives de M. Roger C. Gill, Montréal.

L'abbé Auclair décrit comment il a rencontré Charles à Paris, puis il commente la conduite du jeune artiste.

-----, Notes en bas de page, dans La Revue Cana-  
dienne, nouvelle série, vol. XXIV, n° 1, livr. de juillet  
1919, p. 18-19.

Dans ces notes l'abbé Auclair nous signale qu'il a  
rencontré Gill à Paris, qu'il n'est pas un génie  
mais qu'il a du talent.

Bertrand, Henri, Lettres à Louis-Joseph Doucet, datées du 2 mars 1919, du 10 juillet 1919, du 20 juin 1920 et du 12 juin 1922, Archives de M. Paul Bertrand, Montréal.

Dans la première lettre cet ami de Gill décrit la mort du poète en détail. Dans la seconde il commente la publication du Cap Eternité en disant que les manuscrits du poète étaient perdus. Dans les deux autres lettres il s'agit surtout de souvenirs touchants sur leurs amitiés.

Bessette, Gérard, Les images en poésie canadienne-française, Montréal, Beauchemin, 1960, 282 pages, surtout p. 126 à 141.

Ce critique a fait des remarques très judicieuses au sujet de la poésie de Charles Gill. Il est malheureux qu'il ne développe pas davantage ces jugements.

Bulletin de conduite et d'application, registre aux Archives du Collège Sainte-Marie de Montréal, années scolaires 1882-83, 1883-84.

Charbonneau, Jean, Des influences françaises au Canada, tome 1, Montréal, Beauchemin, 1916, xix-229 pages, surtout p. 73-85.

Charbonneau tente de rattacher Gill au Parnasse par "la sonorité... les métaphores olympiennes... l'impassibilité". Il verra de plus dans Le Cap Eternité une sorte de sérénité contemplative, absente de spéculations philosophiques. Encore ici, l'auteur des "Influences" laisse aller son imagination, et il manque de nuances.

-----, L'Ecole littéraire de Montréal, [Montréal] A. Lévesque, 1935, 320 pages, surtout p. 1-85, 109-116 et 279-319.

Ami de Gill, Jean Charbonneau a dans ces pages des vues très exactes sur le style du poète; toutefois des erreurs y sont accumulées: Charbonneau se fie trop à sa mémoire lorsqu'il aborde des problèmes de chronologie ou de faits biographiques.

Collège de Saint-Laurent, Annuaire du Collège de Saint-Laurent, livr. du 21 juin 1886, Montréal, Sénécal, p. 20 et 44.

Charles Gill, 3<sup>e</sup> accessit en version latine pour les classes d'éléments-syntaxe. A cette époque ses parents résident à Sorel.

-----, Annuaire du Collège de Saint-Laurent, livr. du 22 juin 1887, Montréal, Sénécal, p. 20, 42 et 79.

Charles Gill, 4<sup>e</sup> accessit en version latine, 1<sup>er</sup> accessit en thème latin, et 1<sup>er</sup> prix de dessin linéaire pour les classes d'éléments-syntaxe. A cette date ses parents habitent à Montréal.

-----, Annuaire du Collège de Saint-Laurent, livr. du 22 juin 1888, Montréal, Sénécal, p. 21.

Le nom de Charles Gill apparaît sur la liste des élèves. Gill avait été mis à la porte vers le mois de mars 1888.

Dandurand, Albert, La poésie canadienne-française, Montréal, Lévesque, 1933, 140 pages, surtout p. 122-127.

Il s'agit là d'une description objective de l'oeuvre de Charles Gill.

De Nevers, Edmond, Charles Gill, dans La Patrie, 24<sup>e</sup> année, n° 59, livr. du 3 mai 1902, p. 18, col. 3 à 7.

Cette étude écrite à l'occasion du mariage de Charles Gill à Gaétane de Montreuil comporte de nombreuses citations, de jugement point.

Dossier de Charles Gill, n° 1304, 1896, Archives du département de l'Instruction publique, Québec.

On y retrouve la date de son engagement à l'Ecole Normale Jacques-Cartier, ainsi que le montant de son salaire.

Doucet, Louis-Joseph, A la mémoire de Charles Gill, élégies, notes biographiques, Québec, [s.é.], 1920, 56 pages.

Il s'agit de dix pièces en vers accompagnées de quatorze lettres de Charles Gill à Doucet. Ces lettres furent préparées pour la publication.

Dumont, G.-A., L'Ecole littéraire de Montréal, réminiscences, Montréal, Dumont, 1917, 15 pages.

L'auteur ne fait que mentionner le nom de Gill. Le poète en fut très insulté comme nous le révèle sa correspondance à Doucet.

Ecole littéraire de Montréal, (L'), Les Soirées du Château de Ramezay, Montréal, E. Sénécal, 1900, xv-402 pages.

Dans ce volume collectif, Charles Gill occupe une place prépondérante.

-----, Les Soirées de l'Ecole littéraire de Montréal, Montréal, [s.é.], 1925, 342 pages, surtout p. 1-20. Englebert Gallèze (Lionel Léveillé) donne une brève biographie de Gill, suivie de quelques poésies.

-----, Archives de l'Ecole littéraire de Montréal microfilm en dépôt au Centre de Recherches en Littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa.

Le nom de Gill est mentionné aux pages suivantes: 8, 40, 67, 69 à 80, 84, 87, 92, 97, 101 à 103, 114 à 119, 121 à 124, 125, 127, 128, 130, 133, 134. Gill n'a pas eu une influence aussi grande qu'on le dit sur les membres de l'Ecole.

Gagné, Lucien, L'Ecole littéraire de Montréal et Charles Gill, dans L'Action Nationale, vol. 29, 15<sup>e</sup> année, livr. de février 1947, (première partie), p. 107-123.

Dans cette première partie Lucien Gagné souligne bien l'influence de l'Ecole littéraire sur Gill.

-----, Charles Gill et l'Ecole littéraire de Montréal, dans L'Action Nationale, vol. 29, livr. de mai 1947, p. 361-389.

Dans cette seconde partie Lucien Gagné tente de nous montrer l'influence de Charles Gill sur l'Ecole. Il n'y arrive pas car Gill n'a jamais influencé l'Ecole littéraire tant dans le domaine de la poésie que dans le domaine de la prose.

Laberge, Albert, Peintres et écrivains d'hier et d'aujourd'hui, Montréal, édition privée, 1938, 248 pages, surtout p. 103-110.

Dans ce livre, l'auteur de "La Scouine" publie deux sonnets inédits de Gill: A Marie-Louise et A une malheureuse. Ces sonnets faisaient partie des Etoiles filantes. Laberge croit que Gill est plus grand poète que peintre.

-----, Une figure marquante des lettres canadiennes qui disparaît, dans Notre Temps, vol. XV, n<sup>o</sup> 7, livr. du 28 novembre 1959, p. 12, col. 1 à 7, surtout col. 4 et 5.

A l'occasion de la mort de Louis-Joseph Doucet, Laberge fait son éloge et mentionne le nom de Gill.

Léger, Jules, Canada et son expression littéraire, Paris, Nizet et Bastard, 1938, 213 pages, surtout p. 159-161. L'auteur ne fait que répéter ce que M<sup>sr</sup> Olivier Maurault avait déjà écrit sur Gill.

Lesage, Jules-S.; Propos littéraires (écrivains d'hier), II<sup>e</sup> série, Québec, L'Action Catholique, 1933, 260 pages, surtout p. 177-180.

Lesage reconnaît que Gill est un ennemi "du conventionnel et de tout rigorisme de forme ou d'inspiration". Ses premières affirmations sont exactes mais la seconde montre qu'il ignore l'oeuvre de Gill.

Léveillé, Lionel, Charles Gill, dans Le Petit Canadien, organe de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, vol. 15, n<sup>o</sup> 11, livr. de novembre 1918, p. 322 à 324.

Ce sont des éloges emphatiques de Gill, il sera plus sobre envers Gill dans Les Soirées de l'Ecole littéraires de Montréal.

Maurault, M<sup>re</sup> Olivier, Lettres à Marie Gill, datées du 18 octobre 1918, juillet 1919 et 27 juillet 1919.

Dans sa première lettre M<sup>re</sup> Maurault offre ses condoléances à Marie Gill en lui disant qu'il désire entreprendre une étude de Charles Gill poète. Dans la seconde, il discute des problèmes qu'il a avec l'éditeur du Cap Eternité. Dans sa troisième lettre il annonce qu'il prépare des études pour L'Action française et La Revue Canadienne.

-----, Charles Gill, peintre et poète, dans La Revue Canadienne, nouvelle série, vol. XXIV, n<sup>o</sup> 1, livr. de juillet 1919, p. 18-31.

Cet article ainsi que les suivants se passent de tout commentaire.

-----, Charles Gill, dans L'Action française, vol. III, n<sup>o</sup> 8, 3<sup>e</sup> année, livr. d'août 1919, p. 366-371.

-----, Charles Gill, peintre et poète, dans La Revue Canadienne, nouvelle série, vol. XXIV, n<sup>o</sup> 3, livr. de septembre 1919, p. 180-197.

-----, Brièvetés, Montréal, Carrier, 1928, p. 129-141.

-----, Marges d'histoire; l'art au Canada, tome 1, Montréal, librairie d'action canadienne-française, 1929, p. 133-174.

-----, Charles Gill, peintre et poète lyrique, six hors-texte, les éditions éoliennes, 1950, p. 41-64.  
Ces articles ont tous la même teneur. Il s'agit d'un résumé de la conférence qu'il a prononcée sur

## BIBLIOGRAPHIE

188

Charles Gill au printemps de 1919. L'on sait, grâce à la correspondance de Marie Gill et d'Yvonne Lemaitre que c'est Marie qui prépara les matériaux de cette conférence.

Paul-Crouzet, Jeanne, Poésie au Canada; de nouveaux classiques français, Paris, Didier, 1946, 373 pages, surtout p. 156-177.

L'auteur tente de rendre justice à Gill en faisant ressortir d'une façon originale les qualités et les défauts dominants du Cap Eternité.

Potvin, Damas, Un poète du Terroir, dans Le Terroir, organe de la société des Arts, sciences et lettres de Québec, vol. 1, n° 11, livr. de juillet 1919, p. 3.

Il compare l'abbé Alfred Tremblay à Charles Gill en disant: "Le Saguenay aura été, jusqu'à présent, la source où s'est abreuvée la Muse de nos meilleurs poètes bas-saguenayens."

-----, Le Cap Eternité, dans Le Terroir, organe de la société des Arts, sciences et lettres de Québec, vol. 1, n° 11, livr. de juillet 1919, p. 48.

Avec beaucoup d'éloges il annonce la parution du Cap Eternité.

Presse (La), Charles Gill, dans La Presse, 34<sup>e</sup> année, n° 294, livr. du 17 octobre 1918, p. 4, col. 2.

On annonce la mort du poète Charles Gill.

-----, Le poète Charles Gill est mort, dans La Presse, 34<sup>e</sup> année, n° 294, livr. du 17 octobre 1918, p. 16, col. 2.

Un auteur inconnu fait l'éloge de Charles Gill. Il s'agit en réalité d'un article de Marie Gill dont nous avons retrouvé les manuscrits.

Roy, Abbé Camille, Nouveaux essais sur la littérature canadienne, Québec, L'Action Sociale, 1914, 390 pages, surtout p. 387-389.

Ce critique décrit comment s'est passé le premier concours organisé par la société du Bon Parler. Il fait des éloges du chant Ave Maria de Charles Gill.

Saint-Hilaire, Joseph, Les Soirées du Château de Ramezay, M. Charles Gill, dans Les Débats, 1<sup>re</sup> année, n° 20, livr. du 20 mai 1900, p. 5, col. 3 et 4.

Sous ce nom collectif, l'on fait l'éloge emphatique de Charles Gill.

Savignac, Albert, Le Cap Eternité, dans La Revue Nationale, 1<sup>re</sup> année, n° 8, livr. d'août 1919, p. 297 à 309.

C'est le seul critique à son époque qui tente de faire une analyse objective de l'homme et de l'oeuvre.

Sénécal, Henri-Paul, L'École littéraire de Montréal et Charles Gill, dans Lectures, t. 9, n° 3, livr. de novembre 1952, p. 97-105.

D'abord le titre n'est pas original, puisque le problème fut soulevé avant lui par d'autres critiques qu'il a dû se garder de lire. Le père Sénécal a une juste vision de Gill quant à la technique de son vers; il manque par ailleurs de précision sur l'ensemble de l'oeuvre. Il tente de se justifier ainsi: "Le peu de renseignements que nous ont fournis les rares études consacrées à cet écrivain, l'impossibilité où nous nous trouvons de compiler les articles que Gill, critique littéraire, a publiés dans les journaux de son époque, nous forcent à recourir presque uniquement à l'analyse de ses oeuvres, publiées en 1919 sous le titre du Cap Eternité." Est-ce là l'attitude normale du chercheur qu'est le père Sénécal?

Sulte, Benjamin, Histoire de Saint-François-du-lac, Montréal, l'Etendard, 1886, 120 pages, surtout p. 76-111. C'est la plus importante des études sur la généalogie de la famille Gill.

Wyczynski, Paul, Charles Gill intime, dans Revue de l'Université d'Ottawa, vol. 29, n° 4, livr. d'octobre-décembre 1959, p. 447-472.

C'est la meilleure étude qui fût jamais écrite sur Charles Gill.

### C. SOURCES SECONDAIRES

Apostolat missionnaire en Mauricie (L'), édition du Bien Public, 1951, p. 123-138.

Il s'agit de la généalogie de la famille Gill.

Bourcier, Pierre, Notre gravure frontispice, Le Problème de Charles Gill, dans La Revue Nationale, nouvelle série, vol. 1, n° 3, livr. de mars 1920, p. 12, col. 1 et 2.

L'auteur répète ce que Laberge lui avait raconté au sujet de cette toile. Ceci entraînera une mise au point de la part de Gaétane de Montreuil, veuve de Charles Gill.

## BIBLIOGRAPHIE

190

Charland, Thomas-M., Histoire de Saint-François-du-Lac, Ottawa, Collège Dominicain, 1942, p. 63, 73, 104, 105, 117, 140.

Il s'agit de la généalogie de la famille Gill.

Chartier, E., Au Canada français, la vie de l'esprit de 1760-1925, Montréal, Valiquette, 1941, p. 145-166.

L'auteur ne décrit que l'oeuvre de Gill sans porter de jugement.

Després, Couillard, Histoire de Sorel, de ses origines à nos jours, Montréal, imprimerie des Sourds-muets, 1926, 343 pages.

L'auteur s'attarde au rôle social de la famille Gill à Sorel. D'autre part sa méthode historique manque de sûreté.

Gill, Charles-Ignace, Notes sur de vieux manuscrits Abénakis, Montréal, Sénécal, 1886, 22 pages.

L'Honorable Juge Gill fait la traduction d'un manuscrit Abénakis. Il veut illustrer le rôle social de ses ancêtres parmi les sauvages.

-----, Notes historiques sur l'origine de la famille Gill de St-François du Lac et de St-Thomas de Pierre-ville, et histoire de ma propre famille, Montréal, Sénécal, 1887, 96 pages.

C'est la généalogie de la famille Gill.

-----, Notes additionnelles à l'histoire de la famille Gill, Montréal, Sénécal, 1889, 30 pages.

Gill, Mme Charles, La genèse du Problème de Chs. Gill, dans La Revue Nationale, nouvelle série, vol. 1, n° 5, livr. de mai 1920, p. 23, col. 1 à 3.

L'épouse du poète critique l'article de Pierre Bourcier et elle apporte quelques mises au point.

Hamel, Réginald, L'Honorable Juge Charles-Ignace Gill, dans l'album centenaire Pierreville, édité par l'abbé Arthur Bergeron, édition privée, 1960, 256 pages, surtout p. 201-203.

L'auteur rappelle quelques faits saillants de la vie du juge Gill.

-----, Pierreville l'une des sources inspiratrices de Charles Gill, dans l'album centenaire Pierreville, édité par l'abbé Arthur Bergeron, édition privée, 1960, 256 pages, surtout p. 238-240.

## BIBLIOGRAPHIE

191

L'auteur tente de replacer le peintre-poète dans son milieu social.

Le Nouvelliste, La famille Gill, dans Le Nouvelliste (Trois-Rivières), livr. du 6 août 1949, p. 2.

Il s'agit de la généalogie de la famille Gill.

-----, La Famille Gill, dans Le Nouvelliste (Trois-Rivières), livr. du 3 septembre 1949, p. 2.

C'est la suite de l'article précédent.

Lozeau, Albert, A la mémoire de Charles Gill, dans L'Action française, vol. III, n° 3, 3<sup>e</sup> année, livr. de mars 1919, p. 97.

Il s'agit tout simplement d'un sonnet du poète Lozeau.

Maurault, J.-A., Histoire des Abénakis, depuis 1605 jusqu'à nos jours, Sorel, La Gazette, 1866, 640 pages, surtout p. 344-377.

Il s'agit de la généalogie de la famille Gill.

Sylvestre, Guy, Situation de la poésie canadienne, regards et jeux dans l'espace, axes et parallaxes, lettre préface de Raïssa Maritain, Ottawa, Le Droit, 1941, 30 pages, surtout p. 16.

"Gill avait de l'haleine, de l'élan et de l'allant, mais la mort vint trop tôt mettre fin à son lyrisme comme le rêve avait fait taire le pèlerin du Vaisseau d'or."

Thériault, Yvon, Promenade dans le domaine de la famille Gill, dans Le Nouvelliste (Trois-Rivières), livr. du 12 août 1950, p. 1, col. 1 à 8.

Il s'agit tout simplement d'un reportage au sujet du domaine de la famille Gill.

Thomas, C., History of the counties of Argenteuil Que., and Prescott Ont., from the earliest settlement to the present, Montréal, Lovell, 1896, 391 pages.

L'auteur montre comment la famille de langue anglaise chez les Gill se rattache à la famille de langue française.

Wyczynski, Paul, Emile Nelligan, sources et originalité de son oeuvre, Ottawa, édition de l'Université d'Ottawa, 1960, 349 pages, surtout p. 27, 56, 85, 90.

L'auteur rapproche le nom de Gill à celui de Nelligan.

## BIBLIOGRAPHIE

192

## D. SOURCES GÉNÉRALES

Baillargeon, S., Littérature canadienne-française, Montréal, Fides, 1957, 460 pages, surtout p. 174-176.

-----, Littérature canadienne-française, 2<sup>e</sup> éd. revue, Montréal, Fides, 1960, 525 pages, surtout p. 200-205.

Bastien, Hermas, Témoignages, étude et profils littéraires, Montréal, [s.é.], 1933, 213 pages, surtout p. 85-86.

Brunet, Berthelot, Histoire de la littérature canadienne-française, Montréal, L'Arbre, 1930, 186 pages, surtout p. 84-86.

Caswell, E.S., Canadian singers and their songs, 3rd ed., Toronto, MacMillan, 1925, 130 pages.

Dantin, Louis, Gloses critiques, Montréal, Lévesque, 1931, 222 pages, surtout p. 187, 195.

Encyclopedia Canadiana, Ottawa, the Canadiana Co. Ltd., 1958, vol. 4, p. 365, col. 1; p. 366, col. 2; également vol. 6, p. 176, col. 2.

Fréchette, Louis, Les Fleurs Boréales, les oiseaux des neiges, Québec, Darveau, 1879, 268 pages.

-----, La légende d'un peuple, Québec, Darveau, 1887, 364 pages.

Fournier, Jules, Anthologie des poètes canadiens, Montréal, Granger, 1920, xvi-309 pages, surtout p. 142-151.

Halden, Charles ab der, Nouvelles études de littérature canadienne-française, Paris, F.R. de Rudeval, 1907, xvi-379 pages.

Lamartine, Jocelyn, dans Oeuvres de Lamartine, Bruxelles, J.P. Meline, 1836, p. 686.

Ouimette, Jacqueline, Bio-Bibliographie de Charles Gill, peintre-poète, Montréal, Ecole de Bibliothécaires de l'Université de Montréal, 1945, 35 pages.

Roy, M<sup>re</sup> Camille, Histoire de la littérature canadienne, nouvelle édition revue et mise à jour, Québec, L'Action Sociale, 1930, 310 pages, surtout p. 160-161.

## BIBLIOGRAPHIE

193

-----, Manuel d'histoire de la littérature canadienne de langue française, 14<sup>e</sup> éd., Montréal, Beauchemin, 1950, 201 pages, surtout p. 104-105.

Soeurs de Sainte-Anne (Les), Histoire des littératures française et canadienne, Lachine, Procure des Missions, 1954, 602 pages, surtout p. 519.

-----, Précis d'histoire des littératures française, étrangère et ancienne, Lachine, Procure des Missions, 1925, 478 pages, surtout p. 253-254.

Silvestre, Armand, Les Aurores lointaines, Paris, Charpentier, 1896, 264 pages.

-----, Les Ailes d'or, Paris, Charpentier, 1891, 276 pages.

Silvestre, Guy, Anthologie de la littérature canadienne, Montréal, Valiquette, 1942, 141 pages, surtout p. 21-48.

-----, Anthologie de la poésie canadienne-française, 2<sup>e</sup> éd., rev. et augmentée, Montréal, Beauchemin, 1958, xxiii-248 pages, surtout p. 61-63.

Tougas, Gérard, Histoire de la littérature canadienne-française, Paris, Presses Universitaires de France, 1960, 286 pages, surtout p. 99-100.

Viatte, Auguste, Histoire littéraire, l'Amérique Française des origines à 1950, Québec, Presses Universitaires Laval, Paris, Presses Universitaires de France, 1954, 545 pages, surtout p. 139-142, 150.

Wallace, W. Stewart, The dictionary of Canadian Biography, vol. 1, Toronto, MacMillan, p. 325, col. 1.

## RESUME

LE SAINT-LAURENT DE CHARLES GILL  
GENESE, ETABLISSEMENT DU TEXTE, VALEUR LITTERAIRE.

En guise d'introduction, il s'agit de replacer Le Saint-Laurent dans l'ensemble de l'oeuvre littéraire de Charles Gill. Après avoir divisé les pièces de Gill d'après leurs modes d'expression, nous faisons le bilan de l'oeuvre littéraire du poète. Ce procédé nous démontre qu'il existe chez ce poète une relation intime entre sa structure littéraire et sa structure sociale. Cette thèse se composera donc de trois chapitres: la genèse de l'oeuvre, l'établissement du texte d'après les manuscrits puis la valeur littéraire de l'oeuvre.

Dans la genèse de l'oeuvre, nous penchons sur l'enfance du poète nous tentons d'expliquer la raison d'être du Saint-Laurent, puis nous décrivons les diverses sources. Nous explorons les divers plans de ce poème gillien et nous faisons l'histoire de sa composition. Enfin nous établissons les faits mystérieux qui entourent la disparition des documents à la mort du poète.

Le second chapitre est consacré uniquement à l'établissement du texte. En effet, à la mort du poète, Marie Gill avait préparé une édition du Cap Eternité qui était bien différente des manuscrits originaux. Il s'agissait donc de faire la reconstitution du Saint-Laurent selon le plan

de 1908. et de placer en parallèle toutes les variantes que nous avons pu retracer dans les divers manuscrits. Finalement si le Saint-Laurent demeure inachevé, c'est pour des raisons d'ordre psychique et d'ordre littéraire.

Le troisième chapitre porte sur la valeur littéraire du Saint-Laurent. Dans la composition, nous voyons qu'il y a une parenté entre La Légende d'un Peuple, Jocelyn, la Divine Comédie et le Cap Eternité. Si par sa versification, Gill s'attache surtout aux préceptes des classiques d'autre part par sa langue et son style, il s'avère fidèle disciple des romantiques décadents. Quant aux influences littéraires subies par le poète, nous remarquons que l'œuvre de Louis Fréchette est sa principale source d'inspiration. L'imitation est si intégrale qu'elle tue l'originalité du Cap Eternité.

Qu'il soit considéré comme un poème épique ou un poème lyrique, Le Saint-Laurent demeure un grandiose échec pour lequel il ne faut avoir que du respect.

R. Hamel

